

La Conscience et la Peine

Conscience, automatisme, inconscient ; la panique et la honte ; la peine
comme perte d'espoir

Filipe Bastos

Corpus ARC, Volume 10, version 1.0, octobre 2026

Table des matières

Avant-propos	6
Première partie. Conscience, automatisme, inconscient	8
Chapitre 1. Une alarme sans objet, et l'opération unique	9
1.1 Le chemin du traité	9
1.2 Le résumé du traité en quatre propositions	9
1.3 Périmètre, registres et statuts du traité	10
1.4 Différencier	11
1.5 La condition de position : l'adresse	11
1.6 La condition de différentiel	12
Chapitre 2. Le régime accompli : la conscience	13
2.1 La reconnaissance comme troisième terme	13
2.2 L'auto-observation est requise par l'agir	13
2.3 Le tronc et les branches	14
2.4 La même opération vue du dehors : la conscience native comme projection et réflexion	15
2.5 Le figement : la lecture historique du Livre V	16
Chapitre 3. Le régime empêché : l'inconscient dynamique	18
3.1 Décision terminologique	18
3.2 Ce qui manque n'est pas le contenu, c'est la position	19
3.3 Trois états de l'accès	20
3.4 Ce que la définition classique laisse ouvert	21
Chapitre 4. Le régime scellé : l'automatisme, et les deux zéros	22
4.1 Il n'y a pas d'automatisme au sens d'un hors-système	22
4.2 Le sceau	22
4.3 Là où le différentiel est nul, rien ne se libère	22
4.4 Deux zéros de conditions distinctes	23
4.5 L'usurpation de zéro : le verrou et la clé	24
Chapitre 5. La capacité, l'évitement, et la taxonomie complète	25
5.1 Le troisième cas : la capacité insuffisante	25
5.2 Le quatrième cas : l'opération déclinée	26
5.3 La taxonomie complète	27
5.4 La lecture affective de la flèche	28
Chapitre 6. La fuite, les deux organes, et la boucle de la charge	29
6.1 La fuite, et les deux organes	29
6.2 Les deux méthodes de distribution	30

6.3 La boucle : de la charge à la capacité	31
Chapitre 7. Ce qu'est la honte : un affect à deux positions	33
7.1 Ce que le mot honte désigne, et ce qu'il ne désigne pas	33
7.2 Un affect à deux positions	33
7.3 La honte et la peine : un seul terme les distingue	34
7.4 Qui peut occuper la seconde position	35
7.5 Ce que doit être l'exposition	36
Chapitre 8. La chaîne : deux transitions, un cumul, un faux regard	37
8.1 Deux transitions et le statut de la honte	37
8.2 L'inconscient est un cumul, non une unité	38
8.3 Le faux regard, et la fabrication de la seconde position	39
8.4 Une opération inachevée demeure en demande	40
Chapitre 9. L'opérateur : l'affect qui se cache lui-même	42
9.1 Un affect qui se cache lui-même	42
9.2 Les trois conditions, et le test du concurrent	43
9.3 Le dégoût : la même relation depuis l'autre pôle	44
9.4 La honte reçue est un régime accompli	45
9.5 Pourquoi la belle face	47
9.6 Ce que l'opérateur coupe en plus	47
9.7 Un appui expérimental sur l'existence d'un opérateur	48
Chapitre 10. L'inconscient est relationnel	49
10.1 L'opérateur se règle sur le regard	49
10.2 Local et global	49
10.3 Le test	51
10.4 Conséquence sur le tiers	51
Chapitre 11. La conséquence lourde, et la fenêtre développementale	52
11.1 Ce qui est nécessaire et ce qui ne l'est pas	52
11.2 Le constat lui-même est conscient	53
11.3 L'inconscient est un accident, non une structure	54
11.4 Ce que devient la connaissance de soi	54
11.5 La fenêtre développementale et la fonction d'indexation	55
11.6 Le trauma inversé de fenêtre	57
11.7 L'opérateur de fenêtre généralisé	57
Chapitre 12. Les guichets : énoncés falsifiables, limites, conclusion	59
12.1 Règles contre la circularité	59
12.2 L'énoncé central	60
12.3 Les dix énoncés dérivés	60
12.4 Limites et chantiers	62
12.5 Conclusion de la première partie	63
12.6 Appendice : généalogie d'un postulat, le mot avant la chose	64
12.7 Appendice : appuis expérimentaux vérifiés, et réserves	65
12.8 Références de la première partie	66
Deuxième partie. Crise de panique ou de honte ?	69
Chapitre 13. Le titre est une question	70
13.1 Avant-propos de la source : le titre est une question	70
13.2 Périmètre, registres et position	70

13.3 Note terminologique : le mot panique ne nomme aucune cause	71
13.4 Ce que la clinique établit	72
13.5 Ce qui reste sans explication : quatre questions	73
Chapitre 14. La marque, sa lecture, et l'effaceur d'index	74
14.1 La marque à deux faces	74
14.2 La lecture, l'adresse qu'elle exige, et le tiers	75
14.3 L'effaceur d'index	75
14.4 Le court-circuit	76
14.5 Le recrutement	77
14.6 La fausse assurance	78
14.7 La honte saine, et la condition exacte de l'effacement	79
Chapitre 15. Le mécanisme de la crise : inscription, armement, décharge	80
15.1 Les trois temps	80
15.2 Trois conséquences immédiates	81
15.3 La condition d'accès	81
15.4 Ce que le mécanisme prédit sur la carte	82
15.5 Objection anticipée : la provocation	82
15.6 La modulation hormonale, et ce qu'elle démasque	83
Chapitre 16. Les quatre configurations, l'anxiété, et l'alarme qui se termine	85
16.1 Les quatre défauts de l'auto-indexation	85
16.2 L'axe : de la saudade à la panique	86
16.3 L'anxiété n'est pas la panique	86
16.4 L'alarme qui se termine	87
Chapitre 17. L'organe supprimé	89
17.1 Une fonction, décrite hors de toute question de foi	89
17.2 La thèse, et sa garde	89
17.3 Ce qui occupe la place vide	90
17.4 La banalisation, et ce qu'elle referme	90
17.5 Les régimes d'expression	91
Chapitre 18. Ce qui est déposé à la mesure, et la réponse au titre	93
18.1 Les énoncés déposés	93
18.2 Limites et chantiers du texte	94
18.3 Conclusion du texte sur la panique	95
18.4 Le souvenir mis à l'échelle de la douleur, et ce que fait l'EMDR	96
18.5 Références de la deuxième partie	98
Troisième partie. La peine comme perte d'espoir	99
Chapitre 19. Un affect sans nom propre : douleur et peine	100
19.1 Trois heures du matin	100
19.2 Un affect sans nom propre	100
19.3 Décision terminologique	102
19.4 Douleur et peine	102
Chapitre 20. L'objet de la peine : l'espoir déposé	104
20.1 La thèse	104
20.2 Trois conséquences immédiates	104
20.3 Divergence : Freud et l'objet perdu	106

Chapitre 21. La peine appartient au registre de la peur	107
21.1 Le fait phénoménologique	107
21.2 L'explication	107
21.3 Quatre appuis convergents, sans que la thèse en dépende	108
21.4 Le mensonge qu'elle raconte	109
21.5 Divergence : Spinoza et la symétrie de l'espoir et de la crainte	110
Chapitre 22. L'inscription contre la blessure	111
22.1 Une erreur de catégorie	111
22.2 L'effet iatrogène du mot	111
22.3 Convergence : la thérapie narrative	112
22.4 L'ordre des opérations : ce que la relecture suppose (thèse corrigée) . .	113
Chapitre 23. Les trois destins de la peine : tristesse, mélancolie, saudade	114
23.1 La tristesse : les cycles empilés	114
23.2 La mélancolie : l'inachèvement choisi	114
23.3 La saudade : le cycle accompli et le lien conservé	115
23.4 Saudade et mélancolie : cousins d'apparence	116
Chapitre 24. La honte comme verrou du cycle	117
24.1 Le problème, et l'hypothèse	117
24.2 Appuis	118
24.3 Objection anticipée : l'anxiété d'attachement	118
24.4 La nécessité du tiers	119
24.5 Le confessionnal, et la divergence avec Foucault	119
24.6 Un cas limite : la peine désadressée	120
Chapitre 25. La destination : le rapatriement de l'espoir	121
25.1 L'espoir captif	121
25.2 Le rapatriement	122
25.3 La troisième attache : la reconnaissance	123
25.4 Ce qui se perd d'un couple : le point de moindre tension	124
25.5 Ce que le rapatriement ne signifie pas	124
25.6 Ce qu'on se dit de travers	125
25.7 Ce qu'on peut promettre	125
25.8 En résumé, selon le texte court	126
Chapitre 26. Limites, énoncés falsifiables et positionnement de l'essai	127
26.1 Ce que l'essai n'affirme pas	127
26.2 Les énoncés falsifiables	127
26.3 Tableau de positionnement	129
26.4 Conclusion de l'essai	129
26.5 Références de la troisième partie	130
Quatrième partie. La conscience native (Bible Quantique, Livre V)	131
Chapitre 27. Le reflet inverse, l'empathie, et l'inverse diabolisé	132
27.1 Le retour réflexif doit être complet	132
27.2 La douleur de l'imaginé contraire	132
27.3 L'empathie comme pleine conscience	134
27.4 Les deux cercles refusés, et l'inverse diabolisé	135
Chapitre 28. La marche : essai, erreur, directions, absorption, voyage	137
28.1 L'acquis se boucle par essai-erreur	137

28.2 Le bref test du pôle inverse	138
28.3 Apprendre à marcher par toutes les directions possibles	138
28.4 L'absorption, contre l'intelligence qui range tout	139
28.5 Voyager, c'est café, bar, restaurant	141
28.6 Coda du Livre V	142
Annexe A : Table des énoncés	143
Annexe B : Retraits et corrections	177
Gravures du Registre des Erreurs	177
Corrections internes du traité (versions 1.1 à 2.6, juillet et août 2026)	178
Corrections du texte sur la panique et des textes sur la peine	179
Corrections du Livre V de la Bible Quantique (mai 2026)	180
Annexe C : Sources fusionnées	182
Annexe D : Vérifications refaites	184
« <i>La panique n'est pas une peur sans raison. C'est une peine dont on a effacé l'adresse.</i> »	
Filipe Bastos, <i>Crise de panique ou de honte ?</i> , juillet 2026	

Avant-propos

Ce que contient le volume. Ce volume réunit en un seul livre six pièces du corpus ARC consacrées à l'esprit : le traité *Conscience, Automatisme, Inconscient* (version 2.6, août 2026, qui fait foi, contrôlé contre sa version 1.5), le texte *Crise de panique ou de honte ?* (juillet 2026), l'essai *La peine comme perte d'espoir* et sa version courte *Qu'est-ce que la peine* (juillet 2026), et le Livre V de la *Bible Quantique* (mai 2026) sur la conscience native, la marche et l'empathie. Il est construit par objets, en quatre parties. La première (chapitres 1 à 12) pose une opération unique, la différenciation, et en déduit trois régimes : accomplie, elle est la conscience ; scellée, l'automatisme ; empêchée, elle laisse une non-place, la honte, dont le cumul est l'inconscient dynamique. La deuxième (chapitres 13 à 18) lit la crise de panique comme une alarme exacte dont la honte a effacé l'adresse. La troisième (chapitres 19 à 26) soutient que l'objet de la peine n'est jamais la chose perdue mais l'espoir qui y avait été déposé. La quatrième (chapitres 27 et 28) décrit la conscience comme projection et réflexion à deux cercles, et l'empathie comme l'inscription des directions que l'on a soi-même explorées. Un fil unique traverse les quatre parties : la variable qui décide n'est ni la gravité d'un événement ni la force d'un affect, c'est l'adresse, c'est-à-dire la possibilité de revenir à ce qui a été vécu et de le déposer devant quelqu'un.

Comment le lire. Chaque chapitre s'ouvre sur un paragraphe en langue simple qui dit ce qu'on va voir. Les énoncés sont numérotés (É, numéro du chapitre, rang) et portent leur statut ; les phrases de l'auteur sont en italique entre guillemets. Le lecteur pressé peut lire le chapitre 1, la table du chapitre 5, la conclusion du chapitre 12, le chapitre 16 et le chapitre 25. Les renvois à d'autres volumes du corpus sont donnés par titre et chapitre. Les annexes donnent la table de tous les énoncés (A), les retraits et corrections (B), les sources fusionnées (C) et les vérifications refaites (D).

Les statuts. **Th** : calcul fini vérifié ou démonstration (dans ce volume, seulement des comptes et des dates recalculés). **L** : lecture, interprétation déclarée telle ; les « Propositions », « Lectures » et « Thèses » des sources, qui sont des énoncés structurels argumentés et non des calculs, sont toutes notées L, et les « Hypothèses » sont notées L avec la mention *hypothèse*. **P** : prédiction falsifiable, toujours accompagnée de ce qui la ferait tomber. **F** : fait de la science reçue ou de l'histoire, cité dans sa portée d'origine (les « Appuis » des sources). **Chantier** : ce qui reste ouvert. Aucun statut n'a été monté ; plusieurs ont été descendus, et l'Annexe B le dit.

Ce que le corpus ne fait pas. Ce volume touche à la santé mentale, et il faut le dire une fois, clairement : *le corpus ne conteste aucun diagnostic et ne conseille aucun traitement*. Les lectures qui suivent sont structurelles ; elles proposent des raisons à des faits que la clinique décrit, et des prédictions qui pourraient les réfuter. Elles ne remplacent aucun soin, ne découragent aucune consultation, et ne disent à personne

ce qu'il devrait faire de sa propre souffrance. Les causes organiques des crises de panique sont exclues d'emblée, et leur examen médical précède tout le reste. Là où les sources nomment une pratique clinique, une molécule ou un protocole, c'est comme fait documenté ou comme objet d'une prédiction à mesurer, jamais comme recommandation.

Première partie. Conscience, automatisme, inconscient

Chapitre 1. Une alarme sans objet, et l'opération unique

Ce que l'on va voir. Tout le volume part d'un fait que chacun peut vérifier : une alarme peut sonner à pleine puissance sans objet lisible. Trois heures du matin, la poitrine qui serre, rien dans la chambre. La tradition a répondu à ce fait en peuplant le sous-sol de l'esprit : elle a posé un habitant, l'inconscient, pour occuper la place de l'objet manquant. Le corpus répond autrement, et ce premier chapitre installe les deux outils dont il a besoin pour le faire : une opération, la différenciation, et la notion d'adresse, c'est-à-dire la position qui permet d'aller à un contenu. Si l'on comprend ces deux mots, on comprend le reste du volume, car conscience, automatisme et inconscient vont y apparaître comme trois issues d'une même opération, et non comme trois facultés.

« L'alarme est exacte, et c'est l'adresse qui a été détruite. Il n'y a pas d'habitant ; il y a une opération, un opérateur qui peut l'empêcher, et une adresse qui peut être effacée. »

1.1 Le chemin du traité

Le traité *Conscience, Automatisme, Inconscient* (version 2.6, août 2026), qui fait foi pour toute la première partie, suit un chemin déclaré. D'abord l'opération unique, la différenciation, et ses deux conditions ; puis ses trois régimes : accompli, la conscience ; empêché, dont le cumul est l'inconscient dynamique ; scellé, l'automatisme. Ensuite la chaîne en deux transitions : un échec de placement produit une non-place singulière, la honte, et la non-réception prolongée en produit l'accumulation organisée, qui est l'inconscient dynamique, avec les trois conditions qui font de la honte non reçue le seul agent possible de la seconde transition. Puis la conséquence relationnelle : l'inaccessibilité dépend du lecteur présent ; et la conséquence lourde : l'inconscient présuppose la conscience au lieu de la fonder. Enfin les guichets : les énoncés falsifiables et leurs clauses de chute, les limites déclarées, et ce qui reste ouvert.

Une règle de lecture, une seule : chaque énoncé porte son statut, et le contenu scientifique d'une Lecture s'épuise dans ses prédictions. Le lecteur pressé peut aller directement à la table du chapitre 5 (§4.7 du traité), qui tient le traité sur une page, puis au chapitre 12, qui dit où il peut tomber.

1.2 Le résumé du traité en quatre propositions

Conscience, automatisme et inconscient ne désignent pas trois facultés distinctes mais trois régimes d'une seule opération, selon qu'elle s'accomplit, qu'elle s'est

refermée, ou qu'elle est empêchée. L'opération est la différenciation : deux termes situés cèdent une part de leur expression, ce qu'ils cèdent fusionne en arrière-plan, et leur différence se libère comme troisième terme irréductible.

Premièrement, l'opération exige que ses deux termes soient situés, et cette condition de position est distincte de la condition de reconnaissance que la littérature considère d'ordinaire. Deuxièmement, quatre régimes distincts ne libèrent aucun troisième terme, et pour des raisons différentes : l'automatisme parce que le différentiel entre les termes est devenu nul, la capacité insuffisante parce que le coût de l'opération excède les ressources disponibles, l'évitement parce que l'opération est déclinée alors que rien ne l'empêche, et l'opération empêchée parce que la position d'un terme a été effacée. Une seule flèche temporelle traverse cette taxonomie, de l'évitement vers l'effacement. Deux échelles doivent alors être tenues ensemble : à l'échelle d'une opération singulière, l'empêchement produit une non-place, c'est-à-dire une honte ; à l'échelle de l'histoire du sujet, l'organisation cumulative de ces opérations empêchées constitue l'inconscient dynamique. La symétrie est complète : les différenciations accomplies s'accumulent en acquis conscients puis se scellent en automatismes, les différenciations empêchées s'accumulent en hontes puis constituent l'inconscient dynamique. Troisièmement, la honte ne procède pas d'un constat d'insuffisance mais d'une séparation d'avec ce qui est sien, la séparation étant ensuite imputée au séparé ; effacer une position exige un affect satisfaisant trois conditions conjointes, à savoir porter sur l'être, se prendre lui-même pour objet, et interdire sa propre expression ; la honte demeurée sans réception est le seul affect documenté qui les satisfasse toutes les trois, et elle est l'agent de la seconde transition. Quatrièmement, un opérateur qui se règle sur le regard produit un état qui varie avec le lecteur, d'où un inconscient relationnel comportant un étage local, indexé sur un interlocuteur, et un étage global, inscrit avant que les interlocuteurs se distinguent.

Une objection ontogénétique est traitée plutôt qu'écartée (chapitre 11) : avant l'installation de la réflexivité, l'enfant peut subir une non-place sans pouvoir la lire comme une auto-évaluation, et la récursion qui stabilise la honte n'est pas encore disponible ; le trauma précoce n'efface donc pas une adresse, il atteint la fonction qui produit les adresses pendant qu'elle se construit. Une distinction commande la portée de l'ensemble : il est structurellement nécessaire qu'un sujet porte du non encore déplié, puisqu'une position se produit en dépliant, tandis qu'il n'est pas nécessaire qu'une part de ce non-déplié soit devenue indépliable. L'empêchement portant sur une opération, il présuppose la conscience au lieu de la fonder.

Deux précisions transversales complètent l'architecture. Le retrait s'exécute sur deux organes, la pensée lorsque le corps ne peut pas fuir et le corps lorsque la pensée ne le peut pas, ce qui intègre les inaccessibilités d'origine traumatique sans les traiter comme une exception, le trauma étant un mode d'interruption de l'opération dont le devenir dépend encore de la réception. Et la relation entre charge et capacité est bidirectionnelle, ce qui produit une boucle à gain positif et donne au support corporel son rôle structurel : sans lui, il n'y aurait ni trace ni seuil.

1.3 Périmètre, registres et statuts du traité

Séparation des registres (cadre). Le traité appartient au registre philosophique et psychologique. Il n'appartient ni au registre mathématique ni au registre physique, et cette séparation n'est pas une précaution de style : elle est une condition de lecture. Il emprunte au corpus une seule opération formelle, la différenciation

trinitaire (traitée au Volume 1, *La Fondation*, et au Volume 2, *La Figure*, chapitre de la soustraction trinitaire), utilisée ici comme grammaire descriptive plutôt que comme résultat à démontrer ; deux résultats géométriques sont mobilisés au chapitre 4, à titre descriptif. Aucune thèse portant sur la nature des nombres, sur les constantes physiques ou sur la structure de la matière n'est requise pour tenir ce qui suit. La séparation vaut dans les deux sens : un lecteur qui refuserait toute thèse cadastrale sur les nombres n'a aucune raison de refuser celles-ci, puisqu'aucune ne s'y appuie ; un lecteur qui réfuterait le présent traité n'aurait rien réfuté d'autre, puisque rien d'autre n'en dépend.

Ce que le traité ne fait pas (cadre). Il ne propose aucune méthode thérapeutique et ne conteste aucun résultat clinique établi. Il ne couvre pas les atteintes organiques de la mémoire, qui relèvent d'une lésion du support et non d'un défaut de lecture. Il ne prétend pas que le sens retenu du mot inconscient recouvre tous les usages du terme dans la littérature ; le chapitre 3 déclare exactement quel sens est retenu.

Les statuts du traité et leur correspondance avec ceux du corpus. Le traité emploie six statuts. *Cadre* désigne une décision de périmètre (non numérotée ici). *Proposition* désigne un énoncé structural argumenté dans le texte même : ce n'est pas un calcul fini, et le volume le note donc **L**. *Lecture* désigne une interprétation qui organise des faits sans les créer : **L**. *Appui* désigne un fait documenté dans la littérature, cité dans sa forme d'origine : **F**. *Hypothèse* désigne une proposition nouvelle, falsifiable, non encore soutenue par une mesure dédiée : elle est notée **L**, et la prédiction qui l'expose est notée **P** à part. *Chantier* reste **Chantier**. Aucune hypothèse n'est présentée comme démontrée ; aucun appui n'est étiré au-delà de ce qu'il établit.

1.4 Différencier

É1.1 (L) : La différenciation, définition de travail. Appelons différenciation l'opération suivante. Deux entités A et B partagent une structure commune C. L'opération met les deux en rapport et accomplit deux mouvements simultanés : la fusion de C en arrière-plan, qui neutralise ce que A et B ont de commun, et la libération de leur écart comme troisième terme distinct, irréductible à l'une ou l'autre des entrées.

Le résultat n'est pas un reste après retrait. C'est un produit. Le troisième terme n'était contenu dans aucune des deux entrées prises isolément ; il naît de leur mise en rapport. C'est pourquoi l'opération n'est pas réversible : on ne décompose pas le produit en récupérant les entrées, parce qu'il n'en est pas composé.

Cette description est celle d'une opération ordinaire et non d'une opération exotique. Comprendre une chose, c'est la mettre en rapport avec ce qu'on savait déjà, laisser fusionner ce qui se recouvre, et disposer enfin de l'écart. « *L'écart disponible est ce que nous appelons ordinairement avoir compris.* »

1.5 La condition de position : l'adresse

É1.2 (L) : La condition de position. L'opération exige que ses deux termes soient situés. Fusionner des communs suppose de savoir de quoi ils sont les communs. Libérer un écart suppose de savoir entre quoi et quoi il se mesure. Un terme sans position ne peut être ni fusionné ni différencié : il n'y a pas de second membre. Appelons **adresse** la position d'un terme dans la structure d'un sujet. Une adresse

n'est pas un contenu ; c'est ce qui permet d'aller au contenu. On ne relit pas un contenu flottant : on retourne à une scène, c'est-à-dire à une position datée et située dans la carte intérieure du sujet. Cette condition est ordinairement satisfaite, et c'est pourquoi on l'oublie. Elle devient visible lorsqu'elle manque.

É1.3 (F) : Spécificité d'encodage et dépendance au contexte. La psychologie de la mémoire a établi cette condition sous un autre nom. Le principe de spécificité d'encodage de Tulving et Thomson (1973) énonce qu'un contenu n'est récupérable que si l'indice de récupération recoupe ce qui a été encodé avec lui. Ce n'est donc pas la force de la trace qui commande la récupération, mais l'adéquation de l'adresse. Godden et Baddeley (1975) l'ont montré expérimentalement en faisant apprendre des listes à des plongeurs sous l'eau et à terre : le rappel s'effondre lorsque le contexte de récupération diffère du contexte d'encodage, alors que la trace est identique. Ces travaux établissent un fait que le traité utilise sans le créer : l'accessibilité d'un contenu dépend de la disponibilité de son adresse et non de sa densité. Un contenu parfaitement encodé peut être introuvable faute du bon indice.

1.6 La condition de différentiel

É1.4 (L) : La condition de différentiel. Là où les deux termes ne diffèrent plus, il n'y a rien à libérer. La fusion est totale, le résidu est nul, et l'opération se termine sans produire. Ce n'est pas un échec de l'opération : c'est son achèvement. Cette condition, avec la précédente, produit les deux zéros du chapitre 4, qui sont le cœur du traité.

Le lecteur tient désormais les deux conditions : *position* (les deux termes doivent être situés) et *différentiel* (ils doivent encore différer). Chaque régime décrit dans la suite se reconnaît à celle des deux qui fait défaut, ou à ce qui empêche l'opération de se lancer alors que les deux sont réunies.

Chapitre 2. Le régime accompli : la conscience

Ce que l'on va voir. Si l'opération du chapitre 1 s'accomplit lorsque la chose mise en rapport est le sujet lui-même, ce qu'elle libère s'appelle reconnaissance, et c'est la définition opératoire de la conscience retenue par le corpus. Le chapitre établit trois points : la conscience se définit par le fait que l'opération a lieu, non par une quantité ; aucun acte n'est possible sans auto-observation ; et la conscience est continue sans que ses libérations le soient, parce que chaque troisième terme porte l'opération suivante (l'image du tronc et des branches). Une seconde section reprend la même opération telle que le Livre V de la *Bible Quantique* (mai 2026) l'avait décrite d'abord, vue du dehors : la conscience native comme projection et réflexion, à deux cercles.

2.1 La reconnaissance comme troisième terme

Quand une chose est mise en rapport avec elle-même, l'écart libéré n'est ni la chose ni sa répétition : c'est l'interface, c'est-à-dire la reconnaissance. Le sujet qui se lit ne produit pas un double de lui-même ; il produit le rapport entre ce qu'il fait et ce qu'il en lit, et ce rapport n'est réductible à aucun des deux termes. Le traité pose cette libération comme définition opératoire de la conscience, plutôt que comme illustration.

É2.1 (L) : Définition opératoire de la conscience. Un système est conscient dans la mesure où il libère effectivement, par mise en rapport de son incarnation et de sa lecture, un troisième terme qui n'était contenu dans aucune des deux.

Cette définition a l'avantage d'être discrète plutôt que scalaire : elle demande si l'opération a lieu, non combien elle produit. Elle évite ainsi la difficulté que rencontrent les mesures continues d'intégration, à savoir l'existence de systèmes triviaux à valeur élevée. La version 2.1 du traité a précisé que le troisième terme est une relation et non une différence isolée, et que la conscience opérationnelle exige la réentrée du troisième terme avec son index d'origine.

2.2 L'auto-observation est requise par l'agir

É2.2 (L) : Pas d'acte sans auto-observation. Aucun acte cohérent n'est possible sans observation simultanée de son exécution. La main qui saisit corrige sa trajectoire en continu, ce qui exige de percevoir en même temps où elle est et où elle devrait être. La voix qui parle s'entend au moment où elle se produit. L'écriture se relit à mesure.

É2.3 (F) : La contradiction performative. Nier l'auto-observation exige de

formuler une négation, c'est-à-dire d'accomplir un acte cognitif qui la requiert pour être correctement formulé. La négation se réfute dans son acte d'énonciation, selon la structure qu'Apel (1973) et Habermas (1983) ont nommée contradiction performative.

2.3 Le tronc et les branches

La définition précédente semble entraîner que la conscience soit ponctuelle et répétée, donc discontinue, ce qui contredirait la continuité que tout sujet rapporte. L'objection est sérieuse et elle se dissout en corrigeant une erreur sur le sort du troisième terme.

É2.4 (L) : Le troisième terme ne se referme pas. Le troisième terme est ordinairement représenté comme un produit qui apparaît puis se consomme, laissant le système revenir à son état antérieur en attendant la libération suivante. Cette représentation est fausse et c'est elle qui fabrique l'objection. Un troisième terme libéré devient le terme antérieur de l'opération suivante : il porte ce qui vient après lui au lieu de s'éteindre.

D'où l'image qui décrit exactement la structure : « *La conscience n'est pas une suite d'éclairs sur fond noir, c'est un tronc qui ramifie. Les branches sont datées et discrètes ; le tronc ne s'interrompt pas.* » Demander où sont les éclipses entre deux libérations revient à demander où l'arbre s'arrête entre deux branches.

É2.5 (L) : Il n'existe pas d'état à deux termes sans production. C'est le second élément de la réponse, et il est plus fort que le premier. Dès que deux termes situés sont en rapport, un troisième est libéré ; il n'existe donc pas de configuration où deux termes coexistent sans rien produire. Or les deux faces d'un sujet, son incarnation et sa lecture, sont co-présentes en permanence par construction. Il n'y a par conséquent aucun intervalle disponible où l'opération cesserait. La continuité n'est donc pas un effet de fréquence, comme une succession d'images produit l'illusion du mouvement. Elle est une propriété de la structure. Ce qui est discret, ce sont les libérations ; ce qui est continu, c'est la clôture qui les porte.

Réserve qui borne la proposition. Ce que le tronc désigne est la continuité structurelle de la capacité d'auto-indexation, non une expérience consciente ininterrompue. Le sommeil profond, l'anesthésie et le coma sont des états où l'opération cesse sans que la capacité soit détruite, et le traité ne prétend pas les décrire autrement. La continuité en cause est celle de la clôture, non celle du vécu. (La version 1.5 disait de la clôture qu'« elle ne s'ouvre jamais » ; la formule a été retirée au profit de cette réserve, voir Annexe B.)

É2.6 (L) : Le pourquoi ne se répond qu'après coup. Si le tronc porte et que les branches sont datées, alors la conscience est pleine et se déplie plutôt qu'elle ne s'ajoute. Ce que le sujet reconnaît de lui-même, il le reconnaît en relisant après coup, et non au moment de vivre. Le pourquoi ne se répond qu'après coup pour une raison structurelle et non par lenteur : le troisième terme n'existe pas avant la mise en rapport, et demander l'écart avant d'avoir posé les deux termes revient à demander un produit avant l'opération. « *La réponse ne se cache pas, elle n'est pas encore produite.* »

2.4 La même opération vue du dehors : la conscience native comme projection et réflexion

Avant le traité, le Livre V de la *Bible Quantique* (mai 2026) avait décrit la conscience par une image géométrique, celle des deux cercles du Volume 2 (*La Figure*, chapitre des deux cercles et du carré). Les deux descriptions ne se contredisent pas : le traité nomme les deux faces *incarnation* et *lecture* ; le Livre V nomme les deux cercles *le porteur* et *l'autre, le monde, le réel rencontré*. Le traité décrit l'opération du dedans ; le Livre V la décrit dans son rapport au dehors. Le Livre V porte en exergue la phrase de l'auteur : « *C'est nous qui sommes dehors de nous, et que nous refusons de récupérer.* »

É2.7 (L) : La conscience native opère par projection-réflexion à deux cercles.

La conscience native opère par projection-réflexion en boucle continue à deux cercles complets, un cercle interne (le porteur) et un cercle externe (l'autre, le monde, le réel rencontré). La projection sortante traverse le pivot et revient comme réflexion entrante. Cette double opération de sortie et de retour constitue la conscience elle-même : elle n'existe pas comme intériorité fermée mais comme boucle ouverte permanente. La conscience n'est pas une substance interne qui contiendrait des contenus mentaux ; elle n'est pas non plus une pure relation extérieure qui ne porterait aucune intériorité. Elle est l'opération : projection vers l'extérieur, réflexion en retour, et c'est cette boucle même qui la constitue.

Le Livre V distingue trois moments dans la boucle.

Premier moment, la projection sortante. Quand on regarde quelque chose, on ne reçoit pas passivement une image : on projette activement son attention vers l'objet regardé. La vision n'est pas réception passive d'une image rétinienne ; elle est construction active par un système nerveux qui projette ses prédictions sur l'environnement et corrige par boucles d'erreur.

É2.8 (F) : Le cerveau comme système de prédiction. Karl Friston a articulé à partir de 2005 (*Philosophical Transactions of the Royal Society B*, 360, p. 815) le principe d'énergie libre : le cerveau opère par minimisation de l'erreur de prédiction, projetant en permanence des prédictions sur l'environnement et les comparant aux signaux sensoriels reçus. La lecture qu'en tire le Livre V (L) : « *La conscience n'est pas miroir passif qui refléterait le monde ; elle est projecteur actif qui anticipe et corrige.* »

Deuxième moment, le retour réflexif. La projection sortante rencontre quelque chose, un objet, une personne, une situation, et ce qu'elle rencontre lui retourne quelque chose : résistance, validation, surprise, reconnaissance. Si la projection a sous-estimé la lourdeur d'un objet, le retour inscrira la surprise de devoir ajuster l'effort musculaire ; si elle a anticipé correctement, le retour inscrira la confirmation. Ce dialogue entre projection sortante et réflexion entrante est la grammaire de toute opération consciente.

Troisième moment, la reconnaissance dans le reflet.

É2.9 (L) : La conscience se lit dans ses retours, non par introspection directe.

C'est en voyant son reflet que la conscience se reconnaît comme conscience. Elle ne se reconnaît pas en se regardant elle-même directement (l'introspection au sens cartésien) : elle se reconnaît en voyant ce que sa projection a produit comme retour. L'introspection au sens cartésien, la conscience se regardant depuis l'intérieur, est une opération impossible, car la conscience ne peut pas s'observer comme objet :

elle est opération, pas objet. Mais elle peut observer ses inscriptions dans les retours, comment ses projections sont reçues, modifiées, validées, contestées par ce qu'elles rencontrent. C'est dans ces retours que la conscience se lit elle-même.

Cette proposition rejoint celle du traité (É2.6) : on ne se reconnaît qu'après coup, en relisant. Le Livre V ajoute que la relecture passe par ce que le monde a renvoyé.

É2.10 (F) : Damasio et les marqueurs somatiques. Antonio Damasio, dans *L'Erreur de Descartes* (1994), a soutenu que la coupure entre raison et émotion, esprit et corps, ne tient pas neurologiquement : des patients porteurs de lésions du cortex préfrontal ventromédian conservent leurs capacités cognitives mais perdent les marqueurs somatiques émotionnels, et deviennent incapables de prendre des décisions adaptées ; le cas historique de Phineas Gage y est relu à partir de la reconstruction de sa lésion. La lecture du Livre V (L) : la conscience opère par boucles somatiques permanentes entre cerveau et corps, ce qui est la forme neurologique de la projection-réflexion. (La phrase du Livre V qui datait cette convergence « deux mille ans après Héraclite et trois siècles après 1633 » est rectifiée en Annexe B : environ deux mille cinq cents ans après Héraclite, et trois cent soixante et un ans après 1633.)

É2.11 (L) : La conscience est une opération, non un substrat. La conscience ne se constitue pas par identification à un contenu interne. Elle se constitue par le mouvement même de la projection et du retour. La grammaire héritée pose la conscience comme substrat, quelque chose qui existerait avant ses opérations et qui ensuite les effectuerait (la *res cogitans*, substance pensante qui effectue des actes de pensée). La grammaire restaurée pose l'inverse : tant qu'il y a projection sortante et retour réflexif, il y a conscience. Quand ces opérations cessent (sommeil profond sans rêves, anesthésie générale, état comateux), la conscience cesse simultanément, non parce qu'une substance consciente s'éteindrait, mais parce que les opérations qui la constituaient cessent d'opérer. La conscience ne meurt pas comme une substance qui s'éteint : elle cesse comme une opération qui s'arrête, et ce qui opérait (les composants matériels, les inscriptions, les traces) reste inscrit dans le réel. Cette lecture prépare celle de la mort comme fiction de langage (Volume 9, *Le Vivant*, chapitre de la mort comme fiction). Elle concorde avec la réserve du traité sur le sommeil, l'anesthésie et le coma (§2.3 ci-dessus).

2.5 Le figement : la lecture historique du Livre V

Le Livre V situe historiquement l'amputation de cette conscience à deux cercles. Cet ensemble est une Lecture et il est conservé comme telle ; ses formulations universelles (« toutes ces inscriptions sont conséquences structurelles strictes ») sont rétrogradées en Annexe B.

É2.12 (L) : Le figement de 1633. L'événement de 1633, Descartes renonçant à publier *Le Monde* après la condamnation de Galilée, puis publiant en 1637 le *Discours de la méthode* et son *cogito*, est lu comme le geste qui ferme structurellement le second cercle. La cosmologie copernicienne portée par Descartes était, dans cette lecture, une inscription à deux cercles : la Terre autour du Soleil, l'observateur sur la Terre, et deux mouvements en tension inverse permanente ; elle portait à la fois la grammaire de la conscience qui regarde le monde et celle du monde qui se présente à la conscience. Le sujet pensant cartésien est un cercle unique, l'intériorité de la pensée qui doute, et le monde extérieur devient une hypothèse à prouver. Le Volume 6 (*L'Histoire de la Preuve*) traite le procès de la preuve et la lignée historique dans laquelle cette lecture s'insère ; on y renvoie.

É2.13 (L) : Le figement se propage aux disciplines. L'éducation moderne forme des sujets isolés ; la psychologie moderne pense la conscience comme intériorité fermée ; la sociologie pose les individus comme atomes préexistants qui entreraient ensuite en relation ; la médecine traite le corps individuel séparé de son environnement. Toutes ces inscriptions, dans la lecture du Livre V, opèrent dans la grammaire d'après 1633.

É2.14 (F) : La solitude déclarée. Le Livre V cite l'enquête Cigna (2020), selon laquelle 61 % des adultes américains se déclarent solitaires. Le chiffre est rapporté tel que la source le donne. La source citait aussi la prescription d'antidépresseurs à plus d'un adulte sur dix dans les pays occidentaux, ordre de grandeur plausible pour certains pays et rapporté ici sans plus. Elle affirmait enfin que des diagnostics d'attention touchaient « la majorité des enfants scolarisés » : ce chiffre est faux et n'est pas repris (Annexe B). Le lien de causalité stricte entre ces faits et le figement cartésien n'est pas établi : il reste une Lecture.

Chapitre 3. Le régime empêché : l'inconscient dynamique

Ce que l'on va voir. Le mot inconscient désigne au moins trois choses, et presque tous les malentendus viennent de leur confusion. Le chapitre commence par trier, puis pose l'hypothèse centrale du traité : dans l'inconscient dynamique, ce qui manque n'est pas le contenu, c'est sa position. L'adresse n'est pas détruite en bloc ; elle devient à sens unique. Le monde peut encore réveiller la charge, mais le sujet ne peut plus remonter jusqu'à elle. On verra pourquoi cette formulation prédit autre chose que le refoulement classique, et comment elle range le secret, le refoulé et le désindexé sur une seule échelle.

3.1 Décision terminologique

Freud lui-même distingue en 1915 un sens descriptif, un sens dynamique et un sens systémique du mot inconscient. Le traité procède autrement, par la variable qui l'occupe, l'accès.

Le **disponible non actuel** est ce qui n'est pas présent à l'esprit mais revient sur demande : le nom de sa rue, le visage d'un collègue. Rien ne le retient ; il est simplement inutilisé. Freud le nomme préconscient.

Le **procédural et l'implicite** sont ce qui s'exécute sans être pensé et qui, pour l'essentiel, ne peut pas être rendu explicite même avec la meilleure volonté : marcher, lire, la grammaire de sa langue maternelle, l'ajustement postural. Ce registre est massif et il est aujourd'hui bien documenté sous le nom d'inconscient cognitif (Kihlstrom 1987) ou d'inconscient adaptatif (Wilson 2002).

Le **refoulé dynamique** est ce qui ne revient pas sur demande et qui est tenu hors d'atteinte par une force active. C'est le seul des trois qui exige un opérateur, et c'est le seul dont le traité parle.

É3.1 (L) : Décision : inconscient désigne le seul refoulé dynamique, et la séparation est une thèse. Dans ce qui suit, le terme inconscient désigne exclusivement le troisième sens. Les deux premiers relèvent d'un autre régime (chapitre 4). Cette restriction n'est pas une commodité : si l'on ne sépare pas, la thèse du traité est fautive d'emblée, car l'inconscient cognitif est immense, il est inaccessible, et il n'a évidemment rien à voir avec la honte. La séparation est donc une thèse et non un aménagement, et elle est exposée à réfutation : le chapitre 4 pose ce qui distingue structurellement les deux régimes, et le chapitre 12 pose ce qui la ferait tomber.

É3.2 (F) : Des processus non conscients sans force qui cache. Kihlstrom (1987) et Bargh et Chartrand (1999) documentent des processus automatiques qui

gouvernent le comportement sans être disponibles à l'introspection, et Nisbett et Wilson (1977) ont établi que les sujets produisent des explications confabulées de leurs propres conduites sans accès aux causes réelles. Rien de tout cela n'implique une force qui cache.

3.2 Ce qui manque n'est pas le contenu, c'est la position

É3.3 (L) : Hypothèse centrale du traité. Dans l'inconscient dynamique, le contenu demeure dense et chargé. Ce qui a été retiré est son adresse.

Deux échelles sont en jeu, et le chapitre 8 les pose formellement : à l'échelle d'une opération singulière, l'empêchement laisse une non-place, que le traité nomme honte ; à l'échelle de l'histoire du sujet, l'inconscient dynamique est l'organisation cumulative de ces non-places. Le présent chapitre décrit le mécanisme à l'échelle de l'unité.

É3.4 (L) : L'adresse devient unidirectionnelle : activation, retour, relation.

Une difficulté interne doit être levée, et sa résolution précise l'hypothèse au lieu de l'affaiblir. Si toute adresse était supprimée, aucun indice présent ne pourrait réactiver la charge. Or on observe exactement l'inverse : des charges qui se réactivent tout en demeurant introuvables. Trois fonctions portées par un seul mot doivent donc être séparées. **L'adresse d'activation** permet à un indice présent de réveiller la charge. **L'adresse de retour** permet au sujet de remonter depuis cette activation vers la position d'où elle pourrait être située. **L'adresse relationnelle** désigne le lecteur ou le lieu auprès duquel le vécu peut être déposé (chapitre 10). Ce que l'échec de placement rend indisponible est la seule adresse de retour. La marque demeure atteignable depuis le monde et devient introuvable depuis le sujet : la désindexation est asymétrique et non totale.

Cette précision rend compte de quatre observations que les formulations antérieures juxtaposaient : la marque reste sélectivement réactive plutôt que muette ; le corps sait sans que le sujet sache ; le raisonnement présent n'atteint rien, puisqu'il emprunte la direction coupée ; et le travail du tiers consiste à rétablir une réciprocité plutôt qu'à découvrir un contenu caché.

É3.5 (L) : Ce qui est conservé est la charge, non la fidélité. Cette précision corrige une formulation antérieure qui décrivait le contenu comme « intact » (Annexe B, G.35). La métaphore du fichier dont on aurait supprimé l'index est trompeuse si on la prend au pied de la lettre. Une trace n'est pas une donnée inerte déposée dans une réserve : sa structure se modifie avec les tentatives de récupération, avec les reconsolidations successives, et avec les activations partielles répétées (chapitre 9, §9.6). Ce que la thèse soutient n'est donc pas la conservation exacte d'un contenu, mais la conservation de sa charge. Conséquence favorable : le traité ne prédit pas qu'un dépliement réussi restitue un contenu véridique, et il n'est donc pas exposé à l'objection des souvenirs reconstruits. Ce qu'un dépliement produit est une position, c'est-à-dire un rapport, et la décharge qui l'accompagne. L'exactitude documentaire du matériel est une autre question, qui ne relève pas de ce cadre.

La conséquence suit directement du chapitre 1 (É1.2). L'opération de différenciation n'a plus de second membre situé, aucun troisième terme n'est libéré, et la charge reste entière puisque rien ne l'a consommée. Le sujet ne porte donc pas un souvenir interdit dont il connaîtrait l'existence : il porte un contenu dont il ignore la localisation, et le plus souvent l'existence.

É3.6 (L) : Une position, plusieurs adresses. Une **position** est ce que le sujet occupe : un lieu unique dans sa propre structure. Une **adresse** est une entrée vers ce lieu, et il en existe autant que de dépliements possibles. Une position n'a donc pas une adresse, elle en a plusieurs : un souvenir, un rêve, une scène apparemment sans rapport, une sensation, un geste peuvent être quatre entrées vers un seul et même lieu. Cette distinction rend compte d'un fait clinique constant, que des matériaux très dissemblables déchargent la même chose. Elle corrige aussi une représentation courante du travail, qui consiste à chercher la bonne scène : ce n'est pas la scène qui compte, c'est la position ; n'importe quelle entrée qui donne effectivement sur le lieu accomplit l'opération.

É3.7 (L) : Ce qui est interdit est un dépliement, non une carte. Ce que la honte non reçue efface, ce n'est pas un contenu. Elle ne retire ni le souvenir ni sa charge, qui demeurent entiers. Elle rend une position inatteignable, et le nombre d'adresses condamnées mesure seulement l'étendue de l'effacement. Plus exactement encore, ce qu'elle interdit est un dépliement. Le chapitre 2 a établi que le troisième terme n'existe pas avant la mise en rapport, donc qu'une position ne se possède pas d'avance mais se produit en dépliant. Il en résulte que la honte en récursion n'enlève pas une carte préexistante : « *elle interdit l'opération qui aurait tracé la carte* ». C'est pourquoi le sujet ne peut pas chercher ce qui lui manque : il ne cherche pas une adresse égarée, il est privé de l'opération qui l'aurait produite.

É3.8 (L) : Adressabilité contre présence. Cette formulation se distingue de la formulation classique sur un point précis. Le refoulement freudien est décrit comme un maintien hors de la conscience, c'est-à-dire comme une opération portant sur la présence du contenu. La formulation proposée porte sur l'adressabilité : « *le contenu n'est pas maintenu ailleurs, il est rendu introuvable là où il est* ». La différence n'est pas verbale, elle prédit différemment. Le maintien hors conscience suppose une dépense continue, puisqu'une force qui retient doit continuer de retenir. L'effacement d'adresse est un état terminal qui ne demande plus rien une fois installé, comme un fichier dont l'index a été supprimé n'exige aucune énergie pour rester introuvable.

É3.9 (L) : Les trois phases de l'opérateur. Trois phases doivent être distinguées, faute de quoi la proposition précédente contredirait celle du chapitre 4, qui décrit un opérateur au travail. La **constitution** est active : non-réception, évitement ou débordement empêchent le placement, et cette phase coûte. L'**état terminal** ne coûte rien au repos, la voie de retour n'étant plus disponible. La **réactivation défensive** se déclenche chaque fois qu'un indice ou un lecteur menace de restaurer l'adresse, sous la forme des conduites de retrait, de diversion ou de fermeture. L'opérateur ne travaille donc pas en permanence : il se réengage à chaque tentative de réadressage, ce qui rend compte des coûts observables de la défense sans contredire la gratuité de l'état de repos. (La version 1.5 disait qu'« un opérateur travaille en permanence » ; voir Annexe B.)

3.3 Trois états de l'accès

É3.10 (L) : Secret, refoulé, désindexé. L'hypothèse précédente devient plus claire lorsqu'on la range parmi ses voisines. Trois états doivent être distingués, et leur ordre est celui d'une dégradation.

Le **secret** est un contenu dont le sujet gouverne la lecture. La clé est dans sa main, l'adresse est intacte, et l'état peut durer indéfiniment sans dommage. Un secret n'est

pas une pathologie ; il est une souveraineté, et sa tenue a un coût sans avoir de danger.

Le **refoulé** est un contenu dont la garde est subie plutôt qu'exercée. L'adresse existe encore, le sujet sait à peu près qu'il y a là quelque chose qu'il n'approche pas, et l'accès peut être forcé avec du temps et un tiers.

Le **désindexé** est le troisième état, en aval du second. Il n'y a plus de serrure trouvable, et le sujet ne peut même plus chercher, puisque chercher suppose de savoir qu'il existe un lieu.

« Le secret se garde, le refoulé se force, le désindexé ne peut pas être cherché par celui qui le porte. »

3.4 Ce que la définition classique laisse ouvert

É3.11 (F) : Freud, de 1915 à 1926. Freud (1915) définit l'inconscient par une propriété négatrice de la présence, ce qui n'est pas présent à la conscience, et par une métaphore spatiale, une région du psychisme où des contenus résident. Il nomme la force qui l'alimente, le refoulement, et la décrit comme une opération sans dire, dans un premier temps, ce qui la meut. En 1926, dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, Freud inverse sa première théorie et place l'angoisse en position de moteur : ce n'est plus le refoulement qui produit l'angoisse, c'est l'angoisse qui déclenche le refoulement.

É3.12 (L) : Le poste est occupé ; le traité propose un test plus étroit. Le déplaisir invoqué en 1915 est trop général : il ne cache rien par lui-même, et il n'explique pas pourquoi certains contenus deviennent introuvables tandis que d'autres restent seulement désagréables. Le renversement de 1926 retire au traité toute prétention à inventer le poste : la place d'un affect commandant le refoulement est occupée depuis un siècle (1926 à 2026). Ce que le traité propose est donc plus étroit et plus vérifiable : que le candidat installé, l'angoisse, ne satisfait pas les conditions structurelles requises pour effacer une adresse, et qu'un autre les satisfait toutes. Le chapitre 9 conduit ce test explicitement, en nommant le concurrent.

Chapitre 4. Le régime scellé : l'automatisme, et les deux zéros

Ce que l'on va voir. L'usage courant tient l'automatique pour le contraire du conscient. Le corpus soutient l'inverse : l'automatique est du conscient achevé, une différenciation faite assez de fois pour qu'elle n'ait plus à être refaite. Ce chapitre contient la section que le traité appelle lui-même décisive : automatisme et inconscient ne libèrent rien l'un et l'autre, mais pour des conditions distinctes. Le premier est un zéro par saturation, paisible et réouvrable par une simple perturbation ; le second est un zéro par illisibilité, chargé, qu'aucune perturbation ne rouvre. On verra aussi comment un contenu effacé peut se déguiser en habitude (l'usurpation de zéro), et le critère simple qui démasque le déguisement : le coût de l'observation.

4.1 Il n'y a pas d'automatisme au sens d'un hors-système

É4.1 (L) : L'automatique est du conscient achevé. Tout ce qui a été vécu se dépose. Le mot automatisme ne désigne donc pas une exception au régime commun, mais un état terminal de l'opération : une différenciation accomplie assez de fois pour que son résultat soit déposé et n'ait plus à être refaite. L'usage courant traite l'automatique comme le contraire du conscient ; c'est inexact et cela masque la structure. « *L'automatique est du conscient achevé.* »

4.2 Le sceau

É4.2 (L) : Le dépôt est légitime ; la faute est de le prendre pour la totalité. Toute opération vivante se termine par un dépôt. Ce dépôt est nécessaire et il n'a rien de pathologique : sans lui, chaque geste devrait être réinventé, et aucune compétence ne serait possible. Marcher exige d'avoir cessé de différencier chaque appui. La faute que le corpus diagnostique ailleurs (Volume 3, *Le Code et le Registre*) n'est pas d'avoir le dépôt, mais de l'avoir pris pour la totalité de l'opération. Appliqué au sujet, le même énoncé donne : le scellé est un aboutissement légitime, et il ne devient un problème que lorsqu'il est confondu avec l'empêché.

4.3 Là où le différentiel est nul, rien ne se libère

É4.3 (L) : Définition structurelle de l'automatisme. Un système parfaitement rigide, sans écart interne entre ses parties, ne peut produire aucune différenciation : il n'y a rien à mettre en rapport, puisque rien ne diffère. Cette propriété définit structurellement l'automatisme. Dans un geste automatisé, les deux termes sont là,

disponibles et situés. Simplement, ils ne diffèrent plus : la lecture ne trouve plus d'écart avec l'exécution, puisque l'exécution s'est ajustée jusqu'à coïncider avec elle. La charge a été consommée par les répétitions successives.

É4.4 (F) : La dissociation procédural-déclaratif. Cohen et Squire (1980) ont montré que des patients amnésiques acquièrent et conservent des habiletés perceptivo-motrices tout en étant incapables de se souvenir des sessions d'apprentissage, ce qui établit que l'exécution scellée ne dépend pas de l'accès déclaratif à sa genèse. Le cas princeps est celui décrit par Scoville et Milner (1957), dont l'apprentissage moteur progressait sans mémoire des essais antérieurs.

4.4 Deux zéros de conditions distinctes

C'est la section décisive du traité.

É4.5 (L) : Deux zéros de conditions distinctes. L'automatisme et l'inconscient dynamique partagent une propriété : ni l'un ni l'autre ne libère de troisième terme. On les range pour cette raison ensemble sous l'étiquette de non-conscient, et c'est une erreur de classement, parce que leurs conditions sont distinctes. Ils ne sont pas les deux extrémités d'un même axe : l'un relève de la saturation du différentiel, l'autre de l'illisibilité de l'adresse, et aucune grandeur ne les relie par inversion de signe.

L'automatisme ne libère rien parce que le différentiel est nul. Les deux termes sont situés et disponibles, et ils ne diffèrent plus. La charge a été consommée. L'état est paisible, et il est réouvrable à volonté : il suffit d'introduire une perturbation pour que l'écart réapparaisse et que l'opération redémarre.

L'inconscient ne libère rien parce que la position d'un terme a été effacée. Le différentiel est maximal, la charge est entière, et l'opération ne trouve pas où s'appliquer. L'état n'est pas paisible, et aucune perturbation ne le rouvre, parce que ce qui manque n'est pas un écart mais une adresse.

« Zéro par saturation d'un côté, zéro par illisibilité de l'autre. » Aucun opérateur ne travaille sur le premier. Sur le second, un opérateur se réengage à chaque tentative de réadressage, selon les trois phases du chapitre 3 (É3.9). (La version 1.5 plaçait les deux zéros aux deux bouts d'un même axe de causes ; la version 2.6 parle de conditions distinctes, Annexe B.)

É4.6 (F) : La réouverture de l'automatisme par l'attention explicite. La théorie du réinvestissement de Masters (1992) et les travaux de Beilock et Carr (2001) sur la fragilité de la performance experte établissent qu'une attention explicite portée sur un geste automatisé le décompose et en dégrade l'exécution. Ces résultats ont été établis pour une raison sans rapport avec le présent cadre, ce qui leur donne du poids. Le sceau se rouvre donc, sans tiers, sans travail affectif, par la seule introduction d'un écart : c'est exactement ce que le régime scellé prédit et ce que le régime empêché interdit.

É4.7 (P) : Réouverture par perturbation simple, contre absence de réouverture. Un contenu automatisé se rouvre par perturbation simple. Un contenu désindexé ne se rouvre par aucune perturbation, quelle qu'en soit l'intensité, parce que l'intensité ne fournit pas d'adresse. (Le protocole et la clause de chute sont donnés en P1, chapitre 12.)

4.5 L'usurpation de zéro : le verrou et la clé

Note sur une contradiction apparente. La section précédente établit qu'une attention explicite désorganise une performance experte, tandis que la présente section suppose qu'un automatisme véritable tolère l'inspection. Les deux tiennent si l'on sépare deux coûts. Le coût moteur ou cognitif de l'attention explicite est réel et attendu : un geste analysé perd en fluidité, et cela ne signale rien. Le coût affectif ou relationnel de l'observation est d'un autre ordre : honte, panique, retrait. Ce n'est donc pas tout coût qui signale une usurpation, c'est un surcoût affectif là où seul un coût moteur était attendu.

É4.8 (L) : L'usurpation de zéro. L'automatisme est l'unique régime où le silence de la conscience est légitime, gagné, sans reste : les deux autres régimes sans troisième terme se signalent, l'un comme effort, l'autre comme refus. Un contenu effacé qui veut rester introuvable n'a donc qu'un seul costume disponible : celui du geste achevé. C'est une usurpation de zéro : l'effacement, zéro sans objet à charge pleine, se présente comme l'automatisme, zéro d'exhaustion à différentiel épuisé. La phrase clinique du camouflage est connue de tous : « *je suis comme ça* ». Le caractère comme costume, l'habitude comme alibi. Précision de statut : le camouflage est structurel, non intentionnel ; le contenu effacé n'élit pas sa cachette, il y échoue par élimination, parce que c'est le seul régime dont le silence ne déclenche aucune recherche.

É4.9 (L) : Le verrou. Quand un automatisme refuse de changer, la résistance n'est presque jamais dans l'habitude, qui n'est qu'une opération achevée sans moyen de se défendre. Ce qui se défend est ce qui a emprunté son silence : la charge logée dans le geste, gardée par le même opérateur qui a effacé l'adresse, et qui détourne le regard avant qu'il n'arrive. D'où le fait constant que des habitudes mécaniquement identiques se changent en une semaine ou résistent des décennies : la différence n'est pas dans le geste, elle est dans ce que le geste couvre. « *On croit lutter contre une inertie ; on lutte contre une garde.* »

É4.10 (L) : La clé. Regarder consciemment un automatisme réintroduit ce qui lui manquait pour être modifiable : un différentiel. L'automatisme est une opération à écart nul ; le regard sépare celui qui fait et celui qui observe, la séparation rouvre l'opération, le troisième terme redevient possible, donc la réécriture aussi. On ne modifie pas une opération fermée : on la rouvre d'abord, et la conscience est l'opérateur de réouverture. L'inconscience ne peut empêcher le changement qu'en empêchant le regard ; elle n'a aucun pouvoir sur un automatisme regardé.

É4.11 (P) : Le discriminant du coût. Le vrai automatisme tolère l'inspection : le ralentir, l'exécuter en pleine conscience, ne fait rien monter. L'automatisme d'emprunt y résiste : le regarder coûte, l'examiner fait monter la charge, le ralentir déclenche l'affect. « *Un zéro d'exhaustion ne saigne pas quand on le touche.* » Prédiction : la résistance au changement d'un automatisme corrèle avec le coût de son observation, non avec son ancienneté ni sa fréquence (reprise en P7, chapitre 12).

La déclaration de la version 2.2 du traité mentionne une subdivision de l'automatisme « en trois sortes » ; le texte de la version 2.6 ne les énumère pas sous ce titre, et le volume ne les reconstitue pas. Ce qui est explicite, et retenu, est la séparation du coût affectif et du coût moteur, posée ci-dessus.

Chapitre 5. La capacité, l'évitement, et la taxonomie complète

Ce que l'on va voir. Deux autres raisons font qu'une opération ne produit rien, et elles ne relèvent ni de l'automatisme ni de l'effacement. La première est banale et capitale : différencier coûte, et quand le système n'a pas de quoi payer, l'opération n'a pas lieu (c'est la variable que Pierre Janet avait vue dès 1889). La seconde est l'évitement : tout est réuni, et l'opération est déclinée. Le chapitre montre que l'évitement est l'antichambre de l'effacement, la seule flèche temporelle de toute la taxonomie, puis dresse la table qui tient le traité sur une page. Il se termine par la lecture affective de cette flèche : angoisse, évitement, honte, panique, quatre moments d'un même signal exact.

5.1 Le troisième cas : la capacité insuffisante

É5.1 (L) : La capacité insuffisante, régime global et réversible. Différencier a un coût. L'opération mobilise des ressources, et ces ressources fluctuent : le corps a une usure, la capacité varie avec la fatigue, l'état hormonal, la maladie, la charge déjà en cours. Lorsque la capacité disponible tombe sous le coût de l'opération, celle-ci n'a pas lieu, non parce qu'un opérateur l'interdit, mais parce que le système n'a pas de quoi la payer. Le critère qui sépare ce régime de l'effacement est vérifiable. L'empêchement par honte est **spécifique** : ce contenu-là est introuvable tandis que le reste du fonctionnement demeure normal, et l'inaccessibilité ne varie pas avec l'état du corps. L'empêchement par capacité est **global** : rien ne se différencie bien, tout se dégrade ensemble, et l'accessibilité remonte lorsque la capacité remonte. Le second est réversible par le repos, le premier ne l'est pas.

É5.2 (L) : La capacité est une variable indépendante de l'état de l'adresse. La capacité est indépendante des trois états du chapitre 3 (secret, refoulé, désindexé), qui décrivent l'état d'une adresse, tandis qu'elle décrit l'état du lecteur. Une adresse intacte chez un système épuisé produit le même résultat observable qu'une adresse effacée chez un système disponible, et c'est pour cette raison qu'on les confond.

É5.3 (F) : Janet, 1889. Pierre Janet publie en 1889 *L'Automatisme psychologique*, où il décrit des conduites complexes exécutées hors du champ de la conscience personnelle, et propose un mécanisme distinct du refoulement freudien : ce qui échappe n'est pas repoussé par une force, il se détache faute d'une capacité de synthèse suffisante.

É5.4 (L) : Janet intégré, non concurrent. Janet avait identifié la bonne variable. Le traité ne le tient pas pour un concurrent mais l'intègre : sa désagrégation est

ce régime-ci, et elle n'entre en concurrence avec l'effacement d'adresse que si l'on suppose qu'un seul mécanisme doit rendre compte de tous les cas.

É5.5 (L) : La séquence « stabiliser avant d'élaborer » devient une contrainte structurelle. La séquence clinique standard, stabiliser avant d'élaborer (Herman 1992), cesse d'être une précaution empirique et devient une contrainte structurelle : on ne différencie pas en dessous du seuil de capacité, quel que soit l'état des adresses. (Ce constat décrit une structure ; il ne constitue pas une indication de soin, voir l'Avant-propos.)

5.2 Le quatrième cas : l'opération déclinée

É5.6 (F) : Définition de l'évitement expérientiel. L'évitement expérientiel est défini dans la littérature comme le refus de rester en contact avec une expérience privée, sensation, émotion, pensée ou souvenir, et les démarches entreprises pour en modifier la forme ou les contextes qui la déclenchent (Hayes et al. 1996).

É5.7 (L) : L'évitement est une opération déclinée. Dans la grammaire du traité, sa description est exacte et immédiate. Le terme est présent. Son adresse est intacte. Le différentiel est non nul. La capacité est suffisante. Et l'opération n'est pas lancée. Ce n'est donc aucun des trois régimes précédents : c'est une opération déclinée. Le fait qui tranche : celui qui évite peut nommer ce qu'il évite, et le nomme souvent très bien. La clé est dans sa main. C'est la structure du secret (chapitre 3), mais retournée vers l'intérieur : le secret est tenu à l'égard d'autrui, l'évitement est tenu à l'égard de soi.

É5.8 (L) : L'évitement est l'antichambre de l'effacement. C'est la conséquence importante, et elle règle une question laissée ouverte dans les formulations antérieures (en particulier le chantier principal du texte sur la panique, chapitre 18). L'évitement expérientiel n'est ni une forme diluée de honte ni une branche indépendante : il est l'état de l'adresse juste avant son effacement, et la voie par laquelle la honte, demeurée sans réception, devient l'agent de l'effacement. La chaîne se dérive sans terme ajouté. Un terme chargé, une opération déclinée, une adresse encore intacte. La répétition du déclin. Puis l'évitement lui-même devient honteux, sous l'énoncé *je n'y arrive pas*, qui glisse vers *je suis faible*. L'énoncé passe alors de l'acte à l'être, la récursion (chapitre 9) s'enclenche, et l'adresse s'efface. « *L'évitement ne cache donc rien par lui-même. Il laisse la charge s'accumuler jusqu'à ce qu'autre chose la cache.* » La version 2.1 a précisé que cette flèche n'est pas nécessaire mais conditionnée : elle s'accomplit lorsque la honte reste sans réception.

É5.9 (P) : Efficacité différentielle selon le stade du matériel. Les approches qui relancent l'opération sans chercher de scène, notamment les thérapies fondées sur l'acceptation, opèrent sur des adresses encore intactes et préviennent l'effacement plutôt qu'elles ne le réparent. Elles devraient donc produire de bons résultats sur du matériel au stade de l'évitement, et de mauvais sur du matériel déjà désindexé. Clause de chute : une efficacité équivalente sur les deux types de matériel réfuterait la présente lecture. (Prédiction sur ce que mesurerait une étude, non recommandation.)

5.3 La taxonomie complète

Une hiérarchie doit être annoncée avant la table, faute de quoi le traité paraîtrait affirmer tantôt trois régimes, comme son titre, tantôt cinq.

É5.10 (L) : Trois issues et deux conditions transitoires. Il existe trois issues structurelles de l'opération : accomplie, elle donne la conscience ; achevée et scellée, elle donne l'automatisme ; empêchée et demeurée sans réception, elle laisse une non-place, dont le cumul est l'inconscient dynamique. Ce sont elles que le titre nomme, la troisième étant nommée par son cumul. Il existe en outre deux conditions transitoires, qui ne sont pas des issues mais des états de l'opération à un moment donné : momentanément impayable, c'est la capacité insuffisante ; possible mais déclinée, c'est l'évitement. Elles ne s'ajoutent pas aux trois issues, elles décrivent le chemin qui mène de l'une à l'autre.

La table recense les quatre configurations où aucun troisième terme n'est libéré, chacune pour une raison propre.

Régime	Adresse	Différentiel	Capacité	Opération	Réouverture
Automatisme	intacte	nul	suffisante	terminée	perturbation simple
Capacité insuffisante	intacte	non nul	sous le seuil	impossible	repos, restauration
Évitement	intacte	non nul	suffisante	déclinée	décision, accompagnement
Opération empêchée (non-place, honte)	effacée	non nul	suffisante	sans objet	tiers, restitution

É5.11 (L) : La dernière ligne décrit l'unité, non le cumul. La dernière ligne décrit l'unité d'accumulation inconsciente, non l'inconscient dynamique lui-même, qui est l'organisation cumulative de ces unités (chapitre 8). Sans cette précision, le même terme désignerait une unité et son cumul. (Dans la version 1.5, cette ligne s'intitulait « Inconscient dynamique » ; elle a été renommée en 2.6, Annexe B.)

É5.12 (L) : Seconde lecture de la table, par les deux directions de l'adresse. Dans la conscience, l'activation et le retour sont l'une et l'autre disponibles et le différentiel est actif. Dans l'automatisme, les deux sont disponibles et le différentiel est épuisé. Dans la capacité insuffisante, les deux sont disponibles et le différentiel est actif mais trop coûteux. Dans l'évitement, les deux sont disponibles et le différentiel est actif mais décliné. Dans l'opération empêchée seule, l'activation demeure au moins partiellement disponible tandis que le retour est indisponible, le différentiel restant actif et chargé. Ce qui disparaît n'est donc jamais toute entrée vers le vécu : c'est la possibilité de revenir de l'activation vers une position lisible.

É5.13 (L) : Une seule flèche temporelle. Une seule flèche temporelle traverse cette table, du troisième régime (évitement) vers le quatrième (opération empêchée). C'est aussi le seul endroit où une intervention peut empêcher un état plutôt que le réparer.

5.4 La lecture affective de la flèche

É5.14 (L) : Angoisse, évitement, honte, panique : quatre temps d'un même signal. La flèche de la table reçoit une lecture affective complète, en quatre temps, et elle commence avant la table. *L'angoisse* : la résolution pend, l'adresse est intacte, l'opération est convoquée. L'angoisse est l'affect de l'adresse intacte ; elle ne veut pas fuir, elle veut être confrontée, et elle ne s'est pas encore cachée : elle est ce qui existe avant que quoi que ce soit se cache. *L'évitement* : la convocation est déclinée, la clé reste en main. *La honte* : le déclin répété glisse de l'acte vers l'être, la récursion s'enclenche, l'adresse tombe. *La panique* : l'alarme continue de sonner, exacte, mais sans objet lisible, parce que l'index a été détruit. « *La peur ne change jamais de nature le long de cette chaîne ; ce qui change est l'état de l'adresse qu'elle pointe.* »

É5.15 (L) : Le discriminant angoisse-panique. L'angoisse a un objet et veut la confrontation ; la panique n'a pas d'objet et ne peut rien confronter. La première est le signal d'avant l'effacement, la seconde le signal d'après : deux moments du même signal exact, séparés par le travail de l'opérateur. C'est aussi pourquoi l'angoisse échoue par nature aux trois conditions du chapitre 9 : « *un affect qui est le doigt posé sur l'adresse ne peut pas la condamner* ».

Cette lecture est le pont entre la première partie et la deuxième : le texte *Crise de panique ou de honte ?* (chapitres 13 à 18) développe en entier le quatrième temps.

Chapitre 6. La fuite, les deux organes, et la boucle de la charge

Ce que l'on va voir. La table du chapitre 5 distingue les régimes par leur mécanique. Ce chapitre les relit par leur geste commun : la fuite. On ne peut pas fuir en courant le regard que l'on porte sur soi, alors c'est la pensée qui fuit ; on ne peut pas penser une charge qui déborde d'un coup, alors c'est le corps qui fuit. Le chapitre donne une règle de lecture d'une ligne (la trace se dépose sur l'organe qui n'a pas fui), deux manières de détruire un index (lentement par le regard, d'un coup par le débordement), et une boucle à gain positif entre la charge et la capacité qui explique que certains états s'aggravent sans événement nouveau. Il établit enfin pourquoi le corps n'est pas un lieu d'effets secondaires mais la condition même de la structure.

6.1 La fuite, et les deux organes

É6.1 (L) : Douleur et fuite, objet à deux faces. La douleur et la fuite ne sont pas deux événements successifs mais les deux faces d'un même objet (au sens du Volume 1, *La Fondation*, chapitre de l'objet à deux faces) : il n'y a pas de charge excédant la capacité sans mouvement de retrait, et pas de retrait sans quelque chose à quoi se soustraire. Il n'est donc pas possible de traiter l'un sans l'autre.

É6.2 (L) : Deux organes d'exécution du retrait. Le mouvement de retrait s'exécute sur l'organe qui reste disponible. *La pensée fuit lorsque le corps ne le peut pas.* C'est le cas devant un regard, puisqu'on ne s'échappe pas en courant du regard que l'on porte sur soi. Le sujet décline l'opération, puis la décline encore, et la récursion s'installe. *Le corps fuit lorsque la pensée ne le peut pas.* C'est le cas sous une charge qui excède instantanément la capacité d'élaboration, où le système exécute un retrait qui ne passe pas par la représentation : rupture de l'encodage contextuel, coupure vagale, immobilisation.

É6.3 (L) : Un même état terminal ; le trauma comme mode d'interruption. Les deux voies produisent une charge sans adresse disponible pour le dépliement. C'est pourquoi elles se confondent en clinique, et c'est pourquoi elles relèvent du même travail de restitution. Une précision commande la suite : la fuite corporelle décrit le mécanisme de l'interruption, non à elle seule la constitution de l'inconscient dynamique. Le trauma interrompt l'opération par dépassement de capacité et produit une non-résolution immédiate, mais son devenir dépend encore de la réception. Reçu, le reste s'intègre ; demeuré sans place, il devient honte (chapitre 7) et participe au cumul (chapitre 8).

É6.4 (L, hypothèse) : Le miroir des deux organes et la règle de lecture. Ce qui distingue les deux voies est vérifiable, et c'est un miroir exact. Lorsque la pensée a fui, le registre somatique reste disponible et c'est le récit qui ne se fait pas. Lorsque

le corps a fui, le récit passe souvent sans difficulté et ce sont les fragments sensoriels qui reviennent sans être racontables. La règle de lecture s'énonce en une ligne, et elle est facile à inverser si on ne la pose pas explicitement : « *la trace se dépose sur l'organe qui n'a pas fui* ». Deux exemples la rendent immédiate. Un sujet qui raconte un événement violent sans difficulté mais dont le corps tremble a fui par le corps : le récit est disponible, la charge est restée dans le registre somatique. Un sujet qui pleure sans pouvoir dire pourquoi, en produisant un affect corporel entier sans énoncé, a fui par la pensée : le corps est disponible, c'est l'accès narratif qui manque. Le registre qui porte la charge indique donc par où le dépliement *peut* commencer, et non par où il *doit* commencer ni quel organe a fui. (La version 1.5 disait que le registre disponible « indique quel organe a fui, et par où le dépliement doit commencer » ; la version 2.1 a rétrogradé ce miroir au statut d'hypothèse et affaibli la règle, Annexe B.)

É6.5 (F) : La double représentation du trouble de stress post-traumatique.

La théorie de la double représentation (Brewin et Holmes 2003) décrit deux registres, l'un verbalement accessible et intégré au réseau autobiographique, l'autre situationnellement accessible et composé d'empreintes sensorielles sans indexation spatio-temporelle. Ce second registre est ordinairement décrit comme un échec de consolidation.

É6.6 (L) : Le corps a une mémoire ; une inscription somatique rejoue. Le traité lit le second registre autrement : l'inscription a eu lieu, sur l'organe où l'opération s'est produite, et ce qui manque n'est pas la trace mais le pont vers le registre narratif. « *Un instrument qui ne mesure que la voie verbale appelle absence ce qui est ailleurs.* » Il en résulte que le signal mécanique porte ses conséquences sans attendre d'être relu. Une inscription somatique ne remonte pas, elle rejoue : la reviviscence n'est pas une remontée de contenu mais un signal qui reproduit son effet, faute d'avoir jamais été différencié. Conséquence de structure : on ne déplie pas dans un registre où rien n'a été inscrit. Une inscription somatique demande d'abord d'être lue là où elle se trouve, ce qui donne sa raison structurelle à la séquence rappelée au chapitre 10 (§10.4).

6.2 Les deux méthodes de distribution

É6.7 (L) : Distribution perpétuelle et distribution subite. Les deux organes de fuite définissent deux méthodes de distribution de l'effacement, et la distribution est la variable temporelle du même régime, non un régime de plus : la table du chapitre 5 ne gagne aucune ligne. *La distribution perpétuelle* : l'événement ronge la capacité sans jamais l'excéder d'un coup ; le corps ne peut pas fuir le regard que l'on porte sur soi, c'est la pensée qui fuit ; le déclin répété devient honteux, la récursion s'enclenche, l'adresse s'efface par couches, en versements. *La distribution subite* : l'événement excède la capacité instantanément ; aucune élaboration n'est payable à ce coût, c'est le corps qui fuit ; rupture d'encodage, l'adresse n'est jamais constituée dans le registre narratif, effacement en un seul versement. Deux méthodes, un état terminal : une charge sans adresse disponible, dont le devenir, reçu ou demeuré sans place, obéit ensuite à la chaîne du chapitre 8.

É6.8 (P) : Covariation des deux marques et clause de chute. Les deux méthodes laissent deux marques indépendantes qui doivent covarier. Première marque, l'organe porteur (É6.4) : le perpétuel laisse un corps disponible et un récit qui ne se fait pas ; le subit laisse un récit sec et des fragments sensoriels non racontables. Seconde marque, la topographie (chapitre 10) : le perpétuel procède

par adresses, du local qui se généralise ; le subit frappe la position, du global d'emblée. Clause de chute : exhiber un effacement dont l'organe porteur et la topographie donnent des méthodes contraires, par exemple une trace somatique dominante avec un global d'emblée hors fenêtre développementale, découplerait les deux marques et ferait tomber la présente section comme unité, sans toucher au reste du traité.

« La peur ne ment jamais ; ce qui ment est l'index, et l'index ne peut être détruit que de deux façons, lentement par le regard, ou d'un coup par le débordement. »

6.3 La boucle : de la charge à la capacité

Les sections précédentes décrivent un sens unique, de l'affect vers le corps. Le retour existe et il commande davantage que l'aller.

É6.9 (L) : Le corps fixe le seuil. La capacité disponible n'est pas une constante du sujet : elle varie avec le sommeil, la charge inflammatoire, l'état hormonal, la maladie, la charge déjà en cours. Elle détermine ce que l'opération peut coûter, donc si elle aura lieu.

É6.10 (L) : Une boucle à gain positif. La boucle se ferme d'elle-même. Une charge non déchargée occupe le support. L'occupation abaisse la capacité disponible. La capacité basse rend le coût du dépliement inatteignable, et l'opération est déclinée. Le déclin répété conduit à l'effacement par le mécanisme du chapitre 5 (É5.8), et la charge reste entière. C'est une boucle à gain positif, ce qui rend compte d'un fait clinique constant et mal expliqué : ces états s'aggravent sans qu'aucun événement nouveau ne survienne.

É6.11 (L) : Pourquoi le corps est nécessaire à la structure. Une charge purement représentationnelle ne s'accumulerait pas, ne laisserait aucune trace et ne rencontrerait aucun seuil ; tout se dissiperait à mesure, et rien ne pourrait être empêché faute d'un coût. C'est le support corporel qui donne à la charge une durée, donc la possibilité d'occuper, donc la possibilité d'empiler. Et c'est sa finitude qui fait qu'un dépliement peut devenir impayable. *« La trace et la limite sont donc la même propriété vue des deux côtés : ce qui inscrit est ce qui coûte, et un support qui garde est nécessairement un support qui s'épuise. »*

Note sur le mot charge. Il est utilisé comme variable de modèle et non comme substance conservée, et les expressions charge entière, consommée ou conservée sont des hypothèses tant qu'aucune mesure ne les soutient. La charge devrait être définie par un faisceau d'indicateurs : activation physiologique, effort d'évitement, fréquence d'intrusion, détresse déclarée, coût comportemental et persistance temporelle.

É6.12 (L) : Quatre corrélats candidats du seuil. La capacité n'est pas une grandeur abstraite, et le traité peut nommer ce à quoi elle devrait être liée sans prétendre l'avoir mesurée. Quatre candidats sont disponibles par des instruments courants : la durée et la qualité du sommeil des deux nuits précédentes ; la variabilité de la fréquence cardiaque ; le cortisol matinal ; les marqueurs inflammatoires de bas grade.

É6.13 (P) : Le décalage de vingt-quatre à quarante-huit heures, et l'ordre des deux chutes. Une dégradation de ces indicateurs devrait précéder, de l'ordre de vingt-quatre à quarante-huit heures, une incapacité à déplier un contenu qui était

accessible auparavant. La prédiction est plus précise qu'une simple corrélation sur deux points. D'une part, la chute de la capacité de dépliement devrait précéder la chute de la performance cognitive générale, puisque l'opération est plus coûteuse qu'une tâche exécutive ordinaire. D'autre part, l'effet devrait être réversible au repos, ce qui le sépare de l'effacement. *Clause d'effondrement* : si la baisse de capacité de dépliement était contemporaine de la baisse de performance générale plutôt que de la précéder, ou si elle ne se levait pas au retour des variables à leur niveau antérieur, la lecture par capacité (É5.1) serait fausse.

É6.14 (L) : Deux points d'entrée dans la boucle. La bidirectionnalité implique deux façons d'ouvrir la boucle. Par le haut, restituer l'adresse et décharger. Par le bas, relever la capacité, ce qui rend le dépliement à nouveau payable. La seconde ne résout rien par elle-même, mais elle est souvent la seule accessible quand la première est bloquée, et elle agit réellement plutôt que de préparer l'action. Conséquence : dans cette boucle, ce n'est pas la gravité de l'événement qui décide de l'issue mais la capacité disponible dans les jours qui suivent. « *À événement égal, un sujet qui dispose de sommeil et d'un lecteur déplie ; un sujet qui n'en dispose pas empile.* »

Chapitre 7. Ce qu'est la honte : un affect à deux positions

Ce que l'on va voir. Avant de dire ce que la honte fait, il faut dire ce que le mot désigne, faute de quoi on invoquerait une littérature pour valider une notion qu'elle n'étudie pas. Le chapitre sépare quatre termes, puis pose la définition du corpus : la honte n'existe pas à un seul terme ; elle exige deux positions, dont l'une porte le commun, la place parmi les autres. Elle est une séparation d'avec le commun, et l'énoncé « je ne vauds rien » n'en est pas la cause mais l'explication que le sujet se donne après coup. De là découlent la comparaison exacte avec la peine (ce dont on est séparé est parti, ou resté), la question de savoir qui peut rendre une place perdue, et ce qu'accomplissent les excuses et le pardon.

7.1 Ce que le mot honte désigne, et ce qu'il ne désigne pas

É7.1 (L) : Quatre termes à tenir séparés. La **non-place** est le fait relationnel : un vécu chargé n'a trouvé aucun lieu où être reçu sans que celui qui le porte y perde sa propre place dans le commun. Le **sentiment de honte** est l'expérience consciente et réflexive de cette configuration, tel que le décrivent Lewis, Tangney, Gilbert, Scheff et Nathanson. Les **conduites de honte** sont ses manifestations observables : retrait, dissimulation, attaque de soi, attaque de l'autre. L'**inconscient dynamique** n'est pas une non-place particulière : il est l'accumulation organisée des non-places demeurées sans résolution ni adresse.

É7.2 (L) : Décision : le mot honte, employé seul, désigne la non-place. Cette décision impose une contrainte que le traité s'applique à lui-même : la littérature citée porte sur le sentiment et sur les conduites, non sur la définition élargie. Elle documente donc des manifestations réflexives de la structure proposée ; elle ne l'établit pas. Le lien entre les deux niveaux est une hypothèse déclarée, non une identité lexicale, et le raisonnement qui invoquerait des études sur le sentiment conscient pour valider une définition structurelle plus large serait une équivoque.

7.2 Un affect à deux positions

La définition reçue fait de la honte un affect auto-évaluatif, ce qui place l'énoncé sur l'être à l'origine alors qu'il s'y trouve en aval.

É7.3 (L) : La honte n'existe pas à un seul terme. La douleur, la peur et la colère se produisent avec un seul terme et un objet : un corps et un danger suffisent. La honte exige deux positions, dont l'une porte le commun, c'est-à-dire le rang, l'appartenance, la place parmi les autres. Un enfant qui se salit seul chez lui n'éprouve à peu près rien ; le même acte devant les autres écrase. Si la honte portait sur l'acte ou sur une

insuffisance, elle serait identique dans les deux cas. Elle varie avec le regard parce que ce qui est en cause n'est pas une compétence mais une appartenance.

É7.4 (L) : Elle est toujours créée devant un autre regard ; la honte solitaire est une relecture. L'objection immédiate est qu'on a honte seul, dans sa voiture, vingt ans plus tard, sans témoin. Cette observation est exacte et ne contredit pas la proposition : la honte solitaire est la relecture d'une inscription qui, elle, a été faite devant quelqu'un. Ce que le sujet occupe ensuite n'est pas sa propre position, mais celle de l'autre, tenue par lui. « *Il ne se juge pas : il exécute un regard qu'il n'a pas produit.* » Ceci rend compte d'un fait clinique constant et mal expliqué, la résistance de la honte à l'argument : on ne réfute pas depuis l'intérieur un verdict que l'on n'a jamais formulé soi-même.

É7.5 (L) : Pas de scène d'origine obligatoire : une place retirée, refusée ou rendue inhabitable. Il ne s'ensuit pas qu'une scène soit toujours récupérable. Une formulation antérieure affirmait que toute honte possède une scène d'origine datée, ce qui contredisait la distinction entre une position et ses adresses multiples et excluait les formes distribuées (retrait G.36, Annexe B). L'exigence correcte est plus faible et plus juste : toute honte suppose qu'une possibilité de place ait été retirée, refusée ou rendue inhabitable dans une relation réelle. Cette opération peut être ponctuelle, répétée ou distribuée dans le temps, et elle ne produit pas nécessairement une scène autobiographique récupérable. Une honte peut ainsi provenir d'un climat relationnel, d'une place constamment refusée, de l'état durable d'un porteur, d'un code collectif, ou d'une rupture antérieure à la mémoire autobiographique. Ce qui est à restituer est une position, non une scène historique.

É7.6 (L) : Le genre de la honte est la séparation d'avec le commun. Ce n'est ni un constat d'insuffisance ni un écrasement. C'est une coupure d'avec la place que l'on occupait parmi les autres, coupure ensuite imputée au séparé. Le chapitre 9 en donne le cas historique le plus net, celui de la *vergonha*, où la séparation passe par une part de soi qui devient impossible à porter en public. C'est la même opération que Brown décrit lorsqu'elle observe que la honte tient tout entière sur la conviction d'être le seul à être ainsi, et que Gilbert mesure sous le nom de rang. « *La normalisation ne fonctionne donc pas parce qu'elle rassure : elle fonctionne parce qu'elle réintègre.* »

É7.7 (L) : L'énoncé sur l'être est en aval. Ce que le sujet formule, *je ne vauds rien, je ne suis pas fiable*, n'est pas la cause de la coupure mais l'explication qu'il se donne d'en être l'objet. La tradition a pris cette rationalisation pour le mécanisme, ce qui l'a conduite à définir la honte par l'auto-évaluation. La distinction a une conséquence développementale (chapitre 11) : une séparation ne requiert aucune représentation de soi, et peut donc opérer avant que celle-ci ne se constitue. Ce qui apparaît vers la deuxième année n'est pas l'affect, c'est sa lecture auto-évaluative.

7.3 La honte et la peine : un seul terme les distingue

É7.8 (L) : Dans la peine, ce dont on est séparé est parti ; dans la honte, il est resté. Les deux sont des séparations, et un seul terme les distingue. La conséquence est décisive pour le régime de résolution. La peine se décharge parce que chaque attente déçue met une entrée à jour : l'objet n'étant plus là, la carte se corrige par collisions successives (troisième partie, chapitre 21). La honte ne peut pas accomplir ce travail, puisque l'objet n'a pas disparu. La langue est toujours là, la tendresse est toujours là, elles se présentent sans cesse. Il n'y a aucune entrée à corriger, la carte n'étant pas fautive : c'est l'accès qui est interdit. D'où une recollision indéfinie sans mise à jour.

É7.9 (L) : La voie de sortie est symétrique de l'entrée. Une opération à deux positions ne s'annule pas à une seule. Ce qui a été inscrit devant un regard qui n'a pas reçu se défait devant un regard qui reçoit, et le tiers n'est donc pas une aide de confort mais la position requise.

7.4 Qui peut occuper la seconde position

É7.10 (L) : Le critère est la détention de la place. Le critère n'est ni la proximité, ni l'affection, ni la compétence : c'est la détention. Une place a été retirée dans un lieu déterminé, et ce lieu appartient à quelqu'un. La place perdue au travail est détenue par celui qui y commandait, celle perdue dans une amitié par l'ami, celle perdue dans un couple par le conjoint. Nul autre ne peut la rendre, pour la raison simple que nul autre ne la tient.

É7.11 (L) : Deux fonctions, le tiers neutre et le détenteur, dans un ordre nécessaire. Un tiers neutre, qui n'appartient pas au monde où la place se joue, peut recevoir l'exposition et réintégrer le sujet dans le commun. Il annule l'isolement, il rend l'opération payable, il ne rend pas la place puisqu'il ne la détient pas. C'est la fonction du dispositif du confessionnal (chapitre 17), dont l'anonymat garantissait précisément qu'aucune place n'était en jeu. Le détenteur, lui, est le seul qui puisse rendre. Il est aussi le seul devant qui l'exposition est risquée, puisque la place se joue dans la pièce même. D'où un ordre nécessaire : le neutre d'abord, parce qu'il abaisse le coût ; le détenteur ensuite, parce que lui seul ferme. Une exposition adressée au détenteur alors que la place est encore en jeu n'est pas un dépôt mais un acte à conséquence, et le système ne peut pas relâcher. Ceci rend compte d'un fait courant et mal expliqué : un travail peut se poursuivre des années, avec un praticien compétent, et laisser une honte intacte. « *Ce n'est pas un échec de méthode, c'est une erreur d'adresse.* » La version 2.2 a précisé que le neutre et le détenteur sont des fonctions, non des personnes, et que le détenteur doit être défini avant l'exposition, par une autorité indépendante de l'issue.

É7.12 (L) : Ce que les excuses et le pardon accomplissent. Deux opérations distinctes se laissent décrire, chacune depuis un côté. Les excuses sont l'acte par lequel celui qui a retiré la place reconnaît l'avoir retirée, ce qui déplace l'énoncé de l'être vers l'acte et désarme le mécanisme. Le pardon est l'acte par lequel le détenteur rend, en signifiant que la place n'a pas été supprimée. Selon les cas, l'une suffit, ou l'autre, ou les deux sont requises. Ces actes doivent être prononcés et reçus, et cette exigence n'est pas rituelle : une place a été retirée dans un registre partagé, elle ne peut donc pas être rendue en pensée ; une intention n'occupe qu'une position, et l'opération en demande deux.

É7.13 (L) : Le détenteur est une position, non une personne. Cette distinction évite une conclusion trop rapide, à savoir que la disparition du détenteur rendrait la place définitivement irrécupérable. Ce n'est pas sa personne qui détenait, c'est la position qu'il occupait, celle qui tenait le commun au moment de la coupure. La place demeure donc récupérable partout où cette position se trouve occupée de façon crédible pour le sujet, y compris par une instance qui porte le commun au-dessus du détenteur. C'est l'observation que fournit le pardon religieux, lequel produit des effets documentés sur des sujets dont le détenteur est mort depuis des décennies ; une théorie qui déclarerait ce cas impossible serait réfutée par l'observation. La condition est que la position soit réelle pour le sujet : là où elle l'est, la clôture s'accomplit ; là où elle ne l'est pas, aucun rite ne l'exécute.

É7.14 (L) : Les programmes en douze étapes lus dans cette grammaire.

Les programmes en douze étapes offrent la séquence complète : un inventaire, qui produit les adresses ; un aveu fait simultanément à une instance qui porte le commun, à soi-même et à un autre être humain, qui est l'exposition reçue ; puis une liste des personnes lésées et une réparation directe auprès d'elles, qui est le passage au détenteur. La disparition du détenteur ne ferme donc pas la voie, elle retire la plus directe.

7.5 Ce que doit être l'exposition

É7.15 (L) : Être vu en train de ; les larmes reçues. Il ne suffit pas d'être devant quelqu'un : il faut être vu en train de. Les larmes en sont la forme la plus commune, parce qu'elles rendent visible un état interne sans que le sujet le décide, et parce que pleurer devant quelqu'un est exactement le contraire des quatre sorties de la honte recensées par Nathanson (chapitre 9), qui sont toutes des mouvements d'éloignement. S'y ajoute la raison tirée du chapitre 6 : lorsque la pensée a fui, la trace repose sur le registre somatique, et le dépliement peut commencer par l'organe qui la porte plutôt que par le récit. Une réserve accompagne cette proposition, sans quoi elle serait fausse : les larmes seules ne déchargent rien. On peut pleurer seul, longtemps, sans que rien ne se dépie, ce qui rend compte des ouvertures suivies d'un retrait le lendemain. « *Ce ne sont pas les larmes qui accomplissent l'opération, ce sont les larmes reçues.* » La condition demeure : deux positions, dont l'une occupée par quelqu'un qui ne recule pas.

Les quatre énoncés de ce chapitre sont exposés à la mesure sous P8, P9 et P10 (chapitre 12).

Chapitre 8. La chaîne : deux transitions, un cumul, un faux regard

Ce que l'on va voir. Ce chapitre contient la formulation la plus économique du traité, obtenue au terme de plusieurs corrections (versions 2.1 à 2.6). La honte n'est pas l'opérateur de toute la chaîne : elle est le produit d'un premier échec, l'échec de placement, et elle devient l'agent d'une seconde transition seulement lorsqu'elle reste sans réception. L'inconscient dynamique n'est pas une honte particulière devenue introuvable : il est le cumul organisé de ces hontes, exactement comme la conscience est le cumul des différenciations accomplies. On verra ensuite d'où vient la seconde position quand aucune scène réelle ne l'a fournie (le sujet la fabrique, et il la fabrique plus dure que le réel), puis pourquoi une opération inachevée ne devient pas inerte : elle reste en demande, et ses tentatives d'expression sont ce que la clinique appelle symptômes.

8.1 Deux transitions et le statut de la honte

É8.1 (L) : L'opérateur de la première transition est l'échec de placement ; la honte en est le produit. Ce n'est pas la honte qui efface, mais la honte non reçue (chapitre 9). Si la réception commande, alors l'opérateur de la première transition n'est pas l'affect : c'est l'échec de placement. La honte n'est pas l'opérateur de cette première transition ; elle en est le produit. Elle devient en revanche l'agent de la seconde lorsqu'elle demeure sans réception. Ce que recouvre l'échec de placement est déterminé et non vague : la non-réception, le rejet, l'absence de lecteur disponible, l'impossibilité de déposer, ou un débordement tel qu'aucune place ne peut se constituer. (Retrait G.38 : la honte comme opérateur unique de la chaîne, Annexe B.)

É8.2 (L) : Deux transitions et un changement d'échelle. Une formulation antérieure du traité (versions 2.1 et 2.2) comprimait la chaîne en faisant de la honte et de l'inconscient deux lectures d'un même état. Cette compression « *supprimait la temporalité et rabattait le global sur le local* », ce qui est précisément l'erreur que le corpus reproche ailleurs (retrait G.37). Il faut deux transitions et un changement d'échelle. La première transition est un échec de résolution ou de réception, et son produit est une non-place singulière, que le traité nomme honte ; elle porte sur une opération déterminée. La seconde transition est le fait de cette non-place lorsqu'elle demeure non reçue : elle se replie par récursion, recrute des voies indirectes, et s'ajoute aux opérations antérieures restées en demande. Son produit n'est plus une unité mais une organisation, et c'est l'inconscient dynamique. Il n'y a donc pas un opérateur appliqué à toute la chaîne : le premier est l'échec de placement ; le second

est la non-réception prolongée, qui opère sur des non-places déjà constituées.

É8.3 (L) : La honte est l'unité locale, l'inconscient la formation globale. Honte et inconscient dynamique appartiennent à la même chaîne, mais non au même niveau. La honte est la non-place singulière laissée par une opération non résolue lorsque le cours du vécu passe à autre chose. Tant qu'elle demeure adressable, elle peut être reprise et transformée en acquis ; elle reste alors une honte lisible, douloureuse et nommable. Lorsqu'elle demeure sans réception, elle entre en récursion, recrute des voies indirectes et s'ajoute aux hontes antérieures. L'inconscient dynamique est l'organisation cumulative de ces non-places et de leurs tentatives d'expression.

É8.4 (L) : Contrainte d'attestation indépendante du lieu de réception. La formulation serait invérifiable si l'absence de place n'était attestée que par l'inaccessibilité qu'elle explique. Le traité s'impose donc la contrainte posée au chapitre 12 : l'existence ou l'absence d'un lieu de réception doit être établie indépendamment de l'inaccessibilité observée. C'est ce qui distingue la proposition d'une théorie qui se confirmerait toujours.

É8.5 (L) : Ce qui distingue la honte du simple non-résolu. Toute chose non résolue n'est pas une honte. Un problème intellectuel ouvert, un deuil récent, une décision suspendue relèvent du non-encore-déplié (chapitre 11). Une condition supplémentaire est requise, et elle est décisive : il faut que l'absence de place du vécu devienne une absence de place pour son porteur. Ce n'est pas *je ne sais pas encore quoi faire de ce qui est arrivé*, c'est *ce qui est arrivé ne peut être porté nulle part sans que mon appartenance soit menacée*.

É8.6 (L) : Le trauma n'est pas une alternative, mais un mode de rupture. Le trauma décrit un mode de rupture ou de débordement, non un devenir. Un événement traumatique reçu s'intègre et ne demeure pas non-place ; un événement objectivement mineur peut produire une non-place durable s'il entraîne une perte de place irréparable. La gravité objective ne décide donc pas, c'est le devenir relationnel qui décide.

8.2 L'inconscient est un cumul, non une unité

É8.7 (L) : La chaîne canonique, moment par moment. Chaque événement, même objectivement quelconque, dès lors qu'il engage la place du sujet sous un regard réel, intériorisé ou fabriqué, convoque une opération de différenciation. Cette condition de regard est ce qui sépare la honte du simple non-résolu : un problème intellectuel ouvert ou une décision suspendue convoquent une opération, mais n'engagent pas la place. Tant que l'adresse demeure ouverte et que l'issue n'est pas encore produite, l'affect est l'angoisse : elle n'est pas un défaut, elle est le nom de l'opération en cours. Si l'opération s'accomplit, elle libère son troisième terme et dépose un acquis conscient, susceptible ensuite de se sceller en automatisme. Si le cours de la vie passe à autre chose avant son accomplissement, l'opération demeure en demande (§8.4) : la non-place qu'elle laisse est ce que le traité nomme honte. Tant que cette honte reste adressable, elle peut être reçue, reprise et transformée en acquis. Si elle demeure sans réception, elle entre en récursion, recrute des voies indirectes et s'ajoute aux hontes antérieures. L'inconscient dynamique est l'organisation cumulative de ces opérations empêchées.

É8.8 (L) : Ce que le cumul explique et qu'une non-place isolée n'explique pas. L'inconscient dynamique n'est ni une honte particulière devenue introuvable, ni un autre nom donné à la même non-place. Il est l'organisation progressive

de plusieurs opérations empêchées, de leurs recouvrements mutuels et de leurs tentatives d'expression. C'est ce cumul qui explique la manière dont les adresses se recouvrent les unes les autres, la difficulté à isoler un contenu unique, et le fait que le sujet ne rencontre pas un objet mais un régime.

É8.9 (L) : Symétrie de croissance entre conscience et inconscient. Les deux croissent sur la même matière, et par la même opération, selon qu'elle aboutit ou non. Les différenciations accomplies s'accumulent en acquis conscients, puis en compétences scellées. Les différenciations empêchées s'accumulent en hontes, puis constituent l'inconscient dynamique. « *La conscience et l'inconscient ne sont pas deux substances mais deux dépôts d'une même activité.* »

É8.10 (L) : Où se situe le trauma. Il n'est pas une alternative à cette chaîne mais un mode de non-résolution parmi d'autres, celui du débordement de capacité (chapitre 5). Le regard, réel ou fabriqué, en constitue une autre voie. Ce qui entre dans l'inconscient est toujours ce que l'opération n'a pas réussi à terminer avant que le mouvement de la vie ne se poursuive.

8.3 Le faux regard, et la fabrication de la seconde position

Une question demeurerait ouverte après le retrait de la scène d'origine universelle (É7.5) : si aucune scène réelle n'est requise, d'où vient la seconde position qu'exige le chapitre 7 ?

É8.11 (L) : La seconde position peut être fabriquée. La chaîne part d'une angoisse, c'est-à-dire d'une adresse projetée vers un événement qui n'a pas encore eu lieu, et qu'aucune collision avec le réel ne peut donc corriger. Cette angoisse n'est ni approchée ni reçue : elle est déclinée (chapitre 5). Le sujet s'isole alors avec elle, et c'est dans cet isolement que la seconde position se forme. N'ayant aucun lecteur réel, le sujet en fournit un. Il construit le regard de celui dont il pourrait être la victime, c'est-à-dire la position depuis laquelle sa conduite serait jugée. Ce regard n'a pas eu lieu : il est simulé, anticipé, et il est occupé par le sujet lui-même (chapitre 9, §9.1).

É8.12 (L) : Le regard fabriqué est systématiquement plus dur que le regard réel. Cela se dérive. Sa fonction est protectrice : il sert à anticiper le pire pour n'être pas surpris. Un simulateur construit à cette fin est donc calibré sur le cas défavorable, non sur le cas probable. Ceci rend compte d'une observation clinique constante et rarement expliquée : lorsque le sujet finit par parler, la réaction reçue est presque toujours plus douce que celle qu'il avait anticipée, et cet écart le surprend.

É8.13 (L) : Deux routes vers la non-place, un seul régime d'entretien. Il faut se garder de faire du faux regard la seule origine, car le cas de la *vergonha* (chapitre 9) fournit le contre-exemple : le regard de l'instituteur était réel, l'objet accroché au cou était réel, la dénonciation était réelle. Deux routes existent donc vers la non-place, l'une par un regard effectif, l'autre par un regard fabriqué dans l'isolement. Ce qui les rejoint est le régime d'entretien. Le regard réel, une fois passé, n'entretient plus rien ; ce qui maintient la non-place dans les deux cas est le regard simulé, tenu par le sujet. C'est pourquoi la honte survit à la mort du témoin, et c'est pourquoi la restitution ne consiste pas à obtenir une révision du jugement d'origine mais à confronter le simulateur à un regard réel qui ne recule pas.

É8.14 (L) : L'inconscient comme produits non adressés et leurs reliques. Dans cette lecture, l'inconscient est l'ensemble des produits non adressés, et de leurs reliques. Chaque produit est une angoisse jamais reçue, devenue non-place

; l'inconscient dynamique est le cumul de ces produits. Les reliques sont ce qu'elle a laissé en circulation et qui continue d'agir sans être rattachable : les armements décrits au chapitre 15, les traces somatiques, les conduites d'évitement, les qualités recrutées pour protéger la coupure. *« L'inconscient n'est donc pas un dépôt clos : c'est un cumul de produits sans adresse accompagné de leurs effets épars, et c'est cette dispersion qui rend son unité introuvable au sujet. »*

É8.15 (P) : Sévérité anticipée contre sévérité observée. La sévérité anticipée doit excéder systématiquement la sévérité observée lors du premier dépôt effectif, et l'écart doit croître avec la durée de l'isolement. Clause : une sévérité observée égale ou supérieure à l'anticipation, sur l'ensemble des cas, réfuterait la lecture par simulateur protecteur.

É8.16 (P) : Charge plus élevée quand la seconde position n'a jamais été confrontée. À contenu comparable, la charge devrait être plus élevée chez les sujets dont la seconde position n'a jamais été confrontée à un regard réel que chez ceux dont le regard d'origine était effectif et daté.

8.4 Une opération inachevée demeure en demande

É8.17 (L) : Ce qui n'a pas libéré son troisième terme demeure sous tension. Il ne s'agit d'attribuer aucune volonté à la charge, et la formulation doit rester structurelle : une différenciation engagée qui n'aboutit pas laisse le système en état de demande, exactement comme un circuit ouvert reste sous tension. Le vécu non reçu cherche donc à se produire, et il le fait par les voies disponibles. Ceci rend compte de la dispersion des reliques : elles ne sont pas les débris d'une chose enterrée, ce sont des tentatives. La charge essaie les canaux les uns après les autres parce qu'aucun n'est le bon, et cette recherche est ce que l'observateur enregistre comme symptômes épars sans lien apparent.

É8.18 (L) : Deux manques distincts : la forme et le canal ; le symptôme. L'expression échoue pour deux raisons qu'il faut séparer. Le premier manque est celui de la **forme** : le sujet ne sait pas dire de quoi il s'agit, et cette impuissance n'est pas un défaut de vocabulaire ; l'adresse de retour étant coupée (É3.4), il ne peut pas remonter jusqu'à ce qui demanderait à être formulé. Il éprouve la demande sans disposer de son objet. Le second manque est celui du **canal** : même munie d'une forme, l'expression exige un lieu qui l'accueille. Or les canaux qui nommeraient l'être sont précisément ceux que la non-place interdit, et il ne reste que ceux qui ne nomment personne. C'est la conjonction des deux qui produit ce que la clinique appelle un symptôme. Un symptôme n'est pas une expression détournée au sens figuré : c'est une tentative d'expression privée de forme et de canal, qui emprunte donc le registre le moins interdit, le plus souvent le corps. Il échoue comme expression, puisqu'il ne dit rien de nommable, et il réussit partiellement comme décharge, ce qui suffit à le maintenir.

É8.19 (L) : Deux opérations ordonnées : rendre le canal, puis la forme. Les deux manques appellent deux opérations distinctes, et les confondre explique une part des impasses. Rendre le canal, c'est fournir une position de réception : c'est ce que fait le tiers (chapitre 10), et cela peut précéder toute compréhension. Rendre la forme, c'est rétablir l'adresse de retour, et cela ne se fait qu'ensuite. Demander à un sujet de dire ce qu'il ressent alors que le canal manque encore revient à exiger la seconde opération avant la première.

É8.20 (P) : Les reliques décroissent quand un canal devient disponible.

Si les reliques sont des tentatives et non des débris, leur nombre et leur variété doivent décroître lorsqu'un canal devient disponible, et cela avant toute élaboration du contenu. Clause : une stabilité du tableau symptomatique malgré la mise à disposition d'un lieu de réception effectif, et en l'absence de tout travail sur le contenu, réfuterait la présente lecture.

Chapitre 9. L'opérateur : l'affect qui se cache lui-même

Ce que l'on va voir. Pourquoi la honte, et non la peur, la colère ou l'angoisse ? Le chapitre établit d'abord une propriété que la littérature documente depuis un demi-siècle : la honte est le seul affect qui se dissimule lui-même, le seul dont l'expression viole la fonction. Il pose ensuite les trois conditions qu'un affect doit satisfaire pour effacer une adresse (porter sur l'être, se prendre lui-même pour objet, interdire sa propre expression) et fait passer le test à tous les candidats, y compris le concurrent installé par Freud en 1926, l'angoisse. Suivent la question du dégoût (la même relation vue depuis l'autre chaise), le cas historique de la *vergonha* qui corrige la définition de la honte, et quatre conséquences : la honte reçue est un régime accompli ; ce qui est enfoui est la belle face ; la honte coupe aussi la mémoire des réussites ; et la force qui cache a reçu un appui expérimental, dont on donne la portée exacte.

9.1 Un affect qui se cache lui-même

É9.1 (L) : Le regard est celui du sujet ; la récursion est une conséquence.

Parmi les affects, la honte possède une propriété que nul autre ne partage : elle se dissimule elle-même. Le regard d'autrui installe la position, puis il devient superflu : le sujet la tient seul. C'est pourquoi la honte survit à la mort du témoin, à quarante ans de distance et à l'oubli de la scène, ce qu'un affect dépendant d'un regard effectivement présent ne pourrait pas faire. Il en résulte que le caractère récursif de la honte n'est pas une propriété ajoutée mais une conséquence. Une boucle exige que le lecteur et le lu soient le même ; s'il fallait un juge extérieur, il n'y aurait pas repli sur soi mais succession de verdicts venus du dehors. La honte se replie parce que le sujet est son propre regard, et c'est ce repli qui recouvre le chemin d'accès.

É9.2 (L) : Le seul affect dont l'expression viole la fonction. La peur se déclare, mobilise l'entourage et crie. La colère s'affiche et cherche sa cible à découvert. La tristesse se montre et appelle la consolation. La culpabilité se dit, parce qu'elle porte sur un acte, et qu'un acte s'avoue. La honte porte sur l'être, et c'est pourquoi elle ne peut pas s'exposer sans s'aggraver : « *montrer sa honte, c'est montrer ce dont on a honte, et montrer ce dont on a honte est exactement ce que la honte interdit* ». Elle est le seul affect dont l'expression viole la fonction.

É9.3 (F) : Lewis, Tangney et Dearing : honte non reconnue ; être contre acte.

Helen Block Lewis (1971) a isolé la honte non reconnue comme forme dominante de l'affect en clinique, celle qui opère sans être identifiée par celui qui la porte et qui produit ses effets précisément parce qu'elle n'est pas nommée. Elle a également posé la distinction opératoire avec la culpabilité, que Tangney et Dearing (2002) ont

documentée à grande échelle : la honte énonce *je suis mauvais*, la culpabilité énonce *j'ai mal agi*, et la première prédit l'évitement là où la seconde prédit la réparation.

É9.4 (F) : Scheff : la boucle honte-de-la-honte. Thomas Scheff (1990 ; Scheff et Retzinger 1991) a formalisé le mécanisme qui rend cette non-reconnaissance stable : la boucle honte-de-la-honte. Avoir honte est honteux, donc le sujet a honte d'avoir honte, puis honte de cette honte seconde, et la récursion enterre l'affect sous ses propres couches. Chaque tour éloigne la scène d'origine d'un cran supplémentaire.

É9.5 (F) : Nathanson : les quatre sorties de la honte. Donald Nathanson (1992), prolongeant Tomkins (1963), a cartographié les quatre sorties de la honte : retrait, attaque de soi, évitement, attaque de l'autre. Les quatre sont des mouvements d'éloignement, et aucune n'est un mouvement de lecture.

É9.6 (F) : Gilbert : la honte et le rang. Paul Gilbert (1998) a rattaché la honte au rang social et au sentiment d'infériorité involontaire, ce qui fournit à l'analyse sa composante de stature (§9.4).

9.2 Les trois conditions, et le test du concurrent

É9.7 (L) : Proposition 5.1 : les trois conditions conjointes. Pour effacer l'adresse d'un contenu, un affect doit satisfaire trois conditions conjointes. *Première condition : porter sur l'être et non sur un acte.* Sans quoi la scène reste nommable comme un événement extérieur au sujet, et son adresse survit à la charge affective ; c'est la distinction de Lewis, et elle sépare la honte de la culpabilité. *Deuxième condition : être récursif, capable de se prendre lui-même pour objet.* Sans quoi la dissimulation reste en un seul pli, et un pli unique se déplie ; c'est la boucle de Scheff, et elle produit l'enfouissement par couches successives qui recouvre non seulement la scène mais le chemin qui y mène. *Troisième condition : interdire sa propre expression.* Sans quoi un tiers pourrait restaurer l'adresse depuis l'extérieur, en nommant ce que le sujet ne nomme plus (c'est, dans le texte sur la panique, la « loi de Brown », chapitre 14).

É9.8 (L) : Application aux candidats. La peur ne satisfait aucune des trois : elle porte sur un objet extérieur, elle ne se prend pas pour objet, et elle s'exprime volontiers. La colère et la tristesse non plus. La culpabilité satisfait au mieux la troisième, et partiellement, puisqu'elle porte sur un acte et se raconte.

É9.9 (L) : Le concurrent installé, l'angoisse, échoue à deux conditions. L'angoisse, que Freud place au poste de moteur en 1926, doit être passée au même test, et c'est le point décisif du traité. Elle satisfait partiellement la deuxième condition : il existe une angoisse de l'angoisse, bien documentée sous le nom d'anxiété anticipatoire. Elle ne satisfait pas la première : l'angoisse porte sur un danger, c'est-à-dire sur un objet ou une situation, non sur l'être du sujet. Et elle ne satisfait pas la troisième : l'angoisse s'exprime, elle se dit, elle est même l'un des motifs de consultation les plus fréquents. « *Un affect qui se déclare ne peut pas effacer une adresse, puisqu'en se déclarant il en indique une.* »

É9.10 (L) : L'objection de l'angoisse d'anéantissement : l'indicible n'est pas l'auto-interdit. Le traitement précédent serait insuffisant s'il ne visait que l'angoisse-signal. La clinique des états-limites et des traumatismes denses décrit une angoisse d'un autre ordre, dite automatique, d'anéantissement ou de morcellement, qui n'est ni nommable ni adressable et qui porte directement sur la continuité de l'être. Elle paraît donc satisfaire la première condition, et sa nature indicible paraît satisfaire la troisième. Elle échoue pourtant à la troisième, et l'échec tient à une distinction que le mot indicible recouvre. Un affect peut être *indicible*, en ce que le

sujet ne trouve pas de mots, ou *auto-interdit*, en ce que le sujet dispose de mots et que les employer aggrave l'état. Ce ne sont pas deux degrés d'une même propriété mais deux mécanismes inverses, et ils se distinguent par une conduite observable : un sujet en terreur de dissolution appelle, s'accroche, cherche à être rejoint ; un sujet en état de honte repousse celui qui approche, ce que la boussole de Nathanson enregistre sous le nom d'attaque de l'autre. Or l'indicible n'est pas un opérateur. Un système placé sous le seuil de capacité ne peut pas produire l'opération qui fournirait les mots, et son incapacité à dire est une conséquence de son état, non une force qui cacherait quelque chose. L'angoisse d'anéantissement n'efface donc aucune adresse : elle est la phénoménologie de l'absence d'adresse disponible, non sa cause. Elle relève du régime de la capacité insuffisante (chapitre 5).

É9.11 (P) : Clause sur l'angoisse d'anéantissement. Si un sujet en angoisse d'anéantissement repoussait activement le tiers plutôt que de le chercher, la distinction proposée tomberait et l'angoisse deviendrait un second opérateur.

É9.12 (L) : Conclusion du test et sa place dans la chaîne. La honte est le seul affect documenté satisfaisant les trois conditions, et elle est donc le seul structurellement équipé pour effacer une adresse. L'énoncé ne porte pas sur la première transition : ce qui produit une non-place est un échec de placement, non un affect. Il porte sur la seconde : une non-place demeurée non reçue efface l'adresse de retour, et elle seule le peut, parce qu'elle seule porte sur l'être, se prend elle-même pour objet et interdit son expression. La honte n'est donc pas l'opérateur de la chaîne entière ; elle en est l'unité produite par la première transition, et l'agent de la seconde.

9.3 Le dégoût : la même relation depuis l'autre pôle

Statut de la section. Ce qui suit est une hypothèse et non une lecture acquise (statut fixé en version 2.2). Le mot dégoût recouvre des phénomènes distincts, contamination, rejet moral, aversion sensorielle, dégoût social, et rien n'autorise à les traiter ensemble. La proposition ne porte que sur le dégoût de soi, et seulement lorsqu'il signifie que ce que le sujet porte ne peut entrer dans le commun sans le contaminer, d'où il doit s'en retirer. Sa prédiction discriminante est la voie de résolution : si le dégoût de soi se résout par restitution de place là où les autres formes ne s'y résolvent pas, l'hypothèse reçoit un appui.

É9.13 (L, hypothèse) : Honte et dégoût, deux lectures polaires d'une même relation. Le dégoût de soi semble satisfaire les trois conditions. La réponse du traité est qu'il les satisfait pour une raison exacte : honte et dégoût ne sont pas deux affects, ce sont les deux lectures polaires d'une même relation. Le différentiel de stature existe dans la relation, non dans un individu ; il a deux faces, une par pôle. Côté regardé, il se vit comme honte ; côté regardant, comme dégoût. « *Être dégoûté, c'est avoir honte pour la personne.* »

É9.14 (L, hypothèse) : La conservation du différentiel. Le différentiel doit être porté par l'un des deux pôles. Si celui qui devrait porter la honte ne la porte pas, l'autre la porte à sa place, retournée, sous le nom de dégoût : l'affect ne quitte pas la relation, il change de porteur. La langue courante l'enregistre : *il me fait honte* se dit de celui qui, précisément, n'a pas honte. Le dégoût de soi est alors la honte en configuration réflexive : le sujet occupe les deux pôles à la fois, son propre regard dégoûté posé sur sa propre incarnation. « *Le prétendu second opérateur est le premier, vu de l'autre chaise.* »

É9.15 (F) : Le dégoût s'acquiert par transmission, et sa frontière est culturelle. Le dégoût proprement dit, celui qui porte une logique de contamination, n'est pas présent à la naissance : il s'installe vers deux à cinq ans, par transmission, et son canal d'acquisition est la lecture du visage d'autrui (corpus de Rozin, dont Rozin et Fallon 1987, y compris pour les excréments). La frontière de l'avarié est une convention culturelle, non une mesure du danger : le faisandage fut un raffinement des hautes tables, le requin fermenté et les fromages à larves sont des délices ici et des hauts-le-cœur là ; la réponse suit le code, pas le risque. Le seul résidu inné est le rejet gustatif de l'amer : une barrière chimique sans regard, sans objet social, sans récursion, qui n'est pas du dégoût. Le dégoût est donc relationnel de part en part, jusque dans son mode d'acquisition.

É9.16 (P) : Deux clauses de chute pour le dégoût. Première : si honte et dégoût de soi sont une seule relation, ils ont une seule voie de levée ; la réception à hauteur d'yeux, qui annule le différentiel de stature, doit lever le dégoût de soi comme elle lève la honte. Exhiber un dégoût de soi que la réégalisation de stature ne touche pas et qu'une voie propre de décontamination lève ferait tomber l'identification. Seconde : exhiber un dégoût de contamination pleinement formé chez un enfant sans aucune transmission sociale, verbale ou faciale, ferait tomber la construction relationnelle. Aucun des deux cas n'est exhibé à ce jour.

9.4 La honte reçue est un régime accompli

Il faut dire ce que la honte est quand elle ne dure pas, faute de quoi le traité aurait désigné un coupable là où il y a un organe.

É9.17 (L) : La description reçue en deux composantes. La honte est ordinairement décrite par deux composantes qu'il faut tenir ensemble. La première est un défaut de savoir ou de pouvoir : on n'a pas su, on s'est trouvé au-dessous de ce qu'il fallait. La seconde est un différentiel de stature : on s'est vu petit sous le regard de quelqu'un que l'on voyait grand. La première seule ne produirait qu'un constat d'échec, réparable et sans venin. C'est la seconde qui rend le verdict virulent, parce qu'elle le transporte depuis une position tenue pour supérieure, et qu'un verdict rendu d'en haut porte sur celui qui le reçoit plutôt que sur ce qu'il a fait (c'est la composante que la théorie du rang de Gilbert documente).

É9.18 (F) : La vergonha et le symbole. Cette description est incomplète, et un cas historique le montre. Il existe une honte massive, durable et transmissible où le défaut de savoir est entièrement absent. Les politiques scolaires françaises du dix-neuvième siècle contre les langues régionales (dans la lignée du *Rapport* de l'abbé Grégoire de 1794 sur la nécessité « d'anéantir les patois », et décrites par Weber 1976) ont institué une pratique connue sous le nom de *symbole* : un objet accroché au cou de l'enfant surpris à parler sa langue maternelle, et dont il ne se débarrassait qu'en dénonçant un camarade à son tour. L'occitan nomme *vergonha* ce que ces générations ont éprouvé, la honte intériorisée de sa propre langue. Or ces enfants savaient parler : leur compétence n'était pas en cause et rien ne leur manquait. Le différentiel de stature était présent, mais il servait d'instrument et non de cause : ce que le dispositif produisait, c'était une coupure entre l'enfant et une part de lui-même, désormais tenue pour indigne d'être portée en public.

É9.19 (L) : Thèse corrigée : la honte procède d'une séparation d'avec ce qui est sien. La honte ne procède ni d'un constat d'insuffisance ni d'un écrasement. Elle procède d'une séparation d'avec ce qui est sien, la séparation étant ensuite imputée au séparé. Rien n'a été détruit : la langue demeure entière, la compétence demeure

entière, et c'est la relation à elles qui est rompue. Le différentiel de stature est ce qui rend la coupure exécutoire, non ce qui la constitue. (Correction de la version 1.8 ; la version 1.5, comme le texte sur la panique, disait « c'est la seconde qui fait la honte », Annexe B.)

É9.20 (L) : Pourquoi l'enfance est le site privilégié de l'inscription. L'explication est géométrique avant d'être psychologique : le différentiel de stature y est structurel, l'adulte étant grand par construction et l'enfant petit sans avoir à se déprécier. Toute coupure opérée dans cette configuration reçoit gratuitement le composant qui la rend exécutoire.

É9.21 (L) : Le stade terminal : la victime exécute elle-même le programme. Le stade terminal décrit par le cas de la *vergonha* vaut bien au-delà de son objet historique : les parents ont cessé de transmettre leur langue à leurs enfants, pour les protéger. La victime exécute alors elle-même le programme, et la séparation devient volontaire sans cesser d'être subie. On retrouve la structure du §9.1, où un regard extérieur installe une position que le sujet tient ensuite seul.

É9.22 (L) : La honte est elle-même une adresse, la seule qui ne puisse être effacée. Il en résulte que la honte est elle-même une adresse, et la seule qui ne puisse jamais être effacée, puisqu'un opérateur qui se supprimerait cesserait d'opérer. Elle indique une relation coupée, et ce dont le sujet est coupé demeure intact et disponible. La restitution n'a donc pas à retrouver un contenu perdu : elle a à rétablir une relation à quelque chose qui n'a jamais quitté le sujet.

É9.23 (L) : La honte est répondable : être reçu à hauteur d'yeux. Répondre à une honte, c'est être reçu à hauteur d'yeux : quelqu'un entend, ne recule pas, et signifie que la chose est commune. Ce geste annule le composant exécutoire, à savoir le différentiel de stature. Par le §9.1, il faut préciser ce qui est annulé : non le jugement d'un autre, qui n'était plus en cause, mais le différentiel que le sujet maintenait contre lui-même. Le tiers ne fournit pas un verdict de rechange ; il abaisse la garde que le sujet tenait contre son propre regard. La honte ainsi répondue est brève, elle laisse un acquis, et elle devient de la compétence.

É9.24 (F) : Brown et Pennebaker. Brown (2006) a formulé la loi de maintenance à partir d'un corpus d'entretiens : la honte exige le secret, le silence et le jugement pour se maintenir, et ne survit pas à l'empathie reçue. Les protocoles d'écriture expressive de Pennebaker (1997) documentent par une autre voie que la mise en mots d'expériences non dites produit des effets mesurables.

É9.25 (L) : Le lecteur est une position de réception, non nécessairement une personne présente. L'appui de Pennebaker oblige à trancher un point, puisque cette écriture est privée. Le traité soutient que le lecteur est une position de réception et non nécessairement une personne physiquement présente. Une écriture adressée, fût-ce à un destinataire intériorisé, futur ou imaginé, peut constituer un lieu où le vécu devient recevable.

É9.26 (P) : L'écriture solitaire sans adresse. Si l'efficacité durable de l'écriture solitaire s'établissait en l'absence de toute adresse, même intériorisée, la nécessité d'une seconde position tomberait. À l'inverse, si les effets mesurés se révélaient partiels et sans restitution de place, la position tiendrait. La distinction se teste, et le traité ne prétend pas l'avoir tranchée par la seule définition.

É9.27 (L) : Trois états au lieu de « honte reçue ». Si la honte est définie comme non-place, alors « honte non reçue » devient presque pléonastique, puisque la non-réception est constitutive. Trois états doivent donc être distingués plutôt que deux

: une exposition chargée non reçue, qui constitue ou maintient la non-place ; une exposition en cours de réception, qui est le réadressage ; et une réception accomplie, qui produit une différenciation et une restitution de place. Ce que l'on appelle « honte reçue » n'est donc pas un régime durable de honte : c'est une non-place en voie de résolution, dont le résultat n'est plus une honte mais un acquis, conscient ou automatisable.

É9.28 (L) : La non-réception est la condition, la honte récursive est l'agent ; la variable est le lecteur dans les heures qui suivent. Ce n'est pas une honte singulière qui suffit à effacer l'adresse. C'est son maintien sans réception qui la fait entrer en récursion ; elle devient alors l'agent de la seconde transition et contribue à l'accumulation inconsciente. « *Ce n'est donc pas la honte qui efface l'adresse. C'est la honte non reçue.* » Une honte qui n'a trouvé aucun lecteur dans une fenêtre courte entre en récursion, se généralise de l'acte à l'être, et ce n'est qu'alors qu'elle commence à effacer. Il en résulte une conséquence pour la distinction de Lewis : la généralisation à l'être n'est pas un point de départ mais une issue. Une honte reste locale quand elle est reçue, et se généralise quand elle ne l'est pas. La variable discriminante n'est donc ni la gravité de l'épisode ni sa nature, mais la présence ou l'absence d'un lecteur dans les heures ou les jours qui suivent.

9.5 Pourquoi la belle face

É9.29 (L) : Ce qui est enfoui est la belle face. On imagine l'inconscient peuplé de contenus honteux au sens moral : fautes, désirs inavouables, actes bas. La première condition prédit autre chose. La honte portant sur l'être et non sur l'acte, ce qui expose le plus n'est pas ce que l'on a fait, mais ce que l'on est quand on tient à quelque chose. La tendresse, le besoin, le désir, l'espoir déposé sont les états où le sujet est le plus lisible, donc les plus dangereux à montrer. D'où un fait ordinaire et mal expliqué : quelqu'un dira plus facilement une chose laide sur lui-même qu'il n'avouera qu'il a besoin. « *Le laid s'avoue comme acte ; le beau s'avoue comme être.* »

9.6 Ce que l'opérateur coupe en plus

É9.30 (L) : L'énoncé sur l'être rend les contre-exemples indisponibles. Un énoncé portant sur l'être est réfutable par contre-exemples. Pour se maintenir, il doit donc rendre les contre-exemples indisponibles. La mémoire des réussites, des fois où l'on a tenu, se trouve ainsi hors d'atteinte au moment précis où elle servirait.

É9.31 (F) : La congruence à l'humeur. La psychologie de la mémoire établit depuis Bower (1981) que le rappel est biaisé vers les contenus congruents avec l'état affectif du moment. Ce fait est général et vaut hors de toute honte. L'extension déclarée (L) : dans la configuration décrite, l'indisponibilité du registre favorable n'est pas un biais parmi d'autres, elle est ce sans quoi l'énoncé de honte ne survivrait pas à sa propre réfutation.

É9.32 (L) : L'indisponibilité est momentanée et non destructive. Après l'épisode, le sujet énumère sans difficulté ce dont il ne trouvait plus trace. Ce n'est donc pas une perte de contenu, c'est une indisponibilité d'accès solidaire de l'état. Conséquence : rappeler à quelqu'un ses qualités pendant un tel épisode échoue, et l'échec ne signifie ni mauvaise volonté ni désaccord. Le registre est hors ligne. « *L'opération est juste, son moment est faux.* »

9.7 Un appui expérimental sur l'existence d'un opérateur

L'hypothèse d'une force active produisant l'inaccessibilité a longtemps été tenue pour non testable. Elle ne l'est plus.

É9.33 (F) : Le paradigme Think/No-Think et sa controverse. Anderson et Green (2001) ont établi, par le paradigme dit *think / no-think*, que l'évitement répété de la récupération d'un item appris produit une baisse mesurable du rappel ultérieur de cet item, comparativement à des items simplement non répétés. Cet effet a fait l'objet d'une controverse substantielle. Des répliques infructueuses (Bulevich et al. 2006) ont suggéré que l'oubli mesuré pouvait résulter de stratégies de substitution de pensées, c'est-à-dire d'une interférence, plutôt que d'une inhibition atteignant la trace. Wang et al. (2015) ont fourni un résultat discriminant au moyen d'un paradigme à double indice : l'oubli observé s'est généralisé à un indice indépendant, ce qui rend insuffisante une explication limitée à l'interférence sur l'association entraînée et soutient, sans clore la discussion, une interprétation inhibitrice. Une analyse multivers des premières tentatives de réplique (Wessel et al. 2020) montre que l'effet dépend fortement des choix analytiques, et une méta-analyse ciblée (Stramaccia et al. 2021) en confirme l'existence tout en documentant sa réduction dans plusieurs troubles.

É9.34 (L) : La portée exacte de l'appui. Ce paradigme soutient l'existence d'une réduction d'accessibilité produite par des tentatives répétées de suppression, et l'usage d'indices indépendants suggère que l'effet dépasse parfois l'association entraînée. Il ne démontre ni une destruction d'index, ni une honte, ni une perte de place relationnelle, ni la conservation intégrale d'une charge, ni l'équivalence avec l'inconscient dynamique de la clinique. La formulation retenue est : *modèle expérimental compatible avec une réduction d'adressabilité dépassant parfois l'indice directement entraîné*. Il établit qu'un mécanisme d'inaccessibilité produite par évitement actif existe et se mesure ; il n'établit pas que ce mécanisme soit celui du traité, ni que la honte en soit le moteur. Il retire seulement à l'objection principale son argument de principe, à savoir qu'une force qui cache serait une fiction non mesurable. (La version 1.5 écrivait que Wang et al. « ont tranché » et que la suppression atteint « l'adressabilité du contenu » ; cette surévaluation est retirée, et la référence elle-même a été corrigée, G.41, Annexe B.)

É9.35 (F) : L'activation modérée affaiblit la trace. Les travaux de modélisation dits de plasticité non monotone (Detre et al. 2013) établissent qu'un contenu s'affaiblit non lorsqu'il est fortement activé ni lorsqu'il ne l'est pas du tout, mais lorsqu'il est activé à un niveau modéré : l'activation nulle laisse la trace intacte, l'activation forte la renforce, l'activation modérée la dégrade. Lecture (L) : c'est exactement le régime de l'évitement expérientiel, où le sujet côtoie la scène sans la déplier, ce qui fournit à l'antichambre du chapitre 5 un substrat mécanistique.

É9.36 (F) : Erdelyi : un refoulement partiel et réversible. Erdelyi (2006) a proposé une théorie unifiée du refoulement qui replace ces effets dans un cadre expérimental cumulatif, en montrant que l'inaccessibilité produite peut être partielle et réversible.

Chapitre 10. L'inconscient est relationnel

Ce que l'on va voir. Si l'opérateur qui efface est un affect réglé sur le regard, l'état qu'il maintient doit varier avec celui qui regarde. Le chapitre en tire la conséquence la plus forte du traité : ce n'est pas seulement le contenu de l'inconscient qui est relationnel, c'est l'inaccessibilité elle-même. Pour que le sujet ne se dissolve pas dans une série d'états, deux étages sont nécessaires : un étage local (une porte fermée avec un lecteur, ouverte avec un autre) et un étage global (le lieu lui-même rendu inatteignable). Un test gratuit les sépare : changer d'interlocuteur. Le tiers, enfin, n'est pas un aidant qui ouvre l'accès à un objet fixe : il est une variable de l'objet.

10.1 L'opérateur se règle sur le regard

É10.1 (F) : Sartre et Cooley. La honte n'est pas un affect solitaire ; elle est constituée par la position d'un regard, réel ou intériorisé. Sartre (1943) l'établit dans son analyse du regard : la honte est reconnaissance de ce que je suis pour autrui, et elle n'a pas de sens hors de cette structure. Cooley (1902) l'avait posé pour le soi entier avec le *looking-glass self*, où l'image de soi se forme dans le reflet supposé qu'en renvoient les autres.

É10.2 (L, hypothèse) : L'inconscient se recalcule à chaque relation. Si l'opérateur varie avec le lecteur, alors l'état qu'il maintient varie aussi. L'inconscient cesse d'être une propriété substantielle du sujet, transportée identique en toute circonstance, et devient une configuration qui se recalcule à chaque relation.

É10.3 (F) : Antécédents cliniques : Bollas et le savoir relationnel implicite. Bollas (1987) a nommé *unthought known* ce qui est su sans avoir jamais été pensé, et il en situe la genèse dans la relation précoce plutôt que dans un contenu refoulé. Les travaux du Boston Change Process Study Group sur le savoir relationnel implicite (Lyons-Ruth 1998) vont dans le même sens, en posant un registre de connaissance qui se constitue et se transforme dans la relation.

É10.4 (L) : Ce n'est pas seulement le contenu qui est relationnel, c'est l'inaccessibilité. Le traité tire de ces antécédents une conséquence plus forte que leurs auteurs ne la tirent : ce n'est pas seulement le contenu qui est relationnel, c'est l'inaccessibilité elle-même.

10.2 Local et global

Sans structure, la thèse relationnelle dissout le sujet : s'il n'y a qu'un recalcul par relation, il n'y a plus de sujet, seulement une série d'états. Deux étages sont donc

nécessaires, et la distinction entre la position et ses adresses (É3.6) les fournit sans les superposer artificiellement.

É10.5 (L) : L'inconscient local est une adresse condamnée. Une entrée est fermée avec un lecteur déterminé, les autres demeurent ouvertes, et la position reste atteignable par ailleurs. « *Ce que je ne peux pas dire à mon père et que je dis à un ami relève de cet étage.* » Il se rouvre en changeant d'interlocuteur, et c'est pourquoi certaines choses sortent d'un coup avec la bonne personne, sans aucun travail préalable : le changement de lecteur a simplement ouvert une autre porte sur le même lieu.

É10.6 (L) : L'inconscient global est une position rendue inatteignable. Toutes les entrées tombent ensemble, parce que ce qui a été effacé n'est pas une porte mais le lieu. Cette configuration s'inscrit avant que le sujet distingue les lecteurs : dans l'enfance, il n'y a pas plusieurs regards, il y a le regard. Une honte prise à ce moment ne s'indexe pas sur une personne mais sur le fait d'être vu. D'où la raison structurelle pour laquelle le global ne cède pas au changement d'interlocuteur : changer de lecteur ouvre une autre adresse, cela ne recrée pas une position.

É10.7 (L) : Deux routes vers le global. La première est la généralisation progressive de plusieurs fermetures locales. La seconde est la calibration précoce de la fonction d'adressage, avant que les lecteurs se distinguent, et elle produit un global d'emblée sans qu'aucune scène locale l'ait précédé (chapitre 11). Le global ne peut donc plus être défini uniquement comme un local généralisé (distinction posée en version 2.2).

É10.8 (L) : Les deux étages reformulés sans contenu intérieur. Une composante locale de l'inconscient est une non-place relative à un lecteur ou à une place déterminée, tandis que d'autres relations permettent encore le retour. Une composante globale est une non-place pour laquelle aucun lieu de réception actuellement disponible ne permet au sujet de conserver sa place. Changer de lecteur ne modifie donc pas un contenu logé quelque part : cela modifie la relation dans laquelle une place devient ou non possible.

É10.9 (L) : La première route, et la réduction en sens inverse. Par la première route, le global est la généralisation du local : une entrée fermée avec un lecteur devient une entrée fermée avec toute une catégorie de lecteurs, puis avec tous, et à ce terme ce n'est plus une entrée qui est fermée mais la position. Si la formation procède ainsi, la réduction doit procéder en sens inverse. Un global ne se rouvre pas d'un bloc : il se réduit en restaurant d'abord une entrée unique, laquelle rend ensuite les autres retravaillables. C'est ce que décrit la clinique lorsqu'une position longtemps inaccessible devient disponible auprès d'un tiers particulier avant de le devenir ailleurs.

É10.10 (P) : Clause d'effondrement des deux étages. Si un contenu global se rouvrirait simultanément auprès de tous les lecteurs, sans restauration préalable d'une entrée particulière, la distinction des deux étages tomberait, et avec elle la thèse selon laquelle le global est (par sa première route) un local généralisé.

É10.11 (L) : Le global partiel et les prescriptions sociales d'expression. Un troisième cas est prédit par la structure : le global partiel. L'effacement peut porter sur une catégorie entière de lecteurs plutôt que sur un seul ou sur tous. C'est ce que produisent les prescriptions sociales d'expression, lorsqu'un régime déclare quels affects une catégorie de personnes a le droit de montrer. L'affect n'est pas supprimé ; son canal est retiré, et le montrer devient honteux en lui-même. Une anxiété, qui est par nature adressée et nommable, devient alors indicible, puis non dite, puis

introuvable. (Le texte sur la panique développe ce cas, chapitre 17, §17.5.)

10.3 Le test

É10.12 (P) : Le changement de lecteur est le test. La structure fournit un discriminant qui ne coûte rien à administrer. « *Ce qui s'ouvre avec quelqu'un était local. Ce qui ne s'ouvre avec personne est global.* » Ce test explique deux faits ordinaires que les modèles substantiels expliquent mal. Les déblocages soudains, où des années de contenu sortent en une seule rencontre sans travail préparatoire, correspondent à du local rencontrant enfin son lecteur. Les accompagnements qui tournent des années sans rien produire malgré un praticien compétent correspondent à du global, qui ne cède pas au changement de personne et demande une restitution d'adresse, laquelle est un travail d'un autre ordre.

10.4 Conséquence sur le tiers

É10.13 (L) : Proposition 6.1 : changer de lecteur change l'inconscient. Si l'inaccessibilité est relationnelle, le tiers n'est pas un aidant qui donne accès à un objet fixe ; il est une variable de l'objet. Changer de lecteur ne change pas seulement l'accès à l'inconscient : cela change l'inconscient.

É10.14 (L) : Le porteur et sa marque ne font pas un lecteur. Une seconde raison rend le tiers nécessaire, et elle est structurelle plutôt que psychologique. Lire suppose deux positions occupées simultanément, celle de ce qui est lu et celle de qui lit. Dans un contenu honteux, la position de lecteur est celle d'un juge, et le sujet ne peut pas simultanément s'asseoir au banc des accusés et tenir le siège du lecteur qui abaisse la température de la scène. « *Le porteur et sa marque ne font pas un lecteur.* » Ce que le tiers apporte n'est pas une compétence herméneutique : c'est la normalisation, c'est-à-dire la restitution du sujet dans la condition commune, qui annule le différentiel de stature (chapitre 9).

É10.15 (F) : Le principe de séquence de Herman. La relecture présuppose un sujet capable de relire, et la capacité d'élaboration verbale s'effondre dans les états de détresse aiguë au moment même où elle serait requise. Herman (1992) a établi le principe de séquence qui structure aujourd'hui l'essentiel des protocoles sérieux : stabilisation, puis élaboration, puis réintégration. Conséquence de structure (L) : le tiers est co-régulateur avant d'être lecteur, et l'ordre n'est pas négociable.

Chapitre 11. La conséquence lourde, et la fenêtre développementale

Ce que l'on va voir. Le traité renverse ici un ordre reçu depuis Freud. L'inconscient dynamique n'est pas le sol dont la conscience émergerait : on ne peut rendre introuvable que ce qui pouvait être trouvé, donc l'inconscient présuppose la conscience. Le chapitre sépare d'abord deux invisibilités que tout confond : le non-encore-déplié, nécessaire et inépuisable (on cherche à se comprendre parce qu'on n'est pas encore ce qu'on cherche), et l'indépliable, qui ne l'est pas. Il montre ensuite que toute donnée sur l'inconscient est un constat conscient d'une lacune, et que l'habitant est de trop. Il pose l'énoncé le plus lourd, exposé à un contre-exemple unique : l'inconscient dynamique est un accident fréquent, non une structure. Il affronte enfin l'objection la plus sérieuse, celle de la petite enfance, et la résout : le trauma précoce n'efface pas une adresse, il calibre la machine qui produit les adresses.

11.1 Ce qui est nécessaire et ce qui ne l'est pas

É11.1 (L) : Il reste toujours à déplier, et c'est structurel. Le chapitre 2 a établi qu'une position ne se possède pas d'avance mais se produit en dépliant, et que le troisième terme n'existe pas avant la mise en rapport. Il en résulte qu'un sujet porte en permanence du dense non encore déplié, non par défaut mais par construction : un sujet entièrement déplié serait un tronc sans branche à venir, c'est-à-dire un sujet sans devenir. Ceci donne sa raison structurelle à un fait ordinaire. Chercher à se comprendre, c'est chercher quelque chose que l'on n'est pas encore, et non exhumer une chose que l'on contiendrait déjà. Si le chercheur contenait ce qu'il cherche, il n'aurait rien à chercher. C'est pourquoi le pourquoi ne se répond qu'après coup : il n'est pas dissimulé quelque part, il n'est pas encore produit.

É11.2 (L) : L'inconscient présuppose la conscience. Ce que l'empêchement soustrait n'est pas une matière brute : c'est une opération, donc de la conscience. On ne peut rendre introuvable que ce qui pouvait être trouvé, et l'on ne peut interdire un dépliement que là où un dépliement était possible. L'inconscient dynamique n'est donc pas un substrat dont la conscience émergerait tardivement, comme le pose la topique freudienne. Il est un produit : ce que l'opération fabrique lorsqu'elle fuit devant elle-même. « *Sans conscience, rien à cacher, donc pas d'inconscient.* »

É11.3 (L) : Trois termes dans un ordre strict ; deux sources du non-déplié. L'opération d'abord. L'empêchement ensuite, comme défaut de cette opération. Et le non-déplié, qui a deux sources qu'il faut cesser de confondre. La première est la

réserve structurelle : ce qui n'est pas encore déplié parce que rien ne l'a encore été ; elle est nécessaire, elle est inépuisable, et elle n'est pas un manque. La seconde est l'**ombre de l'empêché** : ce qui ne pourra pas être déplié parce que ce dont il aurait fallu partir a été rendu introuvable. Une position effacée ne reste pas dans son coin ; elle détermine ce qui pourra être mis en rapport ensuite, et fabrique donc du non-déplié en aval d'elle. La réserve n'est pas neutre. Il est nécessaire qu'il reste toujours à déplier. Il n'est pas nécessaire qu'une part du non-déplié soit devenue indépliable. C'est cette seconde part, et elle seule, que la suite déclare accidentelle.

11.2 Le constat lui-même est conscient

Portée exacte de l'argument (bornée en version 2.2, retrait G.42). Toute connaissance d'un phénomène est formulée consciemment, y compris celle d'une étoile, d'une bactérie ou d'une activité corticale, et cela n'établit pas que la chose observée soit produite par la conscience. L'argument établit donc une priorité épistémique de l'observation consciente et, éventuellement, une exigence de parcimonie. Il n'établit à lui seul ni que toute activité non consciente dérive d'une conscience antérieure, ni que l'inconscient ne possède aucune autonomie fonctionnelle, ni que l'ontologie relationnelle soit nécessairement vraie. La force du traité doit venir de ses prédictions distinctes, non du fait général que toute preuve est consciemment connue.

É11.4 (L) : La priorité épistémique : toute donnée sur l'inconscient est un constat conscient. L'argument du §11.1 établit une priorité structurelle : effacer une adresse présuppose une fonction d'indexation en état de marche. La priorité épistémique correspondante est plus courte encore : pour constater l'inconscient, il faut être conscient. Le lapsus est remarqué consciemment, le rêve est rapporté consciemment, le symptôme est éprouvé consciemment, l'échec du rappel est vécu consciemment. L'inconscient n'a aucun canal de données qui lui soit propre : il est lu, sans exception, sur des déficits du champ conscient.

É11.5 (L) : Un échappement n'est pas une altérité. La conscience ne constate pas quelque chose de différent : elle constate quelque chose qui lui échappe. Le donné n'est jamais la perception d'un second système, d'un autre sujet, d'un habitant ; le donné est une lacune dans le propre champ du sujet : un nom qui ne vient pas, un affect sans énoncé, une alarme sans objet lisible. « *Un échappement n'est pas une altérité.* » Conclure du premier à la seconde, c'est ajouter au donné une entité que le donné ne contient pas.

É11.6 (L) : L'habitant est de trop. Deux lectures du même donné sont en concurrence. La lecture traditionnelle pose un habitant : un second système doté d'intentions, qui retient, déguise et censure. La lecture du traité pose une adresse effacée : le contenu est inscrit, la charge est réelle, l'index est détruit, et l'opérateur de la destruction est identifiable. Les deux lectures couvrent les mêmes faits ; la seconde le fait sans entité surnuméraire, et elle seule explique en un seul mécanisme que la recherche du manque soit structurellement impossible, puisque ce qui a été retiré n'est pas un contenu mais l'opération qui l'aurait trouvé. « *Le donné est un échappement ; l'échappement s'explique par un effacement ; l'habitant est de trop.* »

É11.7 (L) : La conséquence en une ligne. « *L'inconscient n'est pas ce qui pense sous la conscience : il est ce qui manque à la conscience, constaté par elle, dans son propre champ, et fabriqué par un opérateur qu'elle peut apprendre à nommer.* »

11.3 L'inconscient est un accident, non une structure

É11.8 (L, hypothèse) : L'inconscient dynamique est le produit de conditions déterminées, fréquent mais non nécessaire. Si l'inaccessibilité dynamique exige un opérateur, et si cet opérateur est la honte non reçue, alors un système chez qui les hontes ont trouvé leur lecteur ne produit pas de contenu inaccessible à lui-même. Tout ce qui a été vécu reste dense et disponible, au repos plutôt que caché. L'inconscient dynamique n'est donc pas une pièce de l'appareil psychique humain ; c'est le produit de conditions déterminées, fréquent mais non nécessaire. Par le §11.1, l'énoncé porte sur l'empêchement et sur l'ombre qu'il projette, non sur la réserve structurelle de non-déplié, laquelle est au contraire une condition du devenir. C'est l'énoncé le plus lourd du traité, et il rompt frontalement avec la position freudienne, pour laquelle l'inconscient est une structure universelle et le refoulement une opération constitutive du psychisme.

É11.9 (L) : La voie somatique intégrée par le devenir de son reste. Le chapitre 6 a établi que la fuite s'exécute sur deux organes, et que la condition de déclenchement de la fuite corporelle n'est pas relationnelle mais un dépassement instantané de la capacité. Cette voie n'est pas pour autant une exception à l'énoncé ci-dessus : elle décrit le mécanisme de l'interruption, non la constitution de l'inconscient dynamique. Son reste, reçu, s'intègre ; demeuré sans place, il devient honte et entre dans le cumul. Un sujet dont toutes les hontes auraient été reçues peut donc porter des inscriptions somatiques non encore dépliées, mais elles demeurent adressables, et leur passage à l'inaccessibilité durable emprunte la même voie que tout le reste, celle de la non-réception. (La version 1.5 portait ici une « restriction obligatoire » de l'énoncé à la seule voie où la pensée fuit ; la version 2.6 la remplace par cette intégration, Annexe B.)

É11.10 (P) : La clause d'effondrement : un contre-exemple unique suffit. L'énoncé est plus facile à ridiculiser qu'à réfuter. Une objection du type *tout le monde a un inconscient, donc l'hypothèse est fausse* ne porte pas : la thèse ne prédit pas que des sujets sans inconscient dynamique soient nombreux, puisqu'elle prédit au contraire que la condition de production, la honte non reçue, est extrêmement répandue. Elle prédit une corrélation, non une rareté. La clause opérante est posée sous sa forme la plus stricte : un seul cas suffit. Un contenu spécifiquement inaccessible, chargé, hors variation de capacité, ne relevant pas de la fuite corporelle, et chez un sujet dont l'exploration conduite sous protocole contradictoire ne met en évidence aucun antécédent de honte non reçue, réfute l'hypothèse. Le traité ne demande donc pas une absence statistique de contre-exemples : il expose une proposition universelle à un contre-exemple unique, à condition que l'exploration ait été suffisante et que le protocole ait été conçu pour trouver la honte plutôt que pour l'écarter.

11.4 Ce que devient la connaissance de soi

É11.11 (L) : Se connaître devient un état vérifiable, sous deux conditions. Si l'inconscient est ce que la honte a rendu introuvable, alors se connaître soi-même cesse d'être une injonction vague et devient un état vérifiable : plus rien n'est soustrait au sujet lui-même. Deux conditions sont nécessaires. *La matière* : la conscience et l'inconscient croissent sur le même vécu. Un sujet qui n'a jamais désiré, jamais échoué, jamais tenu à quelqu'un n'a pas moins d'inconscient : il a moins de tout. Réduire l'exposition ne réduit pas le caché sans réduire aussi le lisible. *Le lecteur* : nul ne restitue seul une adresse que la honte a effacée (chapitre

10). Il en résulte que les voies traditionnelles de sagesse par retrait opèrent une soustraction sur la première condition, et souvent aussi sur la seconde. Ce constat n'est pas une réfutation de ces voies, qui poursuivent d'autres fins ; il indique seulement que la dissolution de l'inconscient au sens du traité n'est pas une de ces fins, et ne peut pas l'être.

11.5 La fenêtre développementale et la fonction d'indexation

L'objection, la plus sérieuse que le traité rencontre. La Proposition 5.1 exige que l'opérateur soit récursif, c'est-à-dire que le sujet soit son propre regard. Or les émotions auto-évaluatives, dont la honte, supposent une représentation de soi qui ne se constitue pas avant la deuxième année, ce que la psychologie du développement documente par la convergence entre reconnaissance de soi au miroir et apparition des affects de ce registre (Lewis et Brooks-Gunn 1979 ; Lewis et al. 1989). Il n'existerait donc aucun opérateur disponible pendant la première période de la vie. Et pourtant les défenses très précoces sont documentées, de même que le fait, établi depuis les travaux sur l'attachement, que l'adversité précoce prédit l'inaccessibilité ultérieure mieux que les caractéristiques des événements adultes eux-mêmes.

La réponse insuffisante. On pourrait ranger ces cas sous la fuite corporelle, puisque la capacité d'un système immature est faible et qu'une charge modeste suffit à la dépasser. Cette réponse est correcte mécaniquement, mais elle est stérile : elle ne dit rien de spécifique à la période, et surtout elle n'explique pas l'effet à long terme.

É11.12 (L) : La réponse par la distinction des niveaux : une non-place avant la réflexivité. Le chapitre 7 sépare la non-place, qui est un fait relationnel, du sentiment de honte, qui en est la lecture réflexive. Cette distinction dissout l'objection avant même le recours à l'indexeur. Avant la représentation réflexive, un enfant peut subir une non-place : une détresse qui n'est pas reçue, une sollicitation qui ne rencontre aucun retour, un état du porteur qui rend le contact inhabitable. Cette configuration est déjà une non-place au sens structurel, sans que l'enfant formule ni n'éprouve *j'ai honte*. Après l'apparition de la réflexivité, la même structure peut être relue en auto-évaluation, et c'est cette lecture, non l'affect, qui apparaît vers la deuxième année.

É11.13 (L) : Trois corrections. Il ne faut pas dire qu'un enfant ne peut pas avoir de honte avant la réflexivité, mais qu'il ne peut pas encore la lire sous forme auto-évaluative. La récursion n'est pas une condition initiale de la honte : elle est le mécanisme par lequel une non-place déjà constituée se referme sur elle-même et se stabilise. Et la borne développementale doit être posée comme une fenêtre variable plutôt que comme une date. (Retrait G.40 : « pas de honte avant la réflexivité ; borne 0-23 mois », Annexe B.)

Deux gardes. Les travaux sur la reconnaissance au miroir établissent une association entre représentation de soi et émotions auto-conscientes ; ils ne permettent pas d'exclure une structure relationnelle antérieure. Et le paradigme du visage impassible montre que les nourrissons attendent une réponse, tentent de restaurer l'interaction, puis se retirent lorsque l'indisponibilité persiste : il soutient l'importance de la réception sans démontrer par lui-même ni honte, ni désindexation durable, ni altération de l'indexeur. Toute conduite de retrait précoce ne doit donc pas être lue comme une preuve.

É11.14 (L) : La réponse par l'indexeur : le trauma précoce atteint la fonction qui produit les adresses. Un trauma précoce ne peut pas effacer une adresse,

pour une raison qui découle du §11.1 : à cette période, il n'y en a pas encore. Une position se produit en dépliant, un système immature ne déploie presque rien, et l'indexation autobiographique n'est pas installée avant la troisième année, ce que la mémoire humaine enregistre sous le nom d'amnésie infantile. Ce que le trauma précoce atteint n'est donc pas une adresse : c'est la fonction qui produit les adresses, pendant qu'elle se construit. La dérivation ne demande rien de plus que la boucle du chapitre 6. Une charge non déchargée occupe le support et abaisse la capacité disponible. Chez un système constitué, la capacité remonte au repos et la fonction d'indexation demeure intacte. Chez un système en construction, une capacité durablement basse pendant la fenêtre où l'appareil d'indexation se forme laisse une capacité de production d'adresses réduite. « *Le dommage n'est pas un contenu perdu, c'est un indexeur diminué.* »

É11.15 (F) : Schore et la régulation affective précoce. Les travaux d'Allan Schore (2001) sur la régulation affective, établis sans rapport avec le présent cadre, décrivent un développement du cerveau droit qui, durant les deux premières années, dépend de la régulation intersubjective assurée par la figure d'attachement. Une rupture d'accordage non réparée produit une bascule autonome, de l'hyperactivation sympathique vers un état d'hypoactivation, accompagnée d'élévations de cortisol dont les effets sur la maturation orbitofrontale droite et hippocampique sont documentés. Schore situe par ailleurs la honte au centre de cette période développementale. Lecture (L) : ce corpus décrit, dans son propre vocabulaire, que le trauma précoce ne détruit pas une adresse déterminée, puisque l'appareil d'indexation autobiographique n'est pas encore fonctionnel, mais atteint l'architecture nécessaire à la production ultérieure d'indexations.

É11.16 (L) : Le trauma précoce règle le gain de la boucle pour toute la vie. L'effet à long terme de l'adversité précoce cesse d'être un fait ajouté au modèle et devient une conséquence de sa boucle. Une opération de dépliement coûte plus cher chez un sujet dont la fonction d'indexation est faible ; elle est donc plus souvent déclinée ; donc la chaîne de l'évitement vers l'effacement s'enclenche plus vite et pour des charges moindres. Le trauma précoce n'est pas un cas particulier échappant au modèle : c'est ce qui règle le gain de la boucle pour tout le reste de la vie.

É11.17 (L) : Un cinquième état : une capacité de production d'adresses altérée. Un cinquième état doit être distingué, et il n'est pas un régime de non-libération mais une condition de tous les autres. Ce n'est ni une adresse effacée, ni une adresse intacte : c'est une capacité de production d'adresses altérée. Il se distingue de l'effacement par sa non-spécificité, puisqu'il ne porte sur aucun contenu en particulier, et de la capacité insuffisante par son irréversibilité relative, puisqu'il ne se lève pas au repos.

É11.18 (P) : Adversité précoce, seuil abaissé, inaccessibilité multiple. À histoire de honte non reçue comparable à l'âge adulte, les sujets porteurs d'adversité précoce documentée devraient présenter davantage d'inaccessibilité dynamique, et pour des charges plus faibles. Réciproquement, l'inaccessibilité observée chez ces sujets ne devrait pas être spécifique d'un contenu unique mais porter sur plusieurs positions. Clause : une inaccessibilité strictement spécifique et sans effet de seuil abaissé chez ces sujets réfuterait la présente lecture et rendrait au trauma précoce le statut d'exception que le traité lui refuse (reprise en P6, chapitre 12).

11.6 Le trauma inversé de fenêtre

Une question restait ouverte : avant l'installation de la structure réflexive, l'enfant peut subir la non-place, mais il ne peut pas encore la lire comme une auto-évaluation ni la refermer par récursion ; par quel canal un opérateur affectif atteint-il un indexeur en construction ?

É11.19 (L) : Par le dégoût, porté entièrement par le pôle regardant. La lecture auto-évaluative de la honte, et sa récursion, exigent que le pôle regardé se lise lui-même ; le dégoût est porté entièrement par le pôle regardant. Dans la fenêtre, un seul pôle est équipé : l'adulte. La conservation du chapitre 9 (É9.14) fait le reste : le différentiel que l'enfant ne peut pas encore porter est porté par l'adulte comme dégoût, et l'enfant le reçoit brut, par le seul canal déjà en service chez lui, la lecture du visage, celui-là même par lequel tout dégoût s'acquiert. « *Le trauma de fenêtre est la relation de honte reçue depuis l'autre pôle, inversée, avant que le pôle propre existe.* »

É11.20 (L) : La double inversion : de porteur, et d'ordre. Inversion de porteur : l'affect arrive du dehors, porté par l'autre. Inversion d'ordre : le trauma ordinaire suit la séquence contenu inscrit puis adresse effacée ; ici l'opérateur arrive avant tout contenu. Il n'efface pas une adresse, il calibre la machine à adresses pendant qu'elle se monte. Quand la structure réflexive s'installe, elle se construit autour d'un regard déjà chargé : la face réflexive naît pré-calibrée. Le résultat n'est pas un souvenir, c'est un regardant intérieur chargé par défaut, sans scène d'origine, parce qu'il n'y a jamais eu de scène, seulement une calibration. Borne développementale : la fenêtre est variable, close par l'installation de la structure réflexive, qui la définit ; la deuxième année constitue un repère, non une clôture chronologique gravée (borne par décision).

É11.21 (L) : Deux dégoûts de soi que la clinique confond. Le dégoût de soi *post-fenêtre* a des scènes, une topographie du local vers le global, se vit comme verdict sur des actes généralisé à l'être, et la réégalisation de stature le lève, scène par scène. Le dégoût de soi *de fenêtre* n'a aucune scène, est global d'emblée, se vit comme identité pure, et la restitution d'adresse échoue par principe, puisqu'il n'existe aucune adresse condamnée à restituer ; sa voie de levée est la reconstruction longue d'une entrée locale sécurisée auprès d'un tiers, celle que le chapitre 10 exige déjà pour le global. Deux dégoûts, deux voies, discriminables par la présence ou l'absence de scènes.

É11.22 (P) : Clause de chute du discriminant. Exhiber un dégoût de soi sans scènes que la réégalisation scène par scène lève, ou un dégoût de soi à scènes que seule la reconstruction longue lève, ferait tomber le discriminant.

11.7 L'opérateur de fenêtre généralisé

É11.23 (L) : Tout affect qui occupe durablement le pôle regardant pendant la construction de l'indexeur. L'opérateur de fenêtre n'est pas le dégoût en particulier. C'est tout affect qui occupe durablement le pôle regardant pendant la construction de l'indexeur : dégoût, terreur de perte, détresse. Chacun calibre différemment (le dégoût calibre : le monde juge l'enfant ; la terreur de perte : tout premier contact est le lieu du danger ; la détresse : sa présence pèse), et chacun laisse la même signature formelle : aucune scène, global d'emblée, vécu comme identité. La conservation tient dans tous les cas : le différentiel que l'enfant ne peut pas porter est porté par l'adulte, et l'enfant reçoit la calibration au lieu du contenu.

É11.24 (F) : La corégulation précoce, l'un des faits les mieux établis de la psychologie du développement. Dans la fenêtre, le nourrisson dispose d'une régulation propre encore limitée et fortement dépendante de la corégulation : pour l'essentiel, sa régulation est le système nerveux de l'adulte, lu en continu par le visage, la prosodie, la tension des bras, le rythme cardiaque. Le paradigme du visage immobile (Tronick et al. 1978) montre la désorganisation du nourrisson en quelques secondes de visage figé. Fraiberg, Adelson et Shapiro (1975) ont décrit l'entrée du trauma parental dans le berceau sans qu'un mot soit prononcé. Lyons-Ruth a montré que la communication maternelle perturbée prédit la désorganisation de l'attachement ; Beebe l'a chronométrée dans les micro-échanges à quatre mois (Beebe et Lachmann 2014) ; la synchronie du cortisol entre porteur et enfant est mesurée ; Schore en donne le substrat de maturation. Lecture (L) : un événement traumatique vécu par le porteur, même lorsque l'enfant n'en conserve et n'en constituera jamais aucune scène, occupe donc le pôle regardant et calibre l'indexeur par le canal du visage.

É11.25 (L) : Une calibration n'est pas une sentence. Le canal qui a calibré est le canal qui recalibre, et la voie est celle que le traité donne au global : la reconstruction d'une entrée locale sécurisée, un regard stable qui ne porte pas d'alarme au moment du contact. « *La fenêtre se referme ; l'indexeur reste en service et continue d'apprendre de ce qu'il lit.* »

Chapitre 12. Les guichets : énoncés falsifiables, limites, conclusion

Ce que l'on va voir. Un traité qui décrit un affect capable de se cacher lui-même s'expose à une accusation précise : il pourrait toujours imputer l'absence de preuve à l'efficacité de la cachette. Ce chapitre montre comment le corpus se ferme cette porte. Il pose d'abord des règles contre la circularité, puis un énoncé central et dix énoncés dérivés (P1 à P10), chacun avec ce qui le ferait tomber. Il déclare ensuite ce que le traité ne couvre pas et ce qui reste en chantier, redonne la conclusion en une chaîne courte, et termine par les deux appendices : la généalogie du mot inconscient (le mot a précédé toute clinique) et l'état vérifié des appuis expérimentaux, avec leurs réserves.

12.1 Règles contre la circularité

Chacun des énoncés suivants est individuellement réfutable, et chacun emporte la partie du traité qu'il concerne. Chacun a été revu pour écarter une circularité identifiable :

1. Un contenu ne peut pas être déclaré désindexé du fait qu'il ne se rouvre pas, puis son absence de réouverture servir de preuve : la désindexation doit être identifiée par des critères indépendants avant toute perturbation.
2. Un lecteur, un délai et un critère d'ouverture doivent être préenregistrés avant de classer un cas en local ou en global.
3. Un détenteur doit être défini par son autorité de restitution avant l'intervention, non par son efficacité observée.
4. Les marqueurs d'un mouvement de fuite doivent être fixés à l'avance, comportementaux, somatiques et temporels, faute de quoi ils se retrouvent après coup dans presque tous les cas.
5. Les coûts moteur, cognitif et affectif doivent être mesurés séparément.

É12.1 (L) : Le critère d'indépendance, préalable à tout test. La honte étant décrite comme un affect qui se dissimule, un clinicien pourrait toujours imputer l'absence apparente d'antécédent à l'efficacité même de l'effacement, ce qui rendrait la clause du chapitre 11 (É11.10) incirconscribable. Le traité pose donc une règle contraignante : l'attestation de la honte doit reposer sur des marqueurs indépendants de l'inaccessibilité qu'elle est censée expliquer. Trois familles sont admissibles : les conduites relevant des quatre sorties de Nathanson, observées ou rapportées, en particulier le repoussement du tiers qui approche ; les marqueurs physiologiques associés à l'exposition, notamment les variations de conductance et

de rythme cardiaque lors d'une évocation ; et les témoignages de tiers portant sur des scènes non reçues, indépendants du sujet. Si la seule preuve invoquée de la présence de honte est le contenu inaccessible lui-même, le test est nul et l'inférence est refusée. Un protocole qui ne satisferait pas cette règle ne saurait ni confirmer ni réfuter les énoncés qui suivent.

12.2 L'énoncé central

É12.2 (P) : Énoncé central : pas d'inaccessibilité dynamique sans impossibilité documentable de place. Tout contenu durablement, spécifiquement et dynamiquement inaccessible, hors lésion organique et hors variation momentanée de capacité, doit être associé à une impossibilité documentable de lui donner une place sans que la place du porteur soit menacée. Le contre-exemple qui le réfute est précis : un contenu chargé, durablement et spécifiquement inaccessible, alors qu'un lieu de réception était réellement disponible, que le vécu y a été reçu sans exclusion du porteur, et qu'aucun autre mécanisme d'inaccessibilité n'est présent. Cet énoncé est plus exigeant que la formule selon laquelle toute inaccessibilité cacherait une honte, puisque la non-place n'y est plus attestée par l'inaccessibilité elle-même.

12.3 Les dix énoncés dérivés

É12.3 (P) : P1, séparation des deux zéros. Un contenu automatisé se rouvre par perturbation simple, sans tiers et sans travail affectif. Un contenu désindexé ne se rouvre par aucune perturbation, quelle qu'en soit l'intensité. Protocole : comparer, sur les mêmes sujets, la réouverture d'habiletés automatisées sous attention explicite et la réouverture de contenus cliniquement identifiés comme inaccessibles sous stimulation intensive. Une réouverture des seconds par perturbation seule réfute la distinction des deux zéros (chapitre 4), et avec elle la distinction des deux régimes.

É12.4 (P) : P2, l'agent de la seconde transition défini par ses conditions. Les trois conditions (É9.7) définissent l'agent de la seconde transition, celle qui conduit une non-place singulière à l'effacement de l'adresse de retour et au cumul ; elles ne définissent pas l'opérateur de la première transition, qui est l'échec de placement. La honte demeurée sans réception est le nom le plus fréquent de cet agent, non sa définition. Le traité prédit qu'aucun affect ne satisfait les trois conditions sans être structurellement la même relation : l'angoisse échoue par nature, étant le signal de l'adresse intacte (É5.15) ; le dégoût de soi les satisfait parce qu'il est la honte lue depuis l'autre pôle en configuration réflexive (É9.13), avec pour conséquence testable une voie de levée unique. Exhiber un affect qui satisfait les trois conditions, dont la voie de levée est distincte de la réégalisation de stature, réfute la Proposition 5.1 et l'identification du dégoût d'un même coup. (Forme antérieure retirée : « exclusivité de l'opérateur », Annexe B.)

É12.5 (P) : P3, dépendance au lecteur. L'accessibilité d'un contenu varie avec l'interlocuteur pour l'étage local et ne varie pas pour l'étage global. Protocole : mesurer la divulgation d'un même contenu auprès d'interlocuteurs de statuts et de proximités variés, chez les mêmes sujets. Une accessibilité indépendante du lecteur dans tous les cas réfute le chapitre 10, et avec lui la thèse relationnelle.

É12.6 (P) : P4, condition de production, et cumul. À charge affective comparable, l'inaccessibilité dynamique doit covarier avec l'histoire de honte non reçue et non

avec la gravité objective des événements. Prédiction de cumul : le nombre, la persistance et le recouvrement des hontes non reçues doivent covarier avec l'étendue et la globalité de l'inaccessibilité, une non-place isolée produisant une inaccessibilité locale et leur accumulation une inaccessibilité de régime. Une inaccessibilité dynamique établie chez des sujets sans antécédent de honte non reçue réfute l'énoncé d'accident (É11.8) ; une inaccessibilité globale sans cumul documentable réfute le cumul (É8.7).

É12.7 (P) : P5, le dense sans opérateur. Il n'existe pas de contenu à la fois chargé, durablement et spécifiquement inaccessible, et dépourvu de tout mouvement de fuite documentable, affectif ou somatique. Cet énoncé est plus étroit que sa version antérieure, qui exigeait une honte attestée pour toute inaccessibilité (retrait G.39) ; il demande seulement un mouvement de fuite documentable, les inaccessibilités d'origine traumatique étant désormais intégrées à la chaîne par le devenir de leur reste. Trois critères le rendent testable : la charge, car un contenu simplement oublié ne produit aucune dépense repérable ; la spécificité, car l'inaccessibilité par capacité insuffisante est globale et se lève au repos ; et le registre resté disponible, qui indique quel organe a fui. Exhiber un contenu chargé, spécifiquement inaccessible, hors variation de capacité, et sans qu'aucun des deux registres ne porte de trace de retrait, réfute l'hypothèse centrale (É3.3).

É12.8 (P) : P6, la fenêtre développementale. L'adversité précoce agit sur la fonction d'indexation et non sur des contenus déterminés. Deux conséquences testables : à histoire de honte non reçue comparable à l'âge adulte, ces sujets doivent présenter davantage d'inaccessibilité dynamique et pour des charges plus faibles ; et leur inaccessibilité doit porter sur plusieurs positions plutôt que sur une seule. Une inaccessibilité strictement spécifique, sans abaissement du seuil, réfute la lecture par l'indexeur (É11.14).

É12.9 (P) : P7, le coût du regard et l'état du porteur. Deux prédictions jointes. Une : la résistance au changement d'un automatisme corrèle avec le coût de son observation consciente, non avec son ancienneté ni sa fréquence ; des automatismes dont la résistance suit l'ancienneté à coût d'observation nul réfutent l'usurpation de zéro (É4.8). Deux : à événement égal vécu par l'enfant dans la fenêtre, la signature de calibration covarie avec l'état affectif durable du pôle regardant après l'événement, davantage qu'avec les paramètres de l'événement lui-même ; montrer que la calibration suit les paramètres de l'événement indépendamment de l'état du porteur réfute l'opérateur de fenêtre généralisé (É11.23) et rend la voie directe seule explicative.

É12.10 (P) : P8, la honte à deux positions. Quatre énoncés exposés. Premièrement, aucune honte ne se produit sans qu'une seconde position portant le commun soit occupée, réellement ou par intériorisation. Deuxièmement, toute non-place suppose qu'une possibilité de place ait été retirée, refusée ou rendue inhabitable dans une relation réelle, l'opération pouvant être ponctuelle, répétée ou distribuée ; ce qui est prédit n'est donc pas la récupération d'une scène autobiographique, mais la mise en évidence d'une configuration relationnelle de ce type, et son absence documentée réfuterait la proposition. Troisièmement, la décharge exige une exposition reçue, ce qui prédit qu'une exposition non reçue, larmes solitaires comprises, ne réduit pas la charge de façon durable ; une décharge équivalente entre condition solitaire et condition accompagnée réfuterait la symétrie de la voie de sortie. Quatrièmement, la honte étant une séparation et non une auto-évaluation, ses manifestations doivent être observables avant la constitution de la représentation de soi, sous la forme de conduites de retrait et de rupture de contact ; conformément aux gardes du chapitre

11, un retrait précoce est un indice possible de non-place et ne démontre pas à lui seul la honte, de sorte que c'est l'absence documentée de toute conduite de ce type, et non la présence de l'une d'elles, qui porte la charge de la preuve ; cette absence réfuterait la définition à deux positions et rendrait à la fenêtre sa seule voie indirecte.

É12.11 (P) : P9, la détention de la place. Seul le détenteur peut rendre une place, un tiers neutre ne pouvant que réintégrer au commun (É7.11). Deux conséquences testables : un travail conduit exclusivement avec un tiers neutre devrait réduire l'isolement et la charge générale sans lever la honte spécifique attachée au lieu où la place a été perdue ; et une réparation obtenue du détenteur devrait produire une décharge supérieure à toute intervention équivalente conduite ailleurs, à durée égale. Une décharge équivalente entre les deux conditions réfuterait la distinction du détenteur et du neutre.

É12.12 (P) : P10, l'ordre des positions. L'exposition adressée au détenteur alors que la place est encore en jeu ne se dépose pas. La prédiction est donc que les tentatives d'exposition auprès du détenteur, tant que la question de la place demeure ouverte, soient suivies d'un retrait dans les jours qui suivent, et cela indépendamment de la qualité de l'accueil reçu. Une décharge durable obtenue dans cette configuration réfuterait l'ordre proposé entre le neutre et le détenteur.

S'y ajoutent les prédictions déposées au fil du texte : réouverture par perturbation (É4.7), discriminant du coût (É4.11), efficacité différentielle selon le stade (É5.9), covariation des deux marques de distribution (É6.8), décalage de vingt-quatre à quarante-huit heures (É6.13), sévérité anticipée et charge non confrontée (É8.15, É8.16), décroissance des reliques (É8.20), angoisse d'anéantissement (É9.11), dégoût (É9.16), écriture solitaire (É9.26), effondrement des deux étages (É10.10), test du lecteur (É10.12), discriminant des deux dégoûts de soi (É11.22).

12.4 Limites et chantiers

Ce que le traité ne couvre pas. Les amnésies organiques et les troubles de la mémoire d'origine lésionnelle, qui relèvent d'une atteinte du support et non d'un défaut de lecture. L'inconscient cognitif au sens de Kihlstrom (1987), traité comme relevant du régime scellé. Les états dissociatifs constitués, qui appellent un chantier propre.

Ce qui n'est pas un chantier. Quatre questions ordinairement laissées ouvertes reçoivent dans le traité une réponse dérivée : la dissociation au sens de Janet, traitée comme régime de capacité insuffisante (chapitre 5), non comme branche concurrente ; l'évitement expérientiel, traité comme opération déclinée et antichambre de l'effacement (chapitre 5) ; la continuité phénoménale, traitée par la structure du tronc et des branches (chapitre 2) ; la mesure de l'adresse : l'adresse ne se relève pas, elle se produit par dépliement, et ce qui se mesure est la décharge obtenue.

É12.13 (Chantier) : L'instrument de décharge. Le critère opérationnel du traité tient en une phrase : un dépliement qui atteint la position réduit la charge, un dépliement qui atteint une autre position ne la réduit pas. La charge est donc l'instrument, et elle est mesurable par des voies existantes, physiologiques et déclaratives. Ce qui manque est un protocole standardisé permettant de comparer la décharge produite par des déploiements différents chez un même sujet. Sans lui, la distinction entre une position atteinte et une position voisine reste clinique plutôt qu'établie.

É12.14 (Chantier) : La graduation entre local et global. Le chapitre 10 pose que le global est, par la première de ses deux routes, un local généralisé, et fournit une clause d'effondrement, mais il ne gradue pas l'intervalle. Critère proposé à titre de point de départ : relève du local ce qui se rouvre lors d'un changement de lecteur dans un délai court, relève du global ce qui ne se rouvre auprès d'aucun lecteur sur un délai long, et le global partiel occupe l'intervalle. Les valeurs de ces délais ne sont pas fixées et devraient l'être empiriquement, faute de quoi le critère reste circulaire.

É12.15 (Chantier) : La mesure du seuil de capacité. Le chapitre 6 nomme quatre corrélats candidats et pose une prédiction de décalage temporel. Ce qui reste à construire est le protocole : une provocation légère et réversible, privation partielle de sommeil ou charge cognitive, avec mesure appariée de la capacité de dépliement et de la performance exécutive générale. La prédiction est discriminante puisqu'elle porte sur l'ordre des deux chutes et non sur leur existence.

É12.16 (Chantier) : La mesure de la fonction d'indexation. Le chapitre 11 pose qu'une capacité de production d'adresses peut être altérée sans qu'aucun contenu déterminé soit en cause. Le traité ne fournit pas d'instrument pour la relever. Les mesures existantes de spécificité autobiographique constituent un point de départ plausible, sans que leur rapport à la notion proposée soit établi.

É12.17 (Chantier) : La généralité de l'opérateur. La Proposition 5.1 établit que la honte est le seul affect *documenté* satisfaisant les trois conditions. Elle n'établit pas qu'aucun autre ne puisse les satisfaire, et une preuve d'exhaustivité demanderait une taxonomie affective complète que le traité ne fournit pas.

É12.18 (Chantier) : Un protocole de restitution d'adresse en quatre phases. Un protocole se dérive du modèle : co-régulation et évaluation de capacité ; repérage des adresses leurres ; traçage des résonances relationnelles ; réception à hauteur d'yeux. Il n'est pas une validation, n'est pas proposé comme soin, et ne change de statut que le jour où il est éprouvé contre les prises en charge conventionnelles.

12.5 Conclusion de la première partie

L'ensemble tient en une chaîne courte.

Une opération met deux termes situés en rapport, fusionne leurs communs et libère leur écart comme troisième terme. Ce troisième terme ne se referme pas : il porte l'opération suivante, et c'est pourquoi la conscience est continue sans que ses libérations le soient. Un tronc, des branches datées. Accomplie, l'opération produit la reconnaissance, et c'est la conscience. Elle peut ensuite ne plus produire, et pour quatre raisons qu'il faut cesser de confondre. Refermée sur un différentiel devenu nul, elle dépose son résultat et n'a plus à s'exercer : c'est l'automatisme, paisible, et il se rouvre par une simple perturbation. Privée des ressources qu'elle coûte, elle ne s'exerce plus du tout : c'est la capacité insuffisante, globale, et elle se lève au repos. Déclinée alors que rien ne l'empêche, elle laisse la charge s'accumuler : c'est l'évitement, et il est l'antichambre du dernier cas. Privée enfin de la position d'un de ses termes, elle ne trouve pas où s'appliquer tout en conservant sa charge entière : c'est l'opération empêchée, et elle ne se rouvre par aucune perturbation, quelle qu'en soit l'intensité. Son reste est une non-place, que le traité nomme honte.

La chaîne se fait en deux transitions, et non en une. La première est un échec de placement : une opération qui n'a pu s'accomplir avant que le cours de la vie ne passe à autre chose laisse une non-place singulière. La seconde est le fait de cette non-place lorsqu'elle demeure sans réception : elle entre en récursion, recrute des voies

indirectes et s'ajoute aux non-places antérieures. Un seul affect peut être l'agent de cette seconde transition, parce qu'un seul porte sur l'être, se prend lui-même pour objet, et interdit sa propre expression. Et il ne l'effectue que dans une condition précise, celle où il n'a trouvé aucun lecteur. Reçu à hauteur d'yeux, il se termine comme les autres et laisse un acquis.

D'où un changement d'échelle que tout le reste doit respecter. La honte est l'unité ; l'inconscient dynamique est l'organisation cumulative de ces unités et de leurs tentatives d'expression. Les différenciations accomplies s'accumulent en acquis conscients puis se scellent en automatismes ; les différenciations empêchées s'accumulent en hontes puis constituent l'inconscient dynamique. Conscience et inconscient ne sont pas deux substances, mais deux dépôts d'une même activité, selon qu'elle aboutit ou non. Le retrait qui produit ces états s'exécute sur l'organe disponible. La pensée fuit devant un regard, puisqu'on ne s'échappe pas en courant de celui que l'on porte sur soi, et cette fuite se replie sur elle-même. Le corps fuit devant une charge instantanée que rien ne peut élaborer, et cette fuite ne se replie pas par elle-même : son reste, reçu, s'intègre, et demeuré sans place, il rejoint le cumul par la même voie que tout le reste. Deux organes, un seul geste, un seul état terminal, et un miroir qui indique, sous statut d'hypothèse, par où le dépliement peut commencer. Le support corporel n'est pas un lieu d'effets secondaires : il est ce qui rend la structure possible. Sans lui, aucune charge ne durerait, donc rien ne s'empilerait, et aucune opération ne pourrait devenir trop coûteuse. La trace et la limite sont la même propriété vue des deux côtés. Enfin, un opérateur qui se règle sur le regard produit un état qui se recalcule à chaque relation. Une position possède plusieurs adresses, et l'effacement peut porter sur une entrée ou sur le lieu : d'où un étage local que le changement d'interlocuteur rouvre, et un étage global qui ne cède pas, parce qu'ouvrir une autre porte ne recrée pas un lieu.

Reste à dire ce qui est réellement perdu. Une position ne se possède pas d'avance, elle se produit en dépliant, et c'est pourquoi nul ne se reconnaît qu'après coup. Ce que la honte non reçue retire n'est donc pas une carte : c'est l'opération qui aurait tracé la carte. Il reste à distinguer deux invisibilités que tout confond. Il est nécessaire qu'un sujet porte toujours du non encore déplié ; cette réserve n'est pas un manque, elle est la condition du devenir. Ce qui n'est pas nécessaire, c'est qu'une part de cette réserve soit devenue indépliable. Et l'ordre des termes doit être rétabli : on ne rend introuvable que ce qui pouvait être trouvé ; l'empêchement porte sur une opération, donc sur de la conscience.

« L'inconscient n'est pas un lieu sous la conscience. C'est l'accumulation de ce qu'on n'a pas pu déplier, et ce qui a empêché chaque dépliement de se reprendre porte un nom. »

12.6 Appendice : généalogie d'un postulat, le mot avant la chose

É12.19 (F) : Le mot inconscient précède toute clinique. L'histoire du terme précède toute clinique, et l'ordre des dates suffit à l'établir. *Das Unbewusste* circule dans l'idéalisme allemand autour de 1800, chez Schelling, comme fond obscur de la nature et de l'esprit. Coleridge le porte en anglais dans les années 1810. Schopenhauer en fait, dès 1819, la métaphysique d'une volonté aveugle antérieure à toute représentation. Carus ouvre son *Psyche* de 1846 en déclarant que la clé de la connaissance de la vie de l'âme réside dans la région de l'inconscient. Von Hartmann publie en 1869 une *Philosophie de l'inconscient* qui connaît un succès

européen considérable, et qui ne contient pas un patient. Lorsque la clinique s'en empare à la fin du siècle, le concept a de trois quarts de siècle à près d'un siècle d'existence purement spéculative (de 1800 à l'entrée clinique des années 1875 à 1895 ; la source écrivait « environ trois quarts de siècle », Annexe D).

É12.20 (L) : Ce que la chronologie permet et ne permet pas de conclure. La chronologie ne permet pas de tenir l'ontologie de l'inconscient pour directement issue des faits cliniques : le concept était déjà disponible, et il faut établir séparément si les observations exigent cette entité ou si une description relationnelle suffit. « *L'antériorité du mot ne démontre pas l'inexistence du phénomène ensuite étudié* », un concept pouvant avoir une origine spéculative puis recevoir un contenu empirique pertinent (retrait G.42 de l'argument généalogique fort). Le meilleur argument contre l'inconscient-habitant n'est pas sa généalogie : c'est que les phénomènes observés se décrivent plus économiquement comme des différences d'accessibilité, de position et de réception. Les faits d'observation étaient réels : hypnose, hystérie, rêves, lapsus, alarmes sans objet apparent. Mais l'inconscient n'y est jamais observé ; il y est postulé comme l'agent qui expliquerait l'observation. Devant des effets sans adresse lisible, la tradition a nommé l'absence d'objet en inventant un habitant, au lieu de conclure à une adresse effacée : l'entité a été créée pour occuper le trou qu'elle prétendait expliquer, et elle est passée de la philosophie à la clinique sans traverser un guichet de preuve.

É12.21 (L) : L'appendice garde les faits et congédie l'habitant. Les phénomènes non conscients sont documentés durement : amorçage, mémoire implicite, traitement sous le seuil, automatismes acquis. Ces faits ne sont pas contestés, et ils n'exigent aucun inconscient-entité : ils exigent des opérations à coût variable dont certaines n'ont pas eu lieu, sont terminées, ou ont perdu leur adresse.

Remarque de méthode (cadre). Un système fondé sur un inconscient premier est structurellement immunisé, puisque toute objection peut y être relue comme résistance. C'est, pour partie, ce qui a permis au postulat de durer un siècle sans guichet. Le traité fait le choix contraire : ses énoncés portent des clauses de chute, et l'appendice tombe avec eux, non avec l'humeur du lecteur.

12.7 Appendice : appuis expérimentaux vérifiés, et réserves

É12.22 (F) : Think/No-Think, état vérifié. Anderson et Green (2001) ont introduit le paradigme Think/No-Think et observé un oubli induit par la suppression. Cet effet est documenté, avec une amplitude variable et plusieurs échecs de réplication (Wessel et al. 2020). Nardo et Anderson (2024) en ont publié un guide méthodologique détaillé et les conditions recommandées d'administration ; leur article est un guide de méthode, non une réplication indépendante. La méthode de l'indice indépendant met à l'épreuve l'explication par interférence associative : Wang et al. (2015) ont observé un oubli se transférant à un indice non entraîné, résultat compatible avec une inhibition dépassant l'association apprise. Cet effet n'a toutefois pas été retrouvé dans toutes les études. Lecture (L) : une réduction d'accessibilité dépassant l'indice entraîné est compatible avec ce que prédirait une destruction partielle d'index ; le paradigme n'observe pas une destruction d'index et ne la démontre donc pas.

É12.23 (F) : Réserve d'indépendance : l'effet d'auteur. Une analyse métascientifique prépubliée portant sur 100 études et 143 effets rapportés, à titre exploratoire, 95 %

d'effets significatifs lorsque le développeur initial du paradigme participe à l'étude, contre 68 % sans cette implication, soit un écart de 27 points ; l'écart demeure après contrôle de la qualité méthodologique. Ce résultat constitue un signal de dépendance possible, non une estimation définitive, puisqu'il provient d'une prépublication non encore évaluée par les pairs (Zhao, Wiechert et Verschuere 2025).

É12.24 (F) : Afzali et al. 2025, une question ouverte et non un appui. Une étude récente sur la suppression de récupération chez des sujets à scores subcliniques (troubles obsessionnels et post-traumatiques) montre que les groupes à scores faibles présentent séparément un effet de suppression significatif, contrairement aux groupes à scores élevés ; mais la différence entre groupes, c'est-à-dire la modération, n'est pas significative, et les auteurs concluent à l'absence de preuve forte d'une suppression déficiente liée à la sévérité. Ce résultat constitue une question ouverte et non un appui à la boucle du chapitre 6.

É12.25 (L) : Traduction dans la langue du codage prédictif. Une marque désindexée est une entrée de la carte prédictive dont les coordonnées ont été effacées ; la panique est une erreur de prédiction massive dont le système ne trouve plus la variable d'état à corriger, d'où le bouclage indéfini d'alarmes identiques. C'est la traduction de la thèse dans la langue des neurosciences computationnelles, au sens du cadre exposé par Clark (2013).

Réserve de périmètre (cadre). La théorie polyvagale n'est pas importée : ses affirmations neuroanatomiques précises sont contestées dans la littérature de physiologie (Grossman 2023), et le traité n'en a pas besoin. La hiérarchie clinique qui en est parfois tirée, stabiliser avant normaliser avant élaborer, tient seule sur la boucle du chapitre 6 et est retenue sans la caution anatomique.

12.8 Références de la première partie

Afzali, M. U., Johnson, K., Lynskey, J., Nardo, D., Jones, R. D., & Neumann, E. (2025). Suppression-induced forgetting in obsessive-compulsive and posttraumatic stress subclinical samples. *Psychology & Neuroscience*, publication en ligne anticipée, 1-22. doi:10.1037/pne0000365. Anderson, M. C., & Green, C. (2001). Suppressing unwanted memories by executive control. *Nature*, 410, 366-369. Apel, K.-O. (1973). *Transformation der Philosophie*. Frankfurt : Suhrkamp. Bargh, J. A., & Chartrand, T. L. (1999). The unbearable automaticity of being. *American Psychologist*, 54(7), 462-479. Beebe, B., & Lachmann, F. M. (2014). *The Origins of Attachment : Infant Research and Adult Treatment*. New York : Routledge. Beilock, S. L., & Carr, T. H. (2001). On the fragility of skilled performance. *Journal of Experimental Psychology : General*, 130(4), 701-725. Bollas, C. (1987). *The Shadow of the Object : Psychoanalysis of the Unthought Known*. London : Free Association Books. Bower, G. H. (1981). Mood and memory. *American Psychologist*, 36(2), 129-148. Brewin, C. R., & Holmes, E. A. (2003). Psychological theories of posttraumatic stress disorder. *Clinical Psychology Review*, 23(3), 339-376. Brown, B. (2006). Shame resilience theory. *Families in Society*, 87(1), 43-52. Bulevich, J. B., Roediger, H. L., Balota, D. A., & Butler, A. C. (2006). Failures to find suppression of episodic memories in the think/no-think paradigm. *Memory & Cognition*, 34(8), 1569-1577. Clark, A. (2013). Whatever next ? Predictive brains, situated agents, and the future of cognitive science. *Behavioral and Brain Sciences*, 36(3), 181-204. Cohen, N. J., & Squire, L. R. (1980). Preserved learning and retention of pattern-analyzing skill in amnesia. *Science*, 210(4466), 207-210. Cooley, C. H. (1902). *Human Nature and the Social Order*. New York : Scribner. Detre, G. J., Natarajan, A., Gershman,

S. J., & Norman, K. A. (2013). Moderate levels of activation lead to forgetting in the think/no-think paradigm. *Neuropsychologia*, 51(12), 2371-2388. Erdelyi, M. H. (2006). The unified theory of repression. *Behavioral and Brain Sciences*, 29(5), 499-511. Fraiberg, S., Adelson, E., & Shapiro, V. (1975). Ghosts in the nursery. *Journal of the American Academy of Child Psychiatry*, 14(3), 387-421. Freud, S. (1915). *Das Unbewusste*. Trad. fr. « L'inconscient », in *Métapsychologie*. Freud, S. (1926). *Hemmung, Symptom und Angst*. Trad. fr. *Inhibition, symptôme et angoisse*. Gilbert, P. (1998). What is shame ? In P. Gilbert & B. Andrews (dir.), *Shame : Interpersonal Behavior, Psychopathology and Culture*. Oxford University Press. Godden, D. R., & Baddeley, A. D. (1975). Context-dependent memory in two natural environments : on land and underwater. *British Journal of Psychology*, 66(3), 325-331. Grégoire, H. (1794). *Rapport sur la nécessité et les moyens d'anéantir les patois et d'universaliser l'usage de la langue française*. Convention nationale. Grossman, P. (2023). Fundamental challenges and likely refutations of the five basic premises of the polyvagal theory. *Biological Psychology*, 180, 108589. Habermas, J. (1983). *Moralbewußtsein und kommunikatives Handeln*. Frankfurt : Suhrkamp. Hayes, S. C., Wilson, K. G., Gifford, E. V., Follette, V. M., & Strosahl, K. (1996). Experiential avoidance and behavioral disorders. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 64(6), 1152-1168. Herman, J. (1992). *Trauma and Recovery*. New York : Basic Books. Janet, P. (1889). *L'Automatisme psychologique*. Paris : Félix Alcan. Kihlstrom, J. F. (1987). The cognitive unconscious. *Science*, 237(4821), 1445-1452. Lewis, H. B. (1971). *Shame and Guilt in Neurosis*. New York : International Universities Press. Lewis, M. (1992). *Shame : The Exposed Self*. New York : Free Press. Lewis, M., & Brooks-Gunn, J. (1979). *Social Cognition and the Acquisition of Self*. New York : Plenum Press. Lewis, M., Sullivan, M. W., Stanger, C., & Weiss, M. (1989). Self development and self-conscious emotions. *Child Development*, 60(1), 146-156. Lyons-Ruth, K. (1998). Implicit relational knowing. *Infant Mental Health Journal*, 19(3), 282-289. Masters, R. S. W. (1992). Knowledge, knerves and know-how. *British Journal of Psychology*, 83(3), 343-358. Nardo, D., & Anderson, M. C. (2024). Everything you ever wanted to know about the Think/No-Think task, but forgot to ask. *Behavior Research Methods*, 56(4), 3831-3860. Nathanson, D. L. (1992). *Shame and Pride : Affect, Sex, and the Birth of the Self*. New York : Norton. Nisbett, R. E., & Wilson, T. D. (1977). Telling more than we can know. *Psychological Review*, 84(3), 231-259. Pennebaker, J. W. (1997). Writing about emotional experiences as a therapeutic process. *Psychological Science*, 8(3), 162-166. Rozin, P., & Fallon, A. E. (1987). A perspective on disgust. *Psychological Review*, 94(1), 23-41. Sartre, J.-P. (1943). *L'Être et le Néant*. Paris : Gallimard. Scheff, T. J. (1990). *Microsociology : Discourse, Emotion, and Social Structure*. Chicago : University of Chicago Press. Scheff, T. J., & Retzinger, S. M. (1991). *Emotions and Violence : Shame and Rage in Destructive Conflicts*. Lexington Books. Schore, A. N. (2001). The effects of early relational trauma on right brain development, affect regulation, and infant mental health. *Infant Mental Health Journal*, 22(1-2), 201-269. Scoville, W. B., & Milner, B. (1957). Loss of recent memory after bilateral hippocampal lesions. *Journal of Neurology, Neurosurgery & Psychiatry*, 20(1), 11-21. Stramaccia, D. F., Meyer, A.-K., Rischer, K. M., Fawcett, J. M., & Benoit, R. G. (2021). Memory suppression and its deficiency in psychological disorders : a focused meta-analysis. *Journal of Experimental Psychology : General*, 150(5), 828-850. Tangney, J. P., & Dearing, R. L. (2002). *Shame and Guilt*. New York : Guilford Press. Tomkins, S. (1963). *Affect Imagery Consciousness*, vol. 2. New York : Springer. Tronick, E. Z., Als, H., Adamson, L., Wise, S., & Brazelton, T. B. (1978). The infant's response to entrapment between contradictory messages in face-to-face interaction. *Journal of the American Academy of Child Psychiatry*, 17(1), 1-13. Tulving, E., & Thomson, D. M. (1973). Encoding

specificity and retrieval processes in episodic memory. *Psychological Review*, 80(5), 352-373. Wang, Y., Cao, Z., Zhu, Z., Cai, H., & Wu, Y. (2015). Cue-independent forgetting by intentional suppression : evidence for inhibition as the mechanism of intentional forgetting. *Cognition*, 143, 31-35. Weber, E. (1976). *Peasants into Frenchmen : The Modernization of Rural France, 1870-1914*. Stanford University Press. Wessel, I., Albers, C. J., Zandstra, A. R. E., & Heininga, V. E. (2020). A multiverse analysis of early attempts to replicate memory suppression with the Think/No-Think task. *Memory*, 28(7), 870-887. Wilson, T. D. (2002). *Strangers to Ourselves : Discovering the Adaptive Unconscious*. Cambridge : Harvard University Press. Zhao, J., Wiechert, S., & Verschuere, B. (2025). Can people really suppress unwanted thoughts ? On optimal test conditions and authorship effects in the Think/No-Think task. PsyArXiv, prépublication.

Deuxième partie. Crise de panique ou de honte ?

Chapitre 13. Le titre est une question

Ce que l'on va voir. La deuxième partie reprend en entier le texte *Crise de panique ou de honte ? Sur une alarme sans objet, et sur ce qui en a effacé l'adresse* (version 1.0, juillet 2026). Ce texte est antérieur au traité de la première partie, et il est autonome : il construit lui-même ses notions. Le volume le garde dans sa forme propre, parce qu'il dit la même chose depuis un autre point d'entrée, le vécu de la crise, et parce que plusieurs de ses pièces (le court-circuit, le recrutement, l'adresse leurre, la fausse assurance, l'organe social supprimé) n'existent que là. Là où le traité a corrigé une formulation de ce texte, le volume le signale. Ce premier chapitre pose la question du titre, le périmètre strict du texte, la position de l'auteur, et ce que la clinique établit déjà sur l'alarme sans objet.

13.1 Avant-propos de la source : le titre est une question

Le titre n'est pas une figure de rhétorique, et la question qu'il pose se laisse formuler avec précision. Une crise de panique se présente comme un événement de peur. Le corps le dit sans ambiguïté : la poitrine, le souffle, le cœur, l'urgence sans issue. Personne ne la vit comme un épisode de honte, et le sujet qui la traverse serait le premier à rejeter cette description. C'est un fait, et le texte ne le conteste pas.

Ce qu'il propose est que la peur soit exacte et que la honte soit ailleurs, en amont, et invisible depuis l'endroit où la crise se produit. « *La peur est ce qui sonne ; la honte est ce qui a effacé ce vers quoi la sonnerie pointait.* » La crise est alors l'une et l'autre, dans deux positions différentes : elle est de la peur dans son exécution, et elle est de la honte dans sa cause. Le titre pose la question sous sa forme disjonctive parce que c'est ainsi qu'elle se pose au lecteur, et le texte y répond en la refusant : « *ce n'est pas l'une ou l'autre, c'est une peur normale dont la honte a effacé l'adresse* ».

13.2 Périmètre, registres et position

Quatre déclarations gouvernent la lecture ; elles sont contraignantes.

Séparation des registres (cadre). Le texte appartient au registre philosophique, psychologique et social. Aucun énoncé ne mobilise d'appareil mathématique, aucun ne dépend d'une thèse portant sur la nature des nombres ou des constantes physiques. Les arguments sont de trois sortes seulement : des dérivations conceptuelles, exposées en entier et vérifiables par lecture ; des faits cliniques documentés, cités dans leur forme d'origine et attribués ; des hypothèses déclarées

comme telles, assorties de ce qui les réfuterait. « *Chaque registre porte son propre poids, et aucun n’emprunte la caution de l’autre.* »

Périmètre (cadre). Le texte ne conteste aucun traitement validé du trouble panique, ne décourage aucune consultation, et ne prétend remplacer aucun soin. Les thérapies cognitivo-comportementales, les approches pharmacologiques et les protocoles d’exposition ont des résultats mesurés ; ils restent ce qu’ils sont, et le texte n’a rien à objecter à leur efficacité documentée. Ce qu’il propose est d’un autre ordre : une lecture structurelle de la phénoménologie. Il répond à trois questions que la clinique décrit soigneusement sans les expliquer. Pourquoi l’alarme se déclenche-t-elle sans objet identifiable, alors que toute alarme, par définition, signale quelque chose ? Pourquoi résiste-t-elle au raisonnement, alors que le sujet sait, pendant la crise même, qu’aucun danger n’est présent ? Et pourquoi le travail de relecture, qui traverse ordinairement les peines, n’accède-t-il pas à celle-ci ?

Exclusion des causes organiques (cadre). Une fraction des crises de panique a des causes physiologiques identifiables : phéochromocytome, hyperthyroïdie, arythmies, hypoglycémie, atteintes vestibulaires, sevrages, effets iatrogènes. Ces cas relèvent de la médecine somatique et sortent du périmètre dès cette ligne. Leur exclusion n’est pas une clause de style ; elle est la première opération que tout examen sérieux doit accomplir, et aucun argument du texte ne vaut avant qu’elle ait été faite.

É13.1 (L) : Hors causes organiques, la panique est un défaut de relation. L’énoncé soutenu est borné par construction. Hors causes organiques, la panique est un défaut de relation : non un défaut de l’organe qui sonne, mais un défaut de la relation entre ce qui sonne et ce qui lit.

Position de l’auteur (déclaration). L’auteur a déclaré dans la source être le conjoint d’une personne qui fait des crises de panique. Cette proximité est déclarée parce qu’elle est deux choses à la fois. Une source, parce que l’observation rapprochée et répétée donne accès à une phénoménologie que les instruments cliniques aplatissent : le déroulé nocturne dans son détail, la forme exacte de l’inefficacité du raisonnement, ce que le sujet peut dire et ne peut pas dire pendant la crise, et ce qu’il retrouve ou ne retrouve pas après. Un risque, parce que l’observateur proche n’est pas neutre, qu’il a intérêt à ce qu’une explication existe, et que cet intérêt oriente la recherche. « *Déclarée, cette position devient une donnée que le lecteur pondère ; tue, elle serait un biais qu’on aurait raison de reprocher.* »

Statuts. Le texte emploie les mêmes statuts que le traité (Cadre, Proposition, Lecture, Appui, Hypothèse, Chantier), avec la même correspondance dans ce volume (chapitre 1, §1.3).

13.3 Note terminologique : le mot panique ne nomme aucune cause

É13.2 (L) : Le mot panique encode deux jugements d’observateur. Le mot panique ne nomme aucune cause. Il nomme un état de peur jugé disproportionné, et il ne nomme rien d’autre. Son origine le dit sans détour : le grec désignait par ce terme une terreur soudaine, souvent collective, survenant sans cause visible, et attribuée pour cette raison à un agent invisible (le dieu Pan). La langue a donc procédé exactement comme le fait l’entourage aujourd’hui : elle a constaté une alarme sans objet apparent, et elle a nommé l’absence d’objet en inventant un agent pour l’occuper. Deux choses sont donc encodées dans le mot, et aucune ne porte sur ce qui se passe : la disproportion, et l’absence de cause visible. L’une et l’autre sont

des jugements d'observateur, non des propriétés de l'état. (C'est la même opération que l'Appendice de la première partie décrit pour le mot inconscient, É12.20.)

É13.3 (L) : La disproportion est un écart entre deux modes d'évaluation, et elle disparaît. Une réaction n'est jamais disproportionnée en soi. Elle est disproportionnée relativement à ce qui est visible de la situation. Le jugement compare une intensité éprouvée à une cause aperçue, et il conclut à l'excès de la première quand il ne trouve pas la seconde. Ce n'est pas une mesure de l'affect : c'est une mesure de l'écart entre deux modes d'évaluation. Or la lecture proposée fait disparaître la disproportion. Si la marque est entière et si sa charge est réelle, alors « *l'alarme est exactement proportionnée à ce qu'elle signale. Elle ne paraît excessive que parce que la charge est invisible.* » Et le trait qui distingue cette situation de toutes les autres réactions dites disproportionnées est le redoublement de cette invisibilité : ailleurs, le sujet sait au moins pourquoi il réagit fort, même si l'entourage l'ignore ; ici, il l'ignore aussi. C'est la seule configuration où l'observateur et l'observé jugent depuis la même cécité.

Le texte emploie donc le mot panique faute de mieux, comme un descripteur de surface, explicitement dépourvu de toute portée étiologique. Toute lecture qui réintroduirait dans le terme l'idée d'une réaction excessive, ou celle d'un événement sans cause, lui ferait dire l'inverse de ce qu'il dit.

13.4 Ce que la clinique établit

É13.4 (F) : L'alarme sans objet est un fait structurel documenté (Klein). Donald Klein (1993) a proposé que le trouble panique procède d'une fausse alarme d'un système de détection ancien, dans son hypothèse de l'alarme de suffocation. Que l'on retienne ou non le mécanisme particulier qu'il propose, son travail documente le fait qui nous occupe : un système d'alarme peut se déclencher en l'absence de tout objet identifiable, sans que cela constitue un dysfonctionnement du système lui-même.

É13.5 (F) : Un système de détresse dédié à la rupture du lien (Panksepp), avec sa limite. Les travaux de neurosciences affectives de Jaak Panksepp (1998) ont identifié chez les mammifères un système sous-cortical qu'il nomme PANIC/GRIEF, responsable des vocalisations de détresse à la séparation. Panksepp le distingue formellement du système FEAR : anatomiquement (cingulaire antérieur, noyau du lit de la strie terminale, thalamus dorsomédian, contre amygdale centrale et hypothalamus antérieur), neurochimiquement (opioïdes endogènes et ocytocine, contre facteur de libération de la corticotropine et glutamate), pharmacologiquement (les benzodiazépines agissent sur le second et non sur le premier). Il en résulte une contrainte de formulation : on ne peut pas invoquer ces travaux pour établir une identité de circuit entre la peur et la panique de séparation, et ce n'est pas ce qui est soutenu. La formulation retenue est la seule prudente : deux circuits distincts produisant des états qui appartiennent à une même famille fonctionnelle d'alarme. Panksepp cartographie des circuits ; le texte décrit un état vécu et son objet. L'appui vaut exactement pour ce qu'il établit, à savoir l'existence d'un système d'alarme dédié à la rupture du lien, distinct de la langueur dépressive.

É13.6 (F) : La séparation précoce est un facteur de risque reconnu (Bowlby). John Bowlby (1973) a établi que la réponse à la rupture du lien d'attachement est de type anxieux avant d'être de type dépressif : protestation d'abord, désespoir ensuite. La littérature ultérieure a documenté l'angoisse de séparation dans l'enfance comme facteur de risque du trouble panique à l'âge adulte. Ce fait est rapporté pour ce

qu'il vaut, un lien statistique établi entre l'histoire d'attachement et l'entité clinique considérée.

13.5 Ce qui reste sans explication : quatre questions

Ces trois corpus décrivent chacun avec précision une pièce du phénomène. Aucun ne répond aux quatre questions que la phénoménologie impose.

É13.7 (L) : Les quatre questions que la phénoménologie impose. *L'objet.* Une alarme est un organe de signalement ; signaler sans signaler quelque chose est une contradiction dans les termes. Dire que l'alarme est fausse ne répond pas : une fausse alarme est encore déclenchée par un stimulus, fût-il mal interprété. La panique n'a pas de stimulus repérable. *La résistance au raisonnement.* Le sujet en crise sait que rien ne le menace ; il le sait pendant la crise, il peut le formuler, et cela ne change rien. « *Aucun modèle qui traite la panique comme une erreur de jugement n'explique qu'un jugement correct, disponible et énoncé, n'ait aucun effet.* » *L'inaccessibilité au travail de relecture.* Les peines ordinaires se traversent par retour répété sur la scène, jusqu'à ce qu'elle cesse de commander ; cette voie, qui fonctionne ailleurs, ne fonctionne pas ici, et il faut expliquer pourquoi. *L'horaire.* Les crises frappent préférentiellement la nuit, ou dans les états de vigilance abaissée. On l'explique d'ordinaire par la cessation des occupations qui masquaient l'inquiétude, ce qui est vrai mais insuffisant : cela expliquerait une remontée de l'inquiétude, non le déclenchement d'une alarme maximale sur un objet absent. Le texte propose une lecture qui répond aux quatre par un mécanisme unique.

Chapitre 14. La marque, sa lecture, et l'effaceur d'index

Ce que l'on va voir. Le texte sur la panique construit d'abord quatre notions à partir de rien : la marque (et non la blessure), ses deux faces (une tension et une signification), la lecture qui exige une adresse, et le tiers sans lequel une marque honteuse ne se lit pas. Il pose ensuite son hypothèse centrale : la honte n'efface pas le contenu de la scène, elle en efface l'adresse. Il la redit en termes de circuit (un court-circuit, non une coupure), ce qui explique qu'on ne retienne rien d'une crise à l'autre. Viennent alors trois pièces propres à ce texte : le recrutement (la honte se nourrit de qualités socialement récompensées), l'adresse leurre (un récit vrai, douloureux, qui n'est pas le lieu de la marque), et la fausse assurance (ceux qui se déclarent les plus solides font les crises les plus brutales). Le chapitre se clôt sur la honte saine, celle qui est reçue et se termine.

14.1 La marque à deux faces

É14.1 (L) : La marque contre la blessure. Appelons marque ce qui s'inscrit dans un sujet lors d'un épisode qui compte. Le terme est choisi contre celui de blessure, et la substitution n'est pas cosmétique. Une blessure est un dommage matériel qui se répare par le temps, qui laisse une cicatrice, et qui fait de son porteur un blessé. Ce qui s'inscrit dans un psychisme n'a aucune de ces propriétés. Cela peut s'installer sans douleur ressentie sur le moment, ce qu'aucun dommage ne fait. Cela peut se réveiller intact quarante ans plus tard au contact d'un mot, ce qu'aucune cicatrice ne fait. Et cela se modifie par relecture, non par écoulement du temps. (La troisième partie, chapitre 22, développe cette thèse.)

É14.2 (L) : Les deux faces de la marque : tension et signification. Toute marque porte deux faces, inséparables. La première est la **tension** : ce que la marque fait au corps, la charge qu'elle maintient, l'énergie qu'elle consomme pour être tenue. Cette face est somatique, mesurable, et elle ne demande aucun langage pour exister. La seconde est la **signification** : ce que la marque dit du sujet, sa position dans le commun, l'énoncé qu'elle porte. « *On ne peut compter sur personne. Je suis trop. Je ne suffis pas. C'est toujours moi qu'on laisse.* » Cette face est propositionnelle, et elle gouverne longtemps sans jamais avoir été relue. Les deux faces ne sont pas séparables sans que la marque cesse d'être ce qu'elle est : « *Une tension sans signification serait une douleur sans nom ; une signification sans tension serait une phrase sans charge, c'est-à-dire une opinion.* »

14.2 La lecture, l'adresse qu'elle exige, et le tiers

É14.3 (L) : Lire une marque, c'est rabattre une face sur l'autre ; il y faut une adresse. Une marque se traverse par lecture. Lire une marque, c'est rabattre l'une de ses faces sur l'autre : reconnaître que la tension éprouvée et l'énoncé porté sont les deux faces du même objet, et libérer leur écart comme un troisième terme distinct. Ce troisième terme est ce qu'on appelle ordinairement comprendre : non pas savoir des choses sur la scène, mais disposer enfin de l'écart entre ce qu'elle fait et ce qu'elle dit. L'opération exige une adresse : on ne relit pas un contenu flottant ; on retourne à une scène, c'est-à-dire à une position datée et située dans la carte intérieure du sujet. Une marque adressée est une marque que l'on peut chercher, même si l'on n'ose pas y aller. Une marque désadressée n'est pas seulement inaccessible : elle est introuvable, et son existence même n'est plus déclarée au sujet qui la porte. (C'est l'opération du chapitre 1, appliquée à la marque.)

É14.4 (L) : Un sujet ne peut pas lire seul une marque dont il a honte. L'argument ne fait appel à aucun manque de courage. Lire suppose deux positions occupées simultanément : celle de ce qui est lu, et celle de qui lit. Dans une marque ordinaire, le sujet peut occuper les deux successivement, et le fait sans difficulté. Dans une marque honteuse, la position de lecteur est celle d'un juge, et le sujet ne peut pas simultanément s'asseoir au banc des accusés et tenir le siège du lecteur qui abaisse la température de la scène. Il faut un tiers, non pour interpréter, mais pour rendre la lecture supportable. Ce que le tiers apporte est la normalisation : la restitution du sujet dans la condition commune. La honte tient tout entière sur la conviction d'être seul à être ainsi, et elle est dissoute par l'expérience du contraire, non par l'argumentation (loi de Brown, É9.24 ; Brown 2007).

É14.5 (L) : Les deux faces du sujet et l'auto-indexation. Tout sujet porte deux faces. Une face d'**incarnation** : ce qu'il fait, dit, ressent, choisit. Une face **réflexive** : ce qu'il lit de son incarnation, ce qu'il en pense, ce qu'il en approuve ou en regrette. Ces deux faces ne sont pas des instances en conflit ; elles sont les deux orbites d'une même opération, entièrement interne au sujet. Appelons **auto-indexation** le bon fonctionnement de cette opération : la face réflexive lit la face d'incarnation, reconnaît ce qu'elle lit comme sien, et cette lecture nourrit l'incarnation suivante. La boucle est productive : *je me lis, j'apprends, j'agis autrement*. Un sujet bien formé s'auto-indexe. Les défauts de cette opération, et non des affects particuliers, sont ce que le chapitre 16 décrit.

14.3 L'effaceur d'index

É14.6 (F) : La propriété unique de la honte, établie depuis un demi-siècle. Parmi les affects, la honte possède une propriété que nul autre ne partage : elle se cache elle-même. Ce fait est établi depuis un demi-siècle (Lewis 1971, à cinquante-cinq ans de distance) ; il est exposé avec ses appuis (Lewis, Tangney et Dearing, Scheff, Nathanson) au chapitre 9, §9.1, auquel on renvoie. Le texte sur la panique y voit la pièce maîtresse : la boucle honte-de-la-honte de Scheff, où chaque tour éloigne la scène d'origine d'un cran supplémentaire.

É14.7 (L) : Hypothèse centrale du texte : la honte efface l'adresse, non le contenu. La littérature établit que la honte se dissimule. Le texte propose un cran de plus : ce que la honte efface n'est pas le contenu de la scène, c'est son adresse. La marque, elle, demeure entière. Sa face tension continue de consommer, sa face signification continue de gouverner, et c'est bien pourquoi l'alarme qu'elle alimente

reste pleine et n'a rien perdu de sa puissance. Ce que la honte attaque n'est pas la marque : c'est la relation de lecture. Le refoulement ordinaire ferme l'accès : la scène est là, le sujet sait à peu près où, et il n'y va pas. La honte, par sa boucle récursive, fait davantage. Chaque tour de honte de la honte recouvre non seulement la scène, mais le chemin qui y mène, puis le fait qu'un chemin existe, puis le fait qu'il y ait quelque chose à trouver. Au terme du processus, le sujet ne porte pas un souvenir interdit : il porte une marque sans coordonnées. « *Le corps sait ; la tête n'a plus l'adresse.* »

É14.8 (L) : Secret, refoulé, marque désindexée (formulation du texte sur la panique). Le secret est une marque dont le sujet gouverne la lecture ; la clé est dans sa main, et la marque peut demeurer saine indéfiniment. « *Le refoulé est une marque dont la peur tient la clé.* » L'adresse existe encore, mais la garde est subie plutôt qu'exercée ; c'est l'état que la relecture peut forcer, avec du temps et un tiers. La marque désindexée est le troisième état : la peur n'a plus besoin de tenir la clé, parce qu'il n'y a plus de serrure trouvable. (Formulation reprise et généralisée dans le traité, É3.10.)

14.4 Le court-circuit

É14.9 (L) : Un court-circuit n'est pas une coupure. Ce qui précède décrit l'effacement en termes de position. La même opération se décrit en termes de circuit, et cette seconde description rend des conséquences que la première laissait implicites. Un court-circuit n'est pas une coupure : c'est un chemin de résistance nulle apparu en travers d'un circuit, et par lequel le courant passe au lieu de traverser la charge qu'il devait alimenter. Le fil n'est pas rompu et l'organe n'est pas détruit : il est contourné, et l'énergie qui devait faire un travail se dissipe en chaleur. Le circuit normal est celui de l'auto-indexation (É14.5) : une marque arrive, la face réflexive la lit, la lecture nourrit l'incarnation suivante, et le sujet acquiert. La honte pose une dérivation en travers de ce circuit. La charge ne traverse plus l'organe de lecture, elle ne produit donc aucun acquis, et elle se dissipe ailleurs. La crise (chapitre 15) est cette dissipation.

É14.10 (L) : Trois conséquences du court-circuit. *Rien ne s'apprend d'une crise à l'autre.* On dit que la panique se répète ; il faut dire davantage : un sujet peut en avoir traversé quarante sans rien en tirer, parce que le segment contourné est précisément celui qui apprend. La répétition à l'identique est le comportement attendu d'un circuit dont la charge est court-circuitée. *L'acquis antérieur reste écrit, et devient inatteignable par cette route.* Un contournement n'efface pas ce qu'il contourne. Le sujet sait donc des choses vraies sur lui-même, il peut les énoncer à froid, et elles ne servent à rien pendant la crise : elles ne sont pas fausses, elles sont hors du chemin que le courant emprunte. *Le contre-registre est coupé, momentanément.* L'énoncé de honte porte sur l'être, et un énoncé sur l'être est réfutable par contre-exemples ; pour se maintenir, il doit donc rendre les contre-exemples indisponibles. La mémoire des bons coups, des réussites, des fois où l'on a tenu, se trouve hors circuit au moment précis où elle servirait. L'effacement est momentané et non destructif : après la crise, le sujet énumère sans difficulté ce dont il ne trouvait plus trace une heure plus tôt. (Le traité reprend ce point au chapitre 9, §9.6, avec l'appui de Bower 1981 : un état sombre rend les souvenirs sombres plus accessibles et les souvenirs favorables moins.)

É14.11 (L) : Le tiers dépositaire, troisième fonction. Rappeler à quelqu'un ses qualités pendant une crise échoue, et cet échec ne signifie ni mauvaise volonté ni

désaccord : le registre est hors ligne ; l'opération est juste, son moment est faux, et elle appartient à l'avant ou à l'après. Le tiers reçoit alors une troisième fonction, après celle de co-régulateur et celle de lecteur : il est **dépositaire**. Il tient le registre pendant la coupure, non pour le réciter au mauvais moment, mais pour qu'il existe encore quelque part lorsque le sujet ne l'atteint plus.

É14.12 (L) : Pourquoi seul cet affect produit ce défaut (forme du texte sur la panique). Il reste à établir que l'effacement d'adresse est propre à la honte, et non un effet possible de tout affect intense ; sans cela, l'hypothèse serait décorative. L'argument est structurel : il faut un affect qui porte sur l'être (distinction de Lewis), qui soit récuratif (boucle de Scheff), et qui interdise sa propre expression (« *c'est la loi de Brown, et elle explique que l'effacement tienne malgré la présence d'autrui* »). La peur ne satisfait aucune des trois conditions ; la colère et la tristesse non plus ; la culpabilité satisfait au mieux la troisième, et partiellement. La honte satisfait les trois. Le traité (chapitre 9) a précisé depuis que l'énoncé porte sur la honte *non reçue*, agent de la seconde transition seulement, et a fait passer le test à l'angoisse et au dégoût.

14.5 Le recrutement

É14.13 (L) : La honte ne se cache pas passivement : elle se nourrit et elle recrute. Les trois conditions décrivent un affect qui se dissimule. Elles ne disent pas encore le plus remarquable, qui se déduit d'elles et qui explique la stabilité de l'effacement sur des décennies. Un sujet doit vivre, agir, travailler et tenir sa place tout en portant une marque dont l'expression lui est interdite. Il construit donc, autour du point interdit, des conduites qui permettent de fonctionner sans jamais s'en approcher. Ces conduites ne sont pas des symptômes surajoutés : elles sont l'architecture qui rend la vie praticable, et elles deviennent porteuses au sens où l'on parle d'un mur porteur. Les quatre sorties de Nathanson se lisent alors comme quatre familles d'alliés plutôt que comme quatre réactions. Le retrait recrute l'isolement, qui supprime les occasions d'être lu. L'attaque de soi recrute une sévérité intérieure qui a l'apparence de la lucidité, et qui se présente donc comme une vertu. L'évitement recrute l'occupation, la performance, parfois la substance. L'attaque de l'autre recrute l'agression, laquelle recrute à son tour la réaction d'autrui, qui confirme l'énoncé de départ.

É14.14 (L) : Des alliés socialement récompensés. Le trait décisif est que plusieurs de ces alliés sont socialement récompensés. La honte se loge volontiers derrière l'excellence professionnelle, l'autonomie sans faille, la disponibilité pour tous, l'humour, la compétence à ne jamais demander. Ce sont des qualités, réellement, et elles sont saluées comme telles. L'entourage devient alors un allié involontaire : en félicitant exactement ce qui recouvre, il consolide le recouvrement. La peur ne recrute pas l'approbation d'autrui pour rester invisible ; la honte le fait, et elle le fait d'autant mieux que le sujet réussit.

É14.15 (L) : L'adresse leurre. Un système ainsi consolidé ne se contente pas d'effacer une adresse : il en fournit une autre. Le sujet dispose presque toujours d'un récit disponible, plausible, cohérent, socialement recevable, qui occupe la place de la scène introuvable : un deuil, un échec, une période difficile, une explication vraie et respectable. Appelons cela une **adresse leurre**. Elle n'est pas un mensonge, et c'est ce qui la rend efficace : elle est exacte, elle est douloureuse, et elle n'est pas le lieu de la marque. L'adresse leurre capture le tiers. Un accompagnateur qui l'accepte travaille correctement, avec bienveillance, sur une position qui n'est pas la bonne,

et le travail progresse en compréhension sans que rien ne change dans la fréquence des crises. « *Ce n'est pas un échec de méthode : c'est l'effet attendu d'une opération juste appliquée à une adresse fausse.* »

É14.16 (P) : Le repère de l'adresse vraie. Une contrainte s'ajoute pour le tiers : ne pas se satisfaire de la première scène plausible. Le signe qui distingue les deux est simple et vérifiable, et il est déposé comme repère : « *une adresse vraie, une fois relue, réduit la charge ; une adresse leurre se relit indéfiniment sans que la charge bouge* » (hypothèse ; mesure proposée au chapitre 18).

14.6 La fausse assurance

É14.17 (L) : La fausse assurance est une inférence honnête, non éprouvée. Le recrutement produit un dernier effet, qui referme le mécanisme sur lui-même. Le sujet ne sent pas sa honte : l'affect a été enterré par la récursion, et l'architecture fonctionne. Il en tire la lecture que la situation autorise, et cette lecture porte sur lui-même : *je n'ai pas de honte, rien ne m'atteint, je suis solide*. Cette conclusion n'est pas une vantardise ; elle est une inférence honnête à partir de données réelles, puisque le sujet ne perçoit effectivement rien, et qu'il fonctionne effectivement bien. Ce qui distingue cette assurance d'une solidité véritable n'est pas le degré de confiance, mais son mode d'établissement. Une solidité véritable est calibrée : elle a été éprouvée, ses limites sont connues du sujet, et il sait à peu près où il cède ; elle comporte des seuils déclarés, ce qui lui permet de signaler son approche de la limite avant de l'atteindre. La fausse assurance repose au contraire sur l'absence d'épreuve, puisque l'épreuve consisterait à approcher le point interdit. « *Elle est une confiance dans un mur que l'on n'a jamais poussé.* »

É14.18 (L) : Pas de paliers : rien, puis tout. Un système non calibré n'a pas de zone d'avertissement. Les signaux de faible intensité, qui devraient s'accumuler en avertissements gradués, sont niés au fur et à mesure qu'ils arrivent, parce que les admettre contredirait la solidité déclarée. Le sujet ne les censure pas volontairement : il ne dispose d'aucune place où les ranger, puisque sa lecture de lui-même ne prévoit pas qu'ils existent. La charge monte donc sans produire aucun palier. Cette absence de palier rend compte du caractère binaire de la crise : les sujets rapportent une continuité de bon fonctionnement, puis une alarme totale, sans gradient intermédiaire. Un système à seuils déclarés produirait une montée perceptible ; un système sans seuils produit exactement ce qui est décrit, rien, puis tout.

É14.19 (L) : Les plus solides déclarés font les crises les plus brutales ; un défaut d'instrumentation. Ce ne sont pas les sujets qui se savent fragiles qui font les crises les plus brutales : ce sont ceux qui se déclarent le plus solides, parce que la déclaration de solidité est précisément ce qui supprime les paliers. La fragilité en question n'est donc pas un manque de force. « *C'est un défaut d'instrumentation.* »

É14.20 (L) : La crise est la seule forme admissible de la décharge. Pourquoi la charge sort-elle sous la forme d'une crise plutôt que sous une autre ? Parce que la crise est la seule forme admissible. Une crise de panique se présente comme un événement du corps : le cœur, le souffle, la sensation de mourir. Elle est involontaire, elle ne porte aucun verdict sur l'être, et elle peut être racontée sans que rien de honteux soit dit. C'est la seule sortie qui ne viole pas l'interdiction, et elle est de ce fait le dernier des alliés recrutés : « *le mur ne s'ouvre pas, mais il cède quelque part, et il cède en un point qui ne nomme personne* ».

14.7 La honte saine, et la condition exacte de l'effacement

É14.21 (L) : La honte est une alarme ; elle est saine quand elle peut être répondue. La honte signale un écart entre ce que l'on a fait et ce dont on se tenait capable, et cet écart est réel. Une alarme est saine lorsqu'elle peut être répondue, et celle-ci le peut. Répondre à une honte, c'est être reçu à hauteur d'yeux : quelqu'un entend, ne recule pas, et signifie que la chose est commune. Ce geste annule le différentiel de stature ; c'est très exactement la normalisation, et l'on voit pourquoi elle fonctionne : « *elle n'est pas une consolation, elle est l'annulation d'une différence de taille* ». La honte ainsi répondue est brève. Elle est balayée aussi vite qu'elle est venue, et elle laisse un acquis, puisque le circuit de l'auto-indexation a été traversé normalement. Elle devient de la compétence : *j'ai appris, je saurai*. C'est le fonctionnement ordinaire, il est majoritaire, et il ne produit aucune crise. (Le texte sur la panique définissait la honte comme « une détresse à deux composantes », défaut de savoir et différentiel de stature, et écrivait que « c'est la seconde qui fait la honte » ; le traité a corrigé cette définition par le cas de la *vergonha* : la stature est l'instrument de la coupure, non sa cause, É9.19.)

É14.22 (L) : Ce n'est pas la honte qui efface l'index, c'est la honte non reçue. Une honte qui n'a trouvé aucun lecteur dans une fenêtre courte entre en récurSION, se généralise de l'acte à l'être, et ce n'est qu'alors qu'elle commence à effacer. L'effacement est donc un état terminal, atteint par défaut de lecture, et non une propriété de l'affect. Une conséquence en découle pour la distinction de Lewis : elle n'est pas un point de départ, elle est une issue. Une honte reste locale quand elle est reçue ; elle se généralise quand elle ne l'est pas. La variable discriminante est la présence ou l'absence d'un lecteur dans les heures ou les jours qui suivent.

É14.23 (L) : Deux réordonnements : l'organe social devient nécessaire ; « défaut de relation » s'entend à la lettre. Si l'effacement dépend de la disponibilité d'un lecteur, alors l'organe social qui fournit ou ne fournit pas ce lecteur détermine quelle fraction des hontes ordinaires se termine, et quelle fraction entre en récurSION : le chapitre 17 cesse d'être un développement latéral et devient nécessaire. Et l'énoncé É13.1 reçoit son sens plein : hors causes organiques, la panique est un défaut de relation, à la lettre. Le défaut n'est ni dans l'affect, qui est normal, ni dans l'alarme, qui est correcte, ni dans le sujet, qui a réagi comme il fallait. Il est dans une relation de lecture qui n'a pas eu lieu.

Chapitre 15. Le mécanisme de la crise : inscription, armement, décharge

Ce que l'on va voir. La crise se déroule en trois temps qui n'ont ni le même horaire ni la même cause : une inscription ancienne, un armement du jour que personne ne remarque, une décharge la nuit. Le chapitre en tire trois conséquences immédiates (l'alarme n'est pas fausse ; le raisonnement échoue par construction ; la relecture est structurellement inaccessible), rappelle la condition d'accès à tout travail (stabiliser d'abord), et rapproche le mécanisme de la neurologie du deuil : la panique serait une peine dont la machine prédictive ne trouve plus le champ à corriger. Il affronte ensuite l'objection expérimentale la plus sérieuse, la provocation des crises en laboratoire, puis la modulation hormonale, et montre que ces deux ordres de faits se lisent aussi bien dans l'autre sens.

15.1 Les trois temps

É15.1 (L) : Inscription. Une scène advient et laisse une marque. Elle est ordinairement ancienne, souvent enfantine, et elle porte sur le lien : un abandon, une humiliation, une trahison, un moment où le sujet a été laissé ou s'est vu comme celui qu'on laisse. Ce qui la distingue d'une peine ordinaire n'est ni sa gravité ni son ancienneté : c'est qu'elle s'accompagne de honte, et que la honte a fait son travail d'effacement. Le résultat de ce premier temps n'est donc pas une scène douloureuse dont le sujet se détourne. C'est une marque pleine dont le sujet ignore l'existence, et dont il ignore qu'il l'ignore.

É15.2 (L) : Armement. La marque est dormante mais réactive. Un événement du jour la met sous tension : une configuration relationnelle qui rime avec la scène d'origine, un ton de voix, un délai de réponse, un regard, une menace de séparation même minuscule et même sans réalité. Ce qui caractérise cet armement est qu'il n'est pas reconnu comme tel. Le sujet ne fait aucun lien, et il n'en fait aucun pour une raison qui n'est pas de l'inattention : le lien exigerait précisément l'adresse qui a été effacée. Il enregistre au mieux une contrariété mineure, souvent rien du tout. La charge, elle, est montée. Ce temps intermédiaire explique un fait que les modèles centrés sur la seule crise laissent sans compte : le décalage régulier entre le déclencheur et la crise, qui interdit au sujet d'établir la relation par simple observation de sa propre journée.

É15.3 (L) : Décharge : l'horaire se dérive. La nuit, ou dans tout état de vigilance abaissée, la garde tombe. Et l'alarme part. L'horaire se dérive ici plutôt qu'il ne se constate, et c'est un test de la lecture. Deux masquages opèrent le jour, et un

seul cesse la nuit. Le premier est l'occupation, qui remplit le champ et empêche l'attention de se porter sur le fond ; elle cesse avec le sommeil, ou avec l'approche du sommeil. Le second est la honte, qui a effacé l'adresse ; elle ne cesse jamais, parce qu'elle n'est pas une activité mais une structure. Le résultat est exactement la phénoménologie rapportée : une alarme pleine puissance, puisque la marque est entière ; sans objet lisible, puisque l'adresse est effacée ; et impossible à raisonner, puisque le raisonnement s'adresse à un contenu, et qu'aucun contenu n'est disponible.

15.2 Trois conséquences immédiates

É15.4 (L) : L'alarme n'est pas fausse : c'est une erreur de localisation. L'alarme est correcte, et c'est le point le plus contre-intuitif de cette lecture. Elle signale une marque réelle, chargée, active. Ce qui manque n'est pas l'objet du signal, c'est sa lisibilité. Appeler cela une fausse alarme est une erreur de localisation : on impute au détecteur un défaut qui est dans l'index. L'alarme n'est pas davantage disproportionnée qu'elle n'est fausse, puisqu'elle est exactement à la mesure d'une charge que personne ne voit, y compris celui qui la porte (É13.3).

É15.5 (L) : Le raisonnement échoue par construction. Raisonner suppose un énoncé sur lequel exercer le raisonnement. Le sujet en crise dispose d'un jugement correct sur le présent, et ce jugement est sans effet parce qu'il porte sur le mauvais objet : il évalue la situation actuelle, quand l'alarme provient d'une marque dont la position est ailleurs et illisible. Les deux ne se rencontrent pas.

É15.6 (L) : La relecture est structurellement inaccessible ; le travail porte d'abord sur la restitution des adresses. C'est la conséquence la plus importante en pratique. La voie qui traverse les peines ordinaires exige une scène à relire ; ici, il n'y en a pas de disponible. Toute approche qui demanderait au sujet de comprendre sa crise lui demande une opération dont la condition d'application manque. La conséquence n'est pas que la relecture soit fausse comme principe, mais que le travail doit porter d'abord sur la restitution des adresses, et sur elle seule. (Énoncé de structure, non indication de soin.)

15.3 La condition d'accès

É15.7 (F) : Le principe de séquence (Herman 1992). La relecture présuppose un sujet capable de relire, et la capacité d'élaboration verbale s'effondre dans les états de détresse aiguë au moment même où elle serait requise. Judith Herman a établi dès 1992 le principe de séquence qui structure aujourd'hui l'essentiel des protocoles sérieux : stabilisation, puis élaboration, puis réintégration.

É15.8 (L) : Le tiers est co-régulateur avant d'être lecteur. Sa première fonction n'est pas d'interpréter, ni même de normaliser : elle est d'abaisser la température de la scène assez pour qu'un travail y devienne possible. La normalisation vient ensuite, et la restitution d'adresse ensuite encore. L'ordre n'est pas négociable. (Le traité, É10.15 et É5.5, et l'essai sur la peine (chapitre 22, thèse corrigée) convergent sur cet ordre.)

15.4 Ce que le mécanisme prédit sur la carte

É15.9 (F) : La neurologie du deuil comme système de prédiction (O'Connor).

Les travaux de Mary-Frances O'Connor (2022) sur la neurologie du deuil décrivent le cerveau comme un système de prédiction opérant sur une carte interne, où les êtres aimés sont encodés selon l'espace, le temps et la proximité relationnelle. La perte ne supprime pas cette carte : elle la met en contradiction avec le réel, et chaque anticipation déçue produit une erreur de prédiction, la carte devant être révisée entrée par entrée.

É15.10 (L) : La panique est une peine dont la machine prédictive ne trouve plus le champ à corriger. Cette description suppose que les entrées soient adressables, puisqu'une révision porte sur une entrée localisée. La lecture proposée décrit ce qui advient lorsque cette condition manque : une entrée dont la position a été effacée ne peut pas être révisée, et elle produit indéfiniment de l'erreur sans que la révision puisse s'exercer. « *C'est une manière de dire que la panique est une peine dont la machine prédictive ne trouve plus le champ à corriger.* » (Même traduction, dans la langue du codage prédictif, É12.25.)

15.5 Objection anticipée : la provocation

É15.11 (F) : Les crises provoquées en laboratoire. On déclenche des crises de façon fiable chez les sujets porteurs d'un trouble panique, et pas chez les témoins, par perfusion de lactate de sodium ou par inhalation d'air enrichi en dioxyde de carbone. Le résultat est reproductible depuis des décennies. La lecture standard en tire un seuil biologique abaissé, spécifique à cette population, et conclut à une vulnérabilité de nature organique. Si cette lecture est correcte, la présente hypothèse est superflue.

É15.12 (L) : La provocation fait l'appel ; le seuil abaissé est une redescription.

La provocation ne fournit pas une menace. Elle fournit une charge somatique sans objet assignable, c'est-à-dire précisément la configuration de la marque désindexée, produite cette fois en laboratoire et à la demande. « *La provocation ne crée donc pas l'alarme : elle fait l'appel.* » Chez un sujet porteur d'une marque désindexée, quelque chose répond présent, parce qu'il y a dans le système une charge en attente qui a exactement cette forme. Chez un témoin, rien ne répond, non parce que son détecteur est moins sensible, mais parce que rien n'est chargé. C'est le point de méthode, et il décide de l'objection : dire que le seuil est abaissé nomme le différentiel sans dire ce qui diffère. La lecture proposée le dit : ce qui diffère n'est pas le détecteur, c'est la charge permanente déjà présente. Un récipient déjà presque plein déborde pour un ajout minime, et ce débordement ne révèle aucun défaut de la vanne. Les deux lectures rendent compte du même différentiel, et elles ne se départagent donc pas sur lui ; elles se départagent sur la stabilité de ce seuil.

É15.13 (F) : Deux résultats anciens qui séparent les deux lectures. Sanderson, Rapee et Barlow (1989) ont administré un air enrichi à 5,5 % de dioxyde de carbone à des patients porteurs d'un trouble panique, en donnant à la moitié d'entre eux l'illusion de pouvoir en réduire le débit par une molette. Les patients qui se croyaient sans prise ont rapporté significativement plus d'anxiété et de symptômes de panique que ceux qui se croyaient maîtres du dispositif, à mélange chimique identique. Schmidt, Trakowski et Staab (1997) ont montré que l'effet panicogène d'une épreuve au dioxyde de carbone à 35 % s'éteint chez les patients porteurs d'un trouble panique lors d'administrations répétées.

É15.14 (L) : Ce que ces deux résultats disent. « *Un seuil biologique fixe ne se déplace pas au moyen d'une lampe et d'une molette.* » Ce qui se déplace est la gouvernabilité de la sensation, c'est-à-dire sa qualité d'objet assignable, et le résultat est une dépendance à l'adresse observée en laboratoire. Et : « *Un trait biologique stable ne s'éteint pas par répétition. Une charge, si.* »

É15.15 (L) : Le contrepoint honnête, et ce qui reste ouvert. Il existe aussi des résultats de blocage pharmacologique de la panique provoquée par le dioxyde de carbone. Ils ne tranchent pas : supprimer une décharge n'est pas restituer une adresse, et personne ne soutient qu'un agent capable de supprimer un symptôme en désigne par là l'étiologie. Un antipyrétique fait tomber une fièvre sans rien établir sur son origine. Cette réponse ne réfute pas la lecture organique, elle lui retire son caractère obligatoire. Le départage demande une mesure (chapitre 18).

15.6 La modulation hormonale, et ce qu'elle démasque

É15.16 (F) : Les stéroïdes neuroactifs modulent le seuil de décharge, avec deux précisions. L'allopregnanolone, métabolite de la progestérone, est un modulateur allostérique positif du récepteur GABA-A, donc de la même famille de sites que les anxiolytiques classiques. Ses concentrations varient fortement au cours du cycle menstruel, elles augmentent tout au long de la grossesse, et elles chutent brutalement après l'accouchement. Cette pharmacologie est établie, et la version synthétique de cette molécule a reçu une autorisation pour la dépression du post-partum. Deux précisions sont nécessaires, car la lecture simple est fausse. La première est que ce n'est pas le niveau qui commande, mais la variation : la littérature indique que les niveaux fluctuants de stéroïdes neuroactifs aggravent les symptômes, indépendamment de leur valeur absolue. La seconde est que la relation n'est pas monotone, puisque la même molécule est sédative à concentration élevée et peut produire anxiété et irritabilité à concentration plus basse chez une fraction des sujets, ce qui indique une différence de sensibilité individuelle plutôt qu'un effet uniforme. Il n'existe à ce jour aucun traitement hormonal établi du trouble panique, et ni la source ni ce volume n'en proposent aucun.

É15.17 (L) : Le retrait neurostéroïdien comme expérience naturelle ; charge stable et seuil modulé. Les périodes de retrait neurostéroïdien, phase lutéale tardive, post-partum immédiat, transition ménopausique, sont des expériences naturelles de la même forme que la provocation. Le retrait ne fournit pas une menace : il retire un supprimeur. Et ce qui apparaît lorsqu'un supprimeur est retiré n'a pas été créé par le retrait, il était là. Le mécanisme se dédouble donc proprement. La charge est une marque désindexée, elle est stable et elle ne varie pas avec l'endocrinologie. Le seuil de décharge, lui, est modulé, et il varie considérablement. Une même charge franchira donc le seuil certains jours et pas d'autres, sans que rien de la marque ait changé. Cela rend compte d'un fait que les sujets rapportent constamment et qui reste sans explication dans le modèle en trois temps pris seul : la variabilité apparemment arbitraire des crises à armement comparable.

É15.18 (L) : Le coût de la suppression : l'alarme était le dernier pointeur. Il faut le dire, parce qu'il se dérive. Un état calme obtenu par relèvement du seuil est un état où la marque continue de charger sans plus rien signaler. Or l'alarme était, dans cette configuration, le dernier pointeur disponible vers une adresse déjà effacée. Supprimer l'alarme sans restituer l'adresse revient donc à retirer le seul indicateur restant, et l'accalmie obtenue est réelle sans être une résolution. Cela

ne condamne nullement la suppression : la stabilisation précède l'élaboration, et un système nerveux qui ne se pose pas ne relit rien. Abaisser la charge d'alarme est donc une opération juste, et souvent la première nécessaire. Ce qui est en cause n'est pas l'opération, c'est son statut : elle est un premier temps, et elle devient un problème seulement lorsqu'elle est prise pour un terminus.

É15.19 (L) : La redirection de la sortie vers l'attaque de soi ; conséquence de méthode. Relever le seuil de décharge ne réduit pas seulement la fréquence des crises : cela redistribue la sortie parmi les quatre voies de Nathanson. La sortie vers l'extérieur, la plus coûteuse en énergie et la plus dépendante d'un franchissement de seuil, s'éteint la première. Ce qui subsiste est la voie interne, l'attaque de soi, qui ne demande aucun franchissement puisqu'elle ne mobilise personne et ne se voit pas. On obtient alors un état qui se décrit du dehors comme calme, et qui est en réalité un état où la même charge emprunte un chemin plus silencieux. Conséquence de méthode, facile à manquer : l'évaluation d'une prise en charge qui ne compte que les crises enregistrera une amélioration nette, alors que la charge n'a pas bougé et que la voie qu'elle emprunte est devenue moins visible pour l'entourage comme pour le clinicien. Toute mesure d'efficacité devrait donc relever les quatre sorties et non la seule fréquence des crises.

Chapitre 16. Les quatre configurations, l'anxiété, et l'alarme qui se termine

Ce que l'on va voir. L'auto-indexation (le sujet qui se lit et apprend de sa lecture) peut défaillir de quatre manières, et la panique n'en est qu'une ; les nommer ensemble montre que la lecture n'est pas construite pour un seul cas. Les quatre se rangent sur un axe dont les extrémités sont la saudade et la panique, qui ne diffèrent que par un index. Le chapitre sépare ensuite deux états que la nosographie range ensemble, l'anxiété et la panique : l'une a quinze objets et aucune marque à relire, l'autre une marque entière et aucun objet. Il se termine sur la correction la plus importante du texte : l'alarme est l'organe sain, toute grande peine produit sa propre panique, et le critère de santé n'est pas l'intensité mais la terminaison.

16.1 Les quatre défauts de l'auto-indexation

É16.1 (L) : Persécution, dépersonnalisation, dépression, panique. *Persécution.* La face réflexive est orpheline et projetée à l'extérieur. Ce qui devrait se lire comme *je m'évalue et je me critique* se lit à la place comme *quelqu'un m'évalue et me surveille*. Le jugement n'a pas disparu ; sa reconnaissance comme interne a été rompue. Cette lecture explique que le persécuteur perçu porte si souvent les caractéristiques précises que le sujet se reproche : c'est lui-même, lu de l'extérieur involontairement. *Dépersonnalisation.* La configuration symétrique : c'est la face d'incarnation qui devient étrangère. Le sujet agit, parle, et rapporte que ce n'est pas lui, comme si un autre habitait son corps et qu'il n'en était que le témoin. La face réflexive continue de lire, et c'est même cette lecture trop nette qui nourrit le sentiment d'étrangeté. *Dépression.* Les deux faces sont présentes, et désengrenées. La face réflexive lit sans que ses lectures redescendent vers l'incarnation. L'engrenage tourne sans transmission : la lecture continue, mais elle ne nourrit plus aucun agir, et c'est ce que la clinique décrit sous le nom de rumination lorsque la forme en est mineure. Il ne s'agit pas d'une face qui prendrait le pouvoir sur l'autre ; ce vocabulaire de lutte est étranger à la structure, et il induit en erreur sur ce qu'il faut restaurer. *Panique.* Les deux faces sont présentes, engrenées, fonctionnelles, et désindexées. L'incarnation produit l'alarme ; la réflexive lit ; mais ce qu'elle lit n'a plus d'adresse. L'opération qui devrait rabattre une face sur l'autre et libérer leur écart comme troisième terme tourne à vide : le terme antérieur n'ayant plus de position lisible, aucun troisième terme n'est libéré. D'où l'expérience si constamment rapportée d'une alarme totale et vide, « où tout fonctionne sauf ce qui dirait de quoi il s'agit ».

Ces quatre configurations sont des lectures structurelles ; elles ne contestent aucun diagnostic et ne décrivent aucune conduite de soin (Avant-propos). La saudade, qui

apparaît ci-dessous, est traitée au Volume 11, *La Cité et le Sens*, chapitre de la saudade, et en troisième partie de ce volume (chapitre 23).

16.2 L'axe : de la saudade à la panique

É16.2 (L) : Saudade et panique ont la même structure formelle et diffèrent sur un seul terme, la lisibilité de l'adresse. À une extrémité, l'auto-indexation accomplie en présence du temps. Les deux faces sont co-présentes, l'écart entre ce qui fut et ce qui est se lit et se nomme, et cet écart libéré est vivable : c'est ce que le portugais nomme *saudade*, le souvenir de ce qui n'est plus tenu par une vie qui continue. Ce n'est pas de la nostalgie, qui regarde en arrière depuis une existence arrêtée. C'est un écart lu. À l'autre extrémité, la panique. Les deux faces sont également co-présentes, et l'écart est illisible. Ce qui les sépare n'est ni la quantité de douleur ni le temps écoulé : « *c'est un index. Et ce qui efface l'index a un nom unique.* »

16.3 L'anxiété n'est pas la panique

É16.3 (L) : La structure de l'anxiété : des adresses nombreuses, mais projetées. L'anxiété n'est pas une alarme sans objet. Elle en a beaucoup, et tous nommables : un sujet anxieux peut énoncer ce qui l'inquiète, et en produire au besoin quinze versions. Son défaut n'est donc pas l'absence d'adresse, mais la nature de l'objet adressé. L'anxiété lit une scène qui n'a pas encore eu lieu. Aucun acte ne peut aller la vérifier, pour une raison structurelle et non psychologique : on ne relit pas un événement qui n'a pas eu lieu. La boucle ne peut pas se fermer parce que son objet n'a de position que projetée.

É16.4 (L) : L'action anxieuse relève de la gestion, non de la résolution. Une formulation vient naturellement et ne résiste pas à l'observation : on dirait volontiers que la lecture anxieuse ne redescend pas vers l'agir. C'est inexact : beaucoup d'anxieux chroniques agissent énormément, préparent, contrôlent, prennent les devants, et réussissent. « *Foncer est même la seule chose que l'on puisse faire d'un objet invérifiable.* » L'action est donc présente, souvent massive et efficace, mais elle relève de la gestion et non de la résolution. L'engrenage tourne et entraîne beaucoup de machinerie ; il n'atteint simplement jamais la chose.

É16.5 (L) : Une variable unique, l'adresse : peine, mélancolie, anxiété, panique. Les quatre états se rangent sur l'adresse, et sur elle seule. La **peine** porte une marque réelle et une adresse réelle, et sa réécriture est en cours. La **mélancolie** porte une marque réelle et une adresse réelle, lue, et volontairement non close. L'**anxiété** porte des adresses nombreuses et nommables, mais projetées, donc invérifiables. La **panique** porte une marque pleine et aucune adresse. Panique et anxiété occupent donc les deux extrémités de la même variable : l'une a une marque entière et aucun objet, l'autre a quinze objets et aucune marque à relire. Les ranger ensemble parce que le corps y fait la même chose est une erreur de classement bien identifiable, celle qui consiste « *à trier les états par ce qu'ils font ressentir plutôt que par ce qui leur manque* ».

É16.6 (L) : La panique consciente est adressée. Il ne s'ensuit pas qu'un sujet anxieux ne fasse jamais de crise. Il en fait, mais sa crise est adressée. Elle escalade depuis une anticipation nommée, le sujet sait pendant et après de quoi il s'agit, et son récit tient quand on le vérifie : c'est une alarme avec objet, portée à une intensité

somatique maximale. La crise décrite dans ce texte est l'autre. Elle survient sans anticipation, préférentiellement la nuit, sans que le sujet puisse dire de quoi il s'agit ni pendant ni après, et le récit qu'il finit par en donner ne réduit pas la charge lorsqu'il est travaillé, ce qui est le repère de l'adresse leurre (É14.16).

É16.7 (F) : Attaques attendues et inattendues dans la nosographie. La distinction n'est pas une invention du texte : la nosographie distingue les attaques attendues, déclenchées par un signal identifiable, des attaques inattendues, survenant sans déclencheur repérable, et elle réserve le diagnostic de trouble panique à la récurrence des secondes.

É16.8 (L) : L'inattendu est une propriété de l'index. L'objet du texte est donc exactement l'attaque inattendue, et sa contribution tient en une phrase : « *ce que la nosographie enregistre comme inattendu n'est pas sans cause, c'est sans adresse* ». Le terme inattendu décrit correctement l'expérience du sujet, et il est ordinairement lu comme une propriété de l'événement. Il est une propriété de l'index.

É16.9 (L) : La comorbidité comme conséquence ; la flèche inversée. La co-occurrence de l'anxiété et du trouble panique est élevée et documentée. Le cadre l'explique sans avoir besoin d'une parenté de nature. Vivre avec des crises imprévisibles produit une anticipation de la crise, laquelle est une anxiété parfaitement adressée, puisque son objet est la crise elle-même. La comorbidité est donc, dans cette population, une conséquence plutôt qu'une origine, et la flèche que l'on suppose ordinairement se trouve inversée.

É16.10 (P) : La double dissociation qui trancherait. Il doit exister des sujets à anxiété chronique élevée et sans aucune crise inattendue, et des sujets à anxiété basse ou nulle présentant des crises inattendues récurrentes. Le premier profil est banal et facile à documenter. Le second est le discriminant : si toute crise inattendue s'accompagnait d'une anxiété préexistante, la séparation proposée tomberait, et l'hypothèse de la désindexation avec elle.

16.4 L'alarme qui se termine

É16.11 (L) : L'alarme est l'organe sain ; toute peine majeure produit sa propre panique, adressée. Le texte ne traite pas la panique comme pathologique par nature. L'alarme est l'organe sain. Toute peine majeure produit sa propre panique, et cette panique est normale. Ceux qui n'ont pas traversé de grande peine en imaginant une mélancolie ; ceux qui l'ont traversée savent que c'est violent, physique, que cela prend à la gorge, et que cela ressemble beaucoup plus à de la peur qu'à de la tristesse. Elle frappe elle aussi la nuit, et pour la même raison, quand cessent les occupations qui masquaient le blanc. La différence est ailleurs, et elle est entière : cette panique-là est adressée. La carte est devenue blanche, mais le sujet sait de quelle carte il s'agit. Il peut nommer ce qui s'est effondré, dire quel avenir s'est éteint, désigner l'entrée à réviser. L'alarme a un objet, et cet objet est trouvable.

É16.12 (L) : Le critère de santé est la terminaison. Une alarme est saine lorsqu'elle peut être répondue. Répondre à une alarme, c'est localiser ce qu'elle signale et mettre la carte à jour. La panique de la peine est répondable : chaque collision avec l'absence corrige une entrée, l'alarme accomplit donc un travail, et elle s'épuise en l'accomplissant. Les vagues tardives sont plus courtes, même quand elles sont aussi hautes, et ce n'est pas le temps écoulé qui produit cet affaissement, c'est le nombre de collisions traversées. La panique désindexée ne peut pas être

répondue, puisqu'il n'existe aucune entrée à réviser. Elle ne s'épuise donc pas. Elle se répète à l'identique, et c'est cette identité de répétition qui constitue le signe le plus sûr : une alarme qui travaille se modifie en travaillant ; une alarme désindexée ne se modifie pas du tout. Le critère de santé n'est donc ni l'intensité, ni la violence somatique, ni la durée d'un épisode isolé : c'est la terminaison. « *La panique adressée se termine parce qu'elle travaille ; la panique désindexée se perpétue parce qu'elle ne peut pas travailler.* »

É16.13 (L) : La saudade est ce qu'une panique adressée devient quand elle a fini son travail. L'axe du §16.2 reçoit une lecture temporelle, et ses deux extrémités cessent d'être seulement en face l'une de l'autre. La saudade n'est pas simplement le contraire de la panique : elle est ce qu'une panique adressée devient lorsqu'elle a fini son travail. Alarme, puis réécriture entrée par entrée, puis écart lisible et vivable, sont trois moments d'une même trajectoire. La panique désindexée occupe cette même ligne comme un point fixe : elle ne se déplace pas d'elle-même, parce que le déplacement exige une entrée à corriger.

« Ce n'est pas l'alarme qu'il faut éteindre : c'est l'adresse qu'il faut rendre, après quoi l'alarme s'éteint seule, comme elle le fait chez tous ceux qui traversent une peine ordinaire. »

Chapitre 17. L'organe supprimé

Ce que l'on va voir. Si la restitution des adresses exige un tiers, et si elle doit être régulière pour empêcher l'empilement, une société a besoin d'un organe qui fournisse ce tiers. Le chapitre décrit, hors de toute question de foi, l'institution qui a tenu cette fonction pendant des siècles, le confessionnal, et les quatre mécanismes qui la faisaient fonctionner. Il pose une thèse strictement structurelle, avec une garde explicite contre toute lecture épidémiologique : un système sans organe d'indexation produit des marques désindexées. Il décrit ce qui a occupé la place vide (les espaces en ligne, qui inversent chaque fonction), le discours de banalisation qui accompagne la crise, et les régimes sociaux d'expression qui fabriquent de la désindexation à l'échelle d'une population. La confession comme objet propre est traitée au Volume 11 (*La Cité et le Sens*, chapitre de la confession sacrifiée) ; on n'en garde ici que ce qui touche la panique.

17.1 Une fonction, décrite hors de toute question de foi

É17.1 (L) : Les quatre mécanismes du confessionnal. Le confessionnal réunissait quatre mécanismes, et il fallait les quatre. *L'anonymat.* On y entrait sans visage, dans la pénombre. L'absence de regard désarme la garde qui protège l'image, et c'est précisément cette garde qui empêche d'approcher une scène honteuse. Dans le noir, il n'y a plus d'image à défendre, donc plus rien à protéger. Ce mécanisme n'est pas un parmi les autres : il est la condition des trois suivants. *L'auditeur saturé.* Celui qui écoutait avait déjà tout entendu. Ce que le déposant portait comme une monstruosité unique, l'auditeur l'avait entendu cent fois la même semaine, et sa réponse ne disait pas au déposant qu'il était coupable, mais que c'était humain, que c'était commun, qu'il n'était pas une exception. C'est la normalisation, exécutée par un dispositif plutôt que rencontrée par chance. *La régularité.* On y retournait périodiquement, indépendamment de son état, que la vie soit belle ou non. Rien n'avait le temps de s'empiler, et surtout, rien n'avait le temps d'être recouvert par les couches successives que décrit la boucle de Scheff. *L'absence de statut de patient.* On n'y venait pas parce qu'on n'y arrivait plus. Il n'y avait aucun seuil de détresse à franchir, donc aucune humiliation à l'entrée, et donc aucun obstacle de honte à l'accès d'un dispositif dont la fonction était de traiter la honte. Ces quatre mécanismes sont psychologiquement intelligibles sans aucun recours au surnaturel.

17.2 La thèse, et sa garde

É17.2 (L) : Le confessionnal était un dispositif de maintenance de l'index. « *Sa disparition n'a pas supprimé un rite : elle a supprimé un entretien.* »

Garde obligatoire. Le texte n'affirme pas, et n'affirmera pas, que la panique

aurait augmenté parce que les églises se sont vidées. Une telle affirmation serait épidémiologique, et elle serait réfutée en trois secondes : les variations mesurées de prévalence des troubles anxieux tiennent pour une part considérable à des changements de critères diagnostiques, de seuils, de détection et de disposition à consulter, et aucune inférence causale sérieuse ne se tire de ces séries. Quiconque lirait ici une thèse historique la lirait contre son énoncé.

É17.3 (L) : Thèse structurelle : un système sans organe d'indexation produit des marques désindexées. Ce qui est soutenu est d'un autre ordre, et n'a pas besoin de la statistique : un système qui ne dispose d'aucun organe d'indexation produit des marques désindexées. C'est une proposition sur les conditions de possibilité d'une opération, pas sur une courbe. Elle serait vraie même si la prévalence était stable, et elle serait fausse même si la prévalence avait triplé.

17.3 Ce qui occupe la place vide

É17.4 (L) : Les espaces en ligne reproduisent la position et inversent chaque fonction. Le besoin n'a pas disparu avec l'organe, et la place vide a été occupée. Les espaces d'expression en ligne reproduisent la position structurelle du dispositif, à savoir le dépôt anonyme de ce qu'on porte, en inversant chacune de ses fonctions. L'anonymat n'y désarme plus la garde pour permettre l'aveu apaisé : il désinhibe l'agression. L'auditeur normalisant y est remplacé par une audience qui note, commente et polarise. Le dépôt n'y éteint pas la tension : il la recharge par la réponse qu'il suscite, et la remet en jeu au cycle suivant. Ce que cette substitution rate n'est pas l'écoute : une lecture a bien lieu, elle porte simplement sur la mauvaise face. Le dispositif ancien lisait la face signification et rendait le déposant au commun, ce qui clôt. Le dispositif nouveau lit une face de performance et renvoie un score, ce qui rouvre. « *Une marque notée n'est pas relâchée : elle doit reperformer.* »

17.4 La banalisation, et ce qu'elle referme

É17.5 (L) : Le discours de banalisation fusionne deux opérations. Un discours accompagne aujourd'hui la crise, et il est presque toujours le même : cela passe, cela dure vingt minutes, on n'en meurt pas, ce n'est pas dangereux, c'est fréquent, tout le monde peut en faire une. Ce discours fusionne deux opérations distinctes. La première est la réassurance dans l'instant. Elle est correcte, elle est nécessaire, et elle est exactement la co-régulation (É15.8). Dire à quelqu'un en crise que cela va passer et qu'il ne va pas mourir abaisse la température, ce qui est la condition de tout travail ultérieur ; rien ici ne la conteste. La seconde est la conclusion étiologique que l'on tire de la première : si c'est bénin, transitoire et sans cause repérable, alors il n'y a rien à chercher. Cette conclusion ne découle pas de la première. Ce qui est transitoire est l'épisode ; ce qui ne l'est pas est ce qui le produit : une marque qui charge depuis des années, une architecture construite sur l'absence d'épreuve, et un sujet qui ne trouve plus sa propre adresse. On rassure donc justement sur l'épisode, et l'on conclut faussement sur le phénomène. Une fièvre qui retombe n'est pas une fièvre bénigne, et personne ne tire de sa retombée qu'il n'y a rien à chercher en amont.

É17.6 (L) : « Tout le monde peut en faire une » fusionne deux objets. L'épisode isolé, survenant sous charge extrême, peut effectivement toucher très largement, et ce fait est documenté. La configuration récurrente, celle que le texte décrit, n'est

pas distribuée indifféremment dans la population : elle suppose une histoire précise. Fusionner les deux fait hériter le second de l'innocuité du premier.

É17.7 (L) : La banalisation est le plus efficace des alliés recrutés. Ce discours est fonctionnellement le plus efficace de tous les alliés recensés au chapitre 14, pour trois raisons cumulées. Il est fourni de l'extérieur, sans que le sujet ait à le produire. Il vient revêtu d'une autorité, ce qui le rend difficile à discuter. Et il dit « *exactement ce que la honte a besoin qu'on dise, à savoir qu'il n'y a rien à trouver* ». Les autres alliés dissimulent une adresse ; celui-là referme la recherche. Et il ne coûte rien à accepter, puisqu'il soulage. Garde : il ne s'agit d'imputer une mauvaise foi à qui que ce soit. Le discours de réassurance existe parce qu'il fonctionne sur l'épisode, et il fonctionne réellement. Ce qui est décrit est un effet secondaire d'une opération juste à son propre niveau : un énoncé de stabilisation reçu comme un énoncé d'étiologie. La correction demandée est mineure dans sa formulation et considérable dans ses effets : « *Il suffit de dire que la crise passe et que ce qui la produit ne passe pas.* »

17.5 Les régimes d'expression

É17.8 (L) : Un affect peut devenir inexprimable par prescription, et la désindexation devient un produit social. Jusqu'ici l'effacement a été décrit comme une opération individuelle. Il existe une seconde voie, à l'échelle d'une population. Lorsqu'un régime social déclare quels affects une catégorie de personnes a le droit de montrer, il ne supprime pas les affects exclus : il leur retire leur canal. Et un affect privé d'expression tombe sous les trois conditions, parce que le montrer devient honteux en lui-même : l'interdiction ajoute une couche de honte par-dessus un état qui n'en portait pas. Il en résulte une conversion : une anxiété, qui est par nature un état adressé et nommable, devient un état indicible, puis non dit, puis introuvable. Le régime ne crée pas l'affect : il en efface l'index. La désindexation cesse alors d'être un accident biographique pour devenir un produit régulier d'une organisation sociale. (C'est le global partiel du traité, É10.11.)

É17.9 (L) : Les régimes de masculinité ; un coût qui retombe sur les hommes. Le cas le plus documenté et le plus net est celui des régimes de masculinité. Le registre affectif admissible pour les hommes y a longtemps exclu la peur, l'inquiétude et la détresse, tout en autorisant la colère et en honorant le silence. Il faut noter à qui ce coût-là revient : ces régimes sont analysés le plus souvent par leurs coûts pour les femmes, qui sont réels et documentés, tandis que celui-ci retombe sur les hommes que la prescription gouverne. Être empêché de dire qu'on a peur, c'est être privé du tiers de lecture, et cette privation est structurelle et non psychologique. Ce qui sort alors suit la règle de la fausse assurance (É14.20) : la décharge emprunte la seule forme qui ne nomme personne. Le corps la fournit : la poitrine, le cœur, le souffle, la digestion. Un événement somatique se raconte sans qu'aucune chose honteuse ait été dite, et il donne même droit à des soins, à du repos et à de la compassion, tous refusés à sa version nommée.

É17.10 (F) : La présentation somatique de la détresse varie avec la permissibilité culturelle. La littérature sur la présentation somatique de la détresse établit qu'elle varie avec la permissibilité culturelle de l'expression psychologique (appui général, non attribué dans la source à un auteur précis).

É17.11 (L) : La situation migratoire cumule les retraits. Les quatre fonctions du §17.1 supposent une communauté existante : un auditeur qui a déjà tout entendu suppose qu'il l'ait entendu dans votre langue, et la régularité suppose une institution encore debout là où l'on se trouve. Le déplacement retire les deux d'un coup. S'y

ajoute ordinairement le rôle de pourvoyeur, qui interdit de déclarer la difficulté, puisque la déclarer reviendrait à annoncer aux siens que le motif du départ a échoué. On obtient alors la configuration complète : une charge réelle, aucune adresse, aucun tiers accessible, et une seule sortie disponible, somatique.

Garde obligatoire. La tentation est grande de conclure sur la morbidité cardiaque, et il faut s'en abstenir. La mortalité cardiovasculaire dans les populations migrantes est confondue par les conditions de travail, l'alimentation, le tabac, la pauvreté, l'accès aux soins et des effets de sélection à l'émigration comme au retour. Les travaux qui relient la contrainte chronique au risque cardiovasculaire, du modèle demande-contrôle de Karasek au déséquilibre effort-récompense de Siegrist, établissent des associations et non le mécanisme particulier proposé ici. Rien dans le texte n'autorise une attribution étiologique.

É17.12 (Chantier) : Un régime qui interdit l'expression fabrique des marques désindexées ; la question épidémiologique reste ouverte. Ce qui est déposé est strictement structurel : un régime qui interdit l'expression d'un affect fabrique des marques désindexées dans la population qu'il gouverne. Que cette fabrication se traduise ou non par une morbidité mesurable est une autre question, elle est légitime, et elle reste ouverte.

Chapitre 18. Ce qui est déposé à la mesure, et la réponse au titre

Ce que l'on va voir. Le texte sur la panique ne prédit pas au sens d'annoncer un événement : il dépose une lecture d'avance et l'expose à la mesure. Si la mesure diverge, c'est cette lecture qui est fautive, et elle tombe. Le chapitre donne les six énoncés déposés, avec leurs clauses, puis les limites et les deux chantiers du texte, dont le principal a reçu depuis une réponse dans le traité de la première partie. Il se termine par la réponse au titre.

18.1 Les énoncés déposés

É18.1 (P) : Énoncé principal : restitution des adresses contre gestion des symptômes. Chez des sujets présentant des crises de panique sans cause organique identifiée, une intervention centrée sur la restitution des adresses, c'est-à-dire l'identification et la relecture accompagnée des scènes de honte non relues, devrait réduire la fréquence des crises davantage qu'une intervention centrée sur la seule gestion des symptômes, à durée de traitement égale et sur des groupes appariés. *Clause d'effondrement* : une absence de différence entre les deux bras, ou une supériorité de la gestion symptomatique seule, réfute l'hypothèse de la désindexation comme mécanisme central. Le texte tombe alors en entier, et non par morceaux : c'est cette hypothèse qui porte tout le reste. (Il s'agit d'un protocole de mise à l'épreuve d'une hypothèse, non d'une recommandation : le corpus ne conseille aucun traitement.)

É18.2 (P) : Énoncé secondaire : la forme forte exposée à un contre-exemple unique. La forme forte de la thèse veut que la honte soit une condition nécessaire hors causes organiques. Elle est donc exposée à un contre-exemple unique : un cas propre de panique non organique chez un sujet sans scène de honte identifiable, après recherche conduite avec un tiers et sur une durée suffisante, ramène la thèse à sa forme faible, où la honte n'est qu'un verrou fréquent parmi d'autres. (Le traité a affiné ce critère : l'exigence d'une scène est remplacée par celle d'une configuration relationnelle documentée, et l'attestation doit être indépendante de l'inaccessibilité, É12.1 et É12.10.)

É18.3 (P) : Énoncé sur la provocation : trait ou charge, départagés par la stabilité. Les deux lectures du même différentiel, le seuil abaissé et la charge permanente (É15.12), se départagent sur la stabilité. Si la sensibilité à la provocation est un trait, elle doit rester stable indépendamment de l'état de la marque sous-jacente. Si elle mesure une charge, elle doit varier avec cet état. Deux mesures suivent. La sensibilité à l'épreuve au dioxyde de carbone devrait décroître après un travail réussi de restitution d'adresse, davantage qu'après une intervention

symptomatique de durée égale. Et elle devrait être plus élevée au terme d'une journée ayant comporté un armement non reconnu qu'au terme d'une journée neutre, chez le même sujet. Une sensibilité stable dans les deux protocoles réfute la lecture par charge permanente et rend la lecture organique suffisante.

É18.4 (P) : Énoncé de temporalité : une latence entre armement et décharge.

Le mécanisme en trois temps prédit un décalage régulier entre l'armement et la décharge, et non une coïncidence. Une distribution des crises strictement contemporaine des déclencheurs, sans latence, contredirait le modèle en trois temps.

É18.5 (P) : Énoncé sur l'adresse leurre : compréhension de soi sans réduction des crises.

Le recrutement prédit une dissociation mesurable entre deux variables que l'on confond ordinairement : le gain en compréhension de soi et la réduction de fréquence des crises. Chez les sujets travaillant sur une adresse leurre, la première devrait progresser sans la seconde, et cette dissociation devrait se résoudre au moment où une autre scène est atteinte. Une corrélation constante entre les deux variables, sans cas de dissociation prolongée, affaiblirait la lecture du recrutement.

É18.6 (P) : Énoncé sur la fausse assurance : les plus autosuffisants ont les prodromes les plus courts.

La fausse assurance prédit une relation que le sens commun inverse. Parmi les sujets à crises non organiques, l'autosuffisance déclarée et le refus habituel de recourir à autrui devraient s'associer à des crises plus abruptes, avec un prodrome plus court ou absent, et non à des crises plus rares ou plus modérées. Deux mesures existantes suffisent à le tester : une échelle d'autosuffisance ou de refus d'aide d'un côté, la durée du prodrome rapportée de l'autre. Une association inverse, où les sujets les plus autosuffisants présentent les montées les plus graduelles, réfute la lecture par absence de paliers.

S'y ajoute la double dissociation anxiété-panique (É16.10).

18.2 Limites et chantiers du texte

Ce que le texte n'affirme pas. Il ne couvre pas les paniques d'origine organique, exclues d'emblée. Il ne prétend pas que toute crise de panique se résolve, ni qu'elle se résolve par la seule voie décrite. Il ne propose aucune méthode thérapeutique, et l'ordre des opérations (stabiliser d'abord) n'est pas négociable. Il ne conteste aucun résultat clinique établi.

É18.7 (L) : Le chantier principal du texte, tranché par le traité : les autres obstacles à la relecture.

La littérature documente d'autres obstacles à la relecture que la honte : l'évitement expérientiel, la crainte de la désorganisation, l'absence de conditions matérielles ou sociales de dépôt. Le texte sur la panique (juillet 2026) laissait deux positions ouvertes : absorber ces obstacles (l'évitement serait une forme diluée de honte, la crainte de la désorganisation une honte anticipée de ce qu'on verrait), ou les laisser en branche séparée, ce qui affaiblirait la forme forte. Il proposait un départage par mesure d'indépendance : si ces obstacles prédisent la chronicité une fois la honte contrôlée, ils constituent une branche propre ; si leur effet s'effondre au contrôle, ils sont des formes de la première. Le traité (août 2026) a tranché autrement que par l'une des deux branches : l'évitement n'est ni une forme diluée de honte ni une branche indépendante, il est l'antichambre de l'effacement (É5.8) ; la crainte de la désorganisation et l'absence de conditions de dépôt relèvent respectivement de la capacité insuffisante (É5.1) et de l'échec de placement (É8.1). Le test de médiation proposé reste valable comme mise à

l'épreuve de cette réponse.

É18.8 (Chantier) : L'épisode isolé et le trouble constitué. La distinction entre l'attaque de panique isolée et le trouble panique constitué n'est pas traitée ici, et la banalisation montre qu'elle porte plus que la nosographie. Un épisode unique survenant sous charge extrême et une configuration récurrente sont deux objets, et la lecture vise le second. Le passage de l'un à l'autre implique probablement une seconde boucle, la peur de la crise elle-même, qui est un objet distinct et adressé, celui-là. Ce point mérite son propre traitement.

18.3 Conclusion du texte sur la panique

L'ensemble tient en une chaîne courte.

Une marque porte deux faces, une tension et une signification, et se traverse par une lecture qui exige une adresse. La honte est le seul affect qui satisfasse les trois conditions nécessaires pour effacer une adresse : porter sur l'être, se prendre elle-même pour objet, interdire sa propre expression. Elle ne les satisfait pourtant qu'à une condition, et il faut la dire avant tout le reste : une honte reçue à hauteur d'yeux se termine brièvement et laisse un acquis, tandis que seule la honte non reçue entre en récursion et se met à effacer. Une marque ainsi désindexée demeure entière et continue de charger, mais devient introuvable pour celui qui la porte. Elle s'arme le jour sans être reconnue, et se décharge la nuit lorsque tombe le seul des deux masquages qui dormait. L'alarme qui en résulte est pleine, correcte, et sans objet lisible, ce qui explique en un seul mécanisme qu'elle soit sans stimulus, imperméable au raisonnement, inaccessible à la relecture, et nocturne.

La restitution des adresses ne peut pas se faire seul, parce que le porteur et sa marque ne font pas un lecteur. Elle demande un tiers, régulier, qui abaisse d'abord la température et normalise ensuite. Une société qui ne se donne aucun organe pour cela produit des marques désindexées, et il n'est pas nécessaire de compter les crises pour le savoir.

L'alarme, elle, n'est jamais en cause. Toute peine majeure en produit une, violente et nocturne, et celle-là se termine parce qu'elle peut travailler : chaque collision avec l'absence corrige une entrée, et l'alarme s'épuise en corrigeant. Ce qui distingue l'autre n'est ni son intensité ni sa violence, c'est qu'elle ne se termine pas, faute d'entrée à corriger. Il ne s'agit donc jamais d'éteindre une alarme, mais de lui rendre son adresse, après quoi elle s'éteint seule.

« La panique n'est pas une peur sans raison. C'est une peine dont on a effacé l'adresse. »

Reste la question du titre, et elle reçoit sa réponse. Crise de panique ou de honte : ni l'une ni l'autre séparément, et les deux à des places distinctes. De la peur dans son exécution, puisque c'est une alarme et qu'elle fonctionne correctement. De la honte dans sa cause, puisque c'est elle qui a rendu l'objet illisible. La disjonction que le titre propose est fausse, et c'est en la refusant que le phénomène devient intelligible.

« Une peur normale, qui revient pour être résolue, et que la honte a cachée. »

18.4 Le souvenir mis à l'échelle de la douleur, et ce que fait l'EMDR

« Un petit événement anodin pour plusieurs, et même pour la personne, peut plus tard, à cause de blessures similaires, nous paraître immense, car la douleur a grandi et le souvenir non ; alors on fait grandir le souvenir à la hauteur de la souffrance. »

Filipe Bastos, 15 octobre 2026

Ce que l'on va voir. Le texte sur la panique pose que la crise est une peine dont on a effacé l'adresse. Cette section, ajoutée le 15 octobre 2026, décrit l'erreur d'adresse la plus ordinaire : la douleur accumulée par des blessures semblables est inscrite tout entière à l'adresse du premier événement, et le souvenir de celui-ci est agrandi pour pouvoir la porter. Elle relit ensuite la thérapie EMDR (*Eye Movement Desensitization and Reprocessing*, désensibilisation et retraitement par les mouvements oculaires) dans ce cadre : la thérapie ne réduit pas le souvenir, elle lui rend sa taille. Les faits de la science reçue sont donnés d'abord, avec leurs sources ; la lecture du corpus vient ensuite, puis les prédictions qui la feraient tomber. Rien ici n'est un conseil de traitement : l'EMDR est une thérapie qui se pratique avec un thérapeute formé, et toute question de santé relève d'un médecin.

É18.9 (F) : Ce que la recherche établit sur l'EMDR. Les mouvements oculaires ajoutés à la thérapie ont un effet propre, modéré en clinique et fort en laboratoire : la méta-analyse de Lee et Cuijpers (2013), sur 849 participants, donne $d = 0,41$ pour quinze essais cliniques, $d = 0,74$ pour onze essais de laboratoire, et $d = 0,91$ sur la netteté des souvenirs. L'effet ne dépend pas de la direction : des mouvements verticaux font aussi bien que des horizontaux (Gunter et Bodner, 2008), et des tâches sans mouvement oculaire, comme compter à rebours pendant le rappel, produisent un effet voisin (van den Hout et collègues, 2010 ; van den Hout et Engelhard, 2012). L'hypothèse d'une communication accrue entre les deux hémisphères n'est pas soutenue : l'étude EEG de Samara et collègues (2011) ne trouve aucune hausse de cohérence interhémisphérique, et ses auteurs concluent qu'elle jette un doute sérieux sur cette hypothèse. L'explication dominante est celle de la mémoire de travail : le souvenir et la seconde tâche se disputent une capacité limitée, et le souvenir revient moins net et moins chargé. En clinique, l'avantage des mouvements oculaires sur d'autres tâches à double attention reste discuté (Jeffries et Davis, 2012 ; Carter et Farrell, 2023).

É18.10 (F) : Ce que la recherche établit sur l'exagération. On surestime l'intensité et la durée de ce qu'on ressentira, tout en prévoyant correctement si ce sera agréable ou pénible : c'est le biais d'impact (Gilbert et collègues, 1998 ; Wilson et Gilbert, 2005), dont une cause nommée est le *focalisme*, l'attention fixée sur l'événement seul. La peur agrandit ce qu'on perçoit : après avoir approché des tarentules vivantes, les participants les plus effrayés les estiment plus grosses qu'elles ne sont (Vasey et collègues, 2012). Le souvenir n'est pas gravé une fois pour toutes : chaque rappel le rend à nouveau modifiable avant qu'il ne soit réenregistré, c'est la reconsolidation (Nader, Schafe et LeDoux, 2000) ; et l'état présent oriente ce dont on se souvient (rappel congruent à l'humeur, Bower, 1981).

É18.11 (L) : La douleur grandit, le souvenir non ; l'esprit agrandit le souvenir. Un événement d'abord petit, anodin pour les autres et même pour celui qui le vit, est suivi de blessures semblables. La douleur s'additionne ; le souvenir du premier événement, lui, garde sa taille. L'écart entre une petite chose et une grande douleur

ne se tient pas, et l'esprit le résout en agrandissant le souvenir jusqu'à la hauteur de la souffrance. Le souvenir grossi n'est donc pas une erreur quelconque : c'est une mise à l'échelle, une réécriture qui permet au souvenir de porter une douleur qui ne lui appartient pas en entier. *Lecture* : c'est une erreur d'adresse au sens du chapitre 14. Toute la peine accumulée est inscrite à une seule adresse, la première, et les blessures suivantes perdent la leur. Le même schéma traverse le corpus : une petite imprécision répétée dans une chaîne de relations finit en chaos (la troncature de Stevin, Volume 3, *Le Code et le Registre*) ; un blocage qui se répète et grandit à chaque fois (lecture du cancer, Volume 9, *Le Vivant*).

É18.12 (L) : Le regard au repos fixe exagère ; le focus en mouvement empêche le blocage. L'auteur tient que l'on s'imagine toujours plus gros que la réalité, et que c'est la perception au repos, immobile, qui exagère le souvenir : fixé, le souvenir est bloqué et grossi par sa fixation, comme l'attention fixée sur l'événement seul gonfle l'intensité attendue (É18.10). Pendant l'EMDR, la personne parle, et elle doit suivre : deux gestes tenus ensemble. Le focus sur un mouvement empêche le souvenir de se bloquer ; il passe, et il se présente à son poids réel. « *S'il vient moins lourd, c'est qu'il est moins lourd.* » Ce qui baisse n'est pas le souvenir, c'est l'exagération du regard fixe. *Lecture* : les deux gestes simultanés, parler et suivre, font un troisième terme, $1 \oplus 1 = 3$ (Volume 1, *La Fondation*) : le tiers qui se libère est l'inconscient, délivré de l'adresse unique où toute la douleur avait été inscrite : « *il libère l'inconscient d'une adresse* ». Le souvenir revient à sa mesure, et la douleur retrouve ses vraies adresses, celles des blessures qui ont suivi. La latéralité gauche-droite n'y est pour rien, ce que les données confirment (É18.9).

É18.13 (L) : Deux lectures des mêmes faits. La lecture de la mémoire de travail et celle du corpus expliquent les mêmes résultats, y compris l'indifférence à la direction et l'efficacité du comptage. Elles diffèrent sur ce qui se passe : pour la première, le souvenir réel est affaibli par la concurrence des tâches, c'est une soustraction ; pour le corpus, le souvenir n'est pas affaibli, son exagération est levée, c'est une restitution de mesure. Un appui partiel va dans le sens du corpus : dans l'étude du comptage, rendre la tâche plus exigeante n'a pas augmenté l'effet, sans relation entre la dose et l'effet (van den Hout et collègues, 2010), alors qu'une concurrence pure laisserait attendre plus d'effet pour plus de charge. Une étude ne suffit pas : c'est un appui, non une preuve.

É18.14 (P) : Le contenu exact reste, seule la charge baisse. Si le souvenir n'est pas abîmé mais ramené à sa mesure, les détails exacts du souvenir (ce qui s'est passé, vérifiable par un témoin ou un document) doivent rester intacts après la thérapie, alors que la charge et la taille perçue baissent. *Critère d'échec* : si la thérapie fait perdre des détails exacts dans la même mesure que la charge, c'est le souvenir qui est abîmé, et la lecture tombe.

É18.15 (P) : La taille du souvenir suit les blessures venues après, non la gravité d'origine. À gravité d'origine comparable, plus une personne a vécu de blessures semblables après un événement, plus elle juge ce souvenir grave. *Critère d'échec* : si la taille perçue du souvenir suit seulement la gravité de l'événement d'origine, sans dépendre des blessures ultérieures, la lecture tombe.

É18.16 (P) : Tenir les deux termes, non charger au maximum. L'effet doit dépendre du fait de tenir ensemble la parole du souvenir et le focus suivi, non de la quantité de charge : une tâche très lourde qui empêche de tenir le souvenir doit échouer, une tâche légère qui laisse coexister le souvenir et le focus doit réussir. *Critère d'échec* : si l'effet croît régulièrement avec la charge, que le souvenir soit tenu ou non, la lecture tombe.

Références de la section. Bower, G. H. « Mood and memory ». *American Psychologist*, 36, 1981, p. 129-148. Carter, C., Farrell, D. « A systematic review exploring the role of eye movements in EMDR therapy from a working memory perspective ». *EMDR Therapy Quarterly*, 2023. Gilbert, D. T., Pinel, E. C., Wilson, T. D., Blumberg, S. J., Wheatley, T. P. « Immune neglect: A source of durability bias in affective forecasting ». *Journal of Personality and Social Psychology*, 75, 1998. Gunter, R. W., Bodner, G. E. « How eye movements affect unpleasant memories: Support for a working-memory account ». *Behaviour Research and Therapy*, 46, 2008. Jeffries, F. W., Davis, P. « What is the role of eye movements in Eye Movement Desensitization and Reprocessing (EMDR) for Post-Traumatic Stress Disorder (PTSD)? A review ». *Behavioural and Cognitive Psychotherapy*, 2012. Lee, C. W., Cuijpers, P. « A meta-analysis of the contribution of eye movements in processing emotional memories ». *Journal of Behavior Therapy and Experimental Psychiatry*, 44(2), 2013, p. 231-239. Nader, K., Schafe, G. E., LeDoux, J. E. « Fear memories require protein synthesis in the amygdala for reconsolidation after retrieval ». *Nature*, 406, 2000, p. 722-726. Samara, Z., Elzinga, B. M., Slagter, H. A., Nieuwenhuis, S. « Do horizontal saccadic eye movements increase interhemispheric coherence? ». *Frontiers in Psychiatry*, 2, 2011. van den Hout, M. A., Engelhard, I. M. « How does EMDR work? ». *Journal of Experimental Psychopathology*, 3(5), 2012, p. 724-738. van den Hout, M. A., Engelhard, I. M., Smeets, M. A. M., et collègues. « Counting during recall: Taxing of working memory and reduced vividness and emotionality of negative memories ». *Applied Cognitive Psychology*, 24(3), 2010, p. 303-311. Vasey, M. W., Vilensky, M. R., Heath, J. H., Harbaugh, C. N., Buffington, A. G., Fazio, R. H. « It was as big as my head, I swear! Biased spider size estimation in spider phobia ». *Journal of Anxiety Disorders*, 26(1), 2012, p. 20-24. Wilson, T. D., Gilbert, D. T. « Affective forecasting: Knowing what to want ». *Current Directions in Psychological Science*, 14(3), 2005, p. 131-134.

18.5 Références de la deuxième partie

Bowlby, J. *Attachment and Loss*, vol. II : *Separation*. Basic Books, 1973. Bower, G. H. « Mood and Memory ». *American Psychologist*, 1981. Brown, B. *I Thought It Was Just Me*. Gotham, 2007. Herman, J. *Trauma and Recovery*. Basic Books, 1992. Klein, D. F. « False suffocation alarms, spontaneous panics, and related conditions ». *Archives of General Psychiatry*, 1993. Lewis, H. B. *Shame and Guilt in Neurosis*. International Universities Press, 1971. Nathanson, D. *Shame and Pride*. Norton, 1992. O'Connor, M.-F. *The Grieving Brain*. HarperOne, 2022. Panksepp, J. *Affective Neuroscience*. Oxford University Press, 1998. Sanderson, W. C., Rapee, R. M., Barlow, D. H. « The influence of an illusion of control on panic attacks induced via inhalation of 5.5% carbon dioxide-enriched air ». *Archives of General Psychiatry*, 46, 1989, p. 157-162. Schmidt, N. B., Trakowski, J. H., Staab, J. P. « Extinction of panicogenic effects of a 35% CO2 challenge in patients with panic disorder ». *Journal of Abnormal Psychology*, 106, 1997. Scheff, T. J. *Microsociology : Discourse, Emotion, and Social Structure*. University of Chicago Press, 1990. Tangney, J. P., Dearing, R. L. *Shame and Guilt*. Guilford, 2002. Sont également cités sans référence complète dans la source : Karasek (modèle demande-contrôle), Siegrist (déséquilibre effort-récompense).

Troisième partie. La peine comme perte d'espoir

Chapitre 19. Un affect sans nom propre : douleur et peine

Ce que l'on va voir. La troisième partie fusionne deux textes de juillet 2026 : l'essai *La peine comme perte d'espoir. Essai de philosophie de l'affect, avec positionnement critique et appuis empiriques*, qui en est le versant argumenté, et *Qu'est-ce que la peine*, texte court destiné à la lecture non spécialisée. L'essai fournit les thèses, les appuis et les énoncés falsifiables ; le texte court fournit plusieurs formules frappées et deux pièces absentes de l'essai (le mensonge du « plus jamais », et la liste des idées reçues). Ce premier chapitre commence par un aveu de vocabulaire : aucune langue n'a de mot juste pour la chose. Il établit ensuite la distinction fondatrice entre la douleur, signal du corps, et la peine, qui exige d'avoir investi un avenir. L'essai déclare trois statuts : Thèse (position philosophique argumentée, notée **L**), Appui (**F**), Prédiction (**P**) ; aucune proposition empirique n'est avancée sans source, aucune thèse n'est présentée comme démontrée.

« *La peine n'est pas l'amour qui demeure. C'est l'espoir qui demeure enfermé dans un avenir devenu impossible.* »

19.1 Trois heures du matin

Le texte court s'ouvre ainsi, et le volume garde ce seuil tel quel : « *Il est trois heures du matin. La poitrine s'est réveillée avant la tête, et elle serre. Rien ne s'est passé cette nuit. Personne n'est entré dans la chambre. Alors on cherche demain, par réflexe, comme on cherche l'interrupteur dans le noir. Et demain ne s'allume pas.* » Il s'agit, dit l'auteur, de la peine rendue lisible du dedans : « *Une chose qu'on comprend fait encore mal : elle ne fait plus peur. C'est déjà la moitié du chemin.* »

19.2 Un affect sans nom propre

É19.1 (L) : Aucun mot disponible ne nomme la chose ; tous nomment autre chose qu'elle. La langue n'a pas de mot juste pour ce dont traite l'essai. L'étymologie le montre sans appel.

Peine vient du latin *poena*, châtiment, amende, compensation, apparenté au grec *poinê*, le prix du sang exigé après un meurtre. Le mot est juridique et économique avant d'être affectif : il désigne ce qui est dû. Son glissement médiéval vers l'effort coûteux (se donner de la peine) puis vers la souffrance morale conserve cette empreinte de prix à payer. Ce que le mot nomme est donc une dette, et il traîne avec lui une idée de faute qui n'a rien à faire ici. *Chagrin* procède selon toute vraisemblance d'un croisement : l'ancien *chagriner*, apparenté à *grigner* (retrousser les lèvres, grimacer), contaminé par le *chagrin* des selliers, cuir rugueux

qui râpe et qui use. Deux images convergentes : le visage qui se plisse, et la surface qui frotte. Le mot nomme donc un symptôme et une usure, jamais un objet ; Balzac exploite exactement cette double origine dans *La Peau de chagrin*. *Douleur*, du latin *dolor*, appartient au corps et n'exige aucune représentation. *Deuil* vient du latin populaire *dolus*, dérivé de *dolere*, souffrir, mais son usage a dérivé vers le rituel et sa durée : porter le deuil, la levée du deuil ; le mot nomme une période sociale et des conduites, non un affect. *Affliction* vient d'*affligere*, frapper contre, abattre : le mot suppose un coup venu du dehors, ce qui contredit une expérience qui procède de l'intérieur. *Angoisse*, de *angustia*, l'étroitesse, le resserrement, est celui qui approche le plus la phénoménologie (chapitre 21), puisqu'il nomme la constriction physique ; mais il nomme le corps de l'alarme, non ce qui la déclenche.

Hors du français, le constat se répète en se raffinant. L'anglais *grief* vient du latin *gravis* : le poids. L'allemand *Kummer* remonte à une racine désignant les décombres. Le portugais *saudade* dérive de *solitas*, la solitude : il nomme l'état de celui qui reste. Le grec ancien est le plus articulé de tous : *pénthos* nomme le deuil comme processus qui doit s'accomplir ; *ákhos* la douleur aiguë de la perte, dont Achille porte le nom ; et *póthos* le désir dirigé vers l'absent, que Platon distingue d'*éros*, tourné vers le présent. Trois mots pour trois aspects, et pourtant : un processus, une acuité, un manque, jamais la cause. Le japonais a produit *mono no aware*, le pathos des choses, la mélancolie douce née de la conscience que tout passe ; il ne nomme pas la peine mais sa prévention, et érige en sensibilité esthétique ce que l'essai décrit comme relocalisation anticipée de l'espoir (chapitre 20) : « *Une culture entière y a fait une vertu de ne jamais déposer son espoir sans savoir qu'il partira.* » Le gallois *hiraeth* désigne le manque d'un lieu ou d'un temps où l'on ne peut pas retourner, souvent d'un pays qui n'existe plus ; il ajoute à la *saudade* l'idée d'une impossibilité de nature. Le russe *toska*, dont Nabokov jugeait qu'aucun terme anglais ne rendait la nuance la plus profonde, nomme une souffrance de l'âme sans cause identifiable, un désir sans objet : de tous les mots recensés, le seul qui approche l'alarme dont l'adresse a été effacée (deuxième partie). L'allemand *Sehnsucht*, enfin, vise le désir d'une chose qu'on n'a jamais possédée, la nostalgie d'un ailleurs qui n'existe peut-être pas ; c'est le seul mot du relevé orienté vers l'avant ; il nomme l'aspiration, non son effondrement.

É19.2 (Th) : Le relevé lexical, compté. Le relevé comprend seize mots (six français : peine, chagrin, douleur, deuil, affliction, angoisse ; et grief, Kummer, saudade, pénthos, ákhos, póthos, mono no aware, hiraeth, toska, Sehnsucht) en huit langues (français, anglais, allemand, portugais, grec ancien, japonais, gallois, russe), et le bilan qu'en tire l'essai aligne quinze traits : un prix, une grimace, une usure, un rituel, un coup, un poids, des décombres, une solitude, un processus, une acuité, un manque, une impermanence, un retour impossible, une souffrance sans objet, une aspiration sans objet. Le texte court aligne les sept candidats les plus courants (peine, chagrin, douleur, deuil, affliction, grief, Kummer), d'où sa formule « le moins faux des sept ». La formule de l'essai, « *une quinzaine de mots, huit langues, deux mille cinq cents ans* », est donc exacte pour les deux premiers nombres (recompte en Annexe D) ; le troisième est un ordre de grandeur, du grec classique à aujourd'hui.

É19.3 (L) : Toutes les langues ont nommé du côté du ressenti, aucune du côté de la cause. « *Tous nomment du côté du ressenti ; aucun ne nomme du côté de la cause.* » Les langues ont lexicalisé avec une finesse extrême la couleur du sentiment : ce qu'il fait au corps, au visage, à la durée, au lien. Aucune n'a lexicalisé ce qui l'a produit : un espoir déposé qui s'effondre, et un avenir devenu illisible. La régularité est trop constante pour être un accident de vocabulaire ; elle indique plutôt où se porte spontanément l'attention humaine devant la souffrance : sur ce qu'on éprouve,

jamais sur ce qui a été perdu. Et cette absence n'est pas neutre : on ne cherche pas ce qu'on croit déjà avoir nommé. « *Les mots disponibles ont fonctionné comme des couvercles.* » Le texte court le dit d'une phrase : « *Toutes ces langues ont nommé ce que ça fait. Aucune n'a nommé ce qui est arrivé.* » Il ajoute qu'au-dessus de ces cas précis, la langue dispose d'un mot-parapluie, *souffrance*, qui vaut pour la douleur du corps, la maladie, la peur, l'ennui, le remords, la perte, et qui ne dit rien de particulier : il désigne seulement le fait d'endurer quelque chose, sans jamais dire quoi.

Note sur les sources étymologiques. Les étymologies suivent, pour le français, le *Dictionnaire historique de la langue française* (Rey, dir., Le Robert) et le *Trésor de la langue française informatisé* ; pour le grec, Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* ; pour l'anglais et l'allemand, l'*Oxford English Dictionary* et Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*. L'origine composite de *chagrin* reste discutée par les lexicographes, et elle est présentée comme hypothèse dominante et non comme fait établi.

19.3 Décision terminologique

É19.4 (L) : Une définition descriptive, indépendante de la thèse. Faute de nom juste, l'essai adopte *peine* par décret, sous deux précautions. La première est que la définition doit être indépendante de la thèse : définir la peine par l'effondrement de l'espoir rendrait la thèse centrale analytiquement vraie et empiriquement vide. La définition retenue est donc purement descriptive, et n'engage aucune cause :

La peine désigne l'état affectif involontaire consécutif à une perte vécue, caractérisé par une détresse persistante et par une désorganisation de l'orientation du sujet dans son avenir.

La seconde précaution est la portée : le terme ne recouvre ni la douleur physique, ni le rituel du deuil, ni l'état dépressif constitué. Il nomme un état, et rien d'autre.

É19.5 (L) : La thèse est séparée de la définition, ce qui rend l'essai testable. L'affirmation centrale de l'essai est distincte de cette définition et pourrait être fausse sans l'affecter : l'objet déterminant de cet état n'est pas la chose perdue, mais l'avenir qui y avait été déposé. Un résultat empirique établissant que l'intensité et la durée de la peine suivent la valeur de l'objet ou l'intensité de l'attachement, indépendamment de l'avenir investi, réfuterait la thèse sans toucher au vocabulaire.

É19.6 (L) : Pourquoi le mot peine : par élimination, et par convenance partielle. Par élimination : douleur appartient au corps, deuil au rituel, affliction suppose un agent externe, chagrin nomme l'usure et la grimace, angoisse nomme la constriction. Par convenance partielle : de tous les candidats, peine est le seul dont la racine porte l'idée d'un coût, et c'est effectivement d'un coût qu'il s'agit, le prix de l'espoir déposé. Le mot est retenu pour ce qu'il a de juste, sa charge juridique de faute étant explicitement écartée : « *Personne n'a rien fait de mal.* » Toute lecture qui réintroduirait dans *peine* la nuance de châtiment, ou celle d'usure, ou celle de rituel, lui ferait dire autre chose que ce qu'il dit.

19.4 Douleur et peine

É19.7 (L) : La douleur nociceptive aiguë est un signal sans contenu propositionnel ; la peine exige d'avoir investi. La langue courante confond deux phénomènes sous le verbe *souffrir*. La douleur, dans son cas le plus simple, est un

signal de dommage. La douleur nociceptive aiguë est locale, présente, sans contenu propositionnel : elle dit qu'un tissu est atteint, ici, maintenant. Elle n'exige ni mémoire, ni langage, ni attachement. Le nouveau-né la connaît ; l'animal la connaît. La peine exige d'avoir aimé, ou du moins d'avoir investi. Elle ne porte pas sur un état présent du corps mais sur un état perdu du monde. Elle est représentationnelle de part en part : sans carte intérieure de ce qui n'est plus, il n'y a pas de peine. « *La peine, elle, a besoin qu'on ait aimé.* »

Réserve déclarée. Cette description ne vaut pas pour toute douleur. Les douleurs neuropathiques, les syndromes douloureux chroniques et les douleurs nociplastiques persistent en l'absence de lésion active, et se maintiennent par des mécanismes de sensibilisation centrale. Le contraste met donc la peine en face de la seule douleur nociceptive aiguë, non à l'ensemble du champ algologique ; les douleurs chroniques constituent un cas mixte que l'essai ne traite pas.

É19.8 (L) : Deux régimes de résolution : le temps répare le tissu ; la peine cesse par réécriture. Les deux phénomènes n'obéissent pas au même régime de résolution. La douleur cesse quand le tissu se répare : le temps y est le facteur causal. La peine ne cesse pas par écoulement du temps mais par travail de réécriture, et le temps n'y est que la condition d'un travail qui peut fort bien ne jamais se faire. « *Trente ans peuvent passer sans qu'une peine bouge d'un pouce ; c'est même le cas le plus fréquent des peines qui deviennent des caractères.* »

É19.9 (L) : La peine n'est pas l'attachement déçu. On se sépare quotidiennement de choses auxquelles on tient sans qu'aucune peine ne survienne : une maison vendue, une entreprise cédée, une époque refermée. Le cas est courant au point d'être trivial, et pourtant il constitue une objection décisive aux théories qui font de la peine la fonction de l'attachement à l'objet perdu : si l'attachement suffisait, toute perte d'objet aimé produirait de la peine, ce que l'expérience réfute. Le texte court le dit à hauteur de vie : on vend une maison où l'on a vécu vingt ans, on quitte un emploi, une voiture disparaît et l'on hausse les épaules, « *parfois même une personne s'en va et on se surprend d'être en paix. Alors pourquoi certaines pertes plient un homme en deux, et d'autres pas du tout ?* »

Chapitre 20. L'objet de la peine : l'espoir déposé

Ce que l'on va voir. Voici la thèse unique de la troisième partie : ce qui se perd dans la peine n'est jamais la chose, c'est l'espoir qui y avait été déposé. Le chapitre en tire trois conséquences immédiates : l'intensité suit la quantité d'avenir logée dans l'objet, et l'étonnement de l'entourage suit sa densité ; un espoir déménagé avant la perte ne produit pas de peine (le deuil anticipé) ; et un lien peut porter, en plus de son propre avenir, la réparation attendue de toutes les blessures antérieures (la charge héritée). Il marque enfin la double divergence avec Freud, sur l'objet et sur la destination du deuil.

20.1 La thèse

É20.1 (L) : Thèse centrale : ce qui se perd n'est jamais la chose, c'est l'espoir qui y était déposé. L'amoureux quitté ne pleure pas un corps ni une adresse : il pleure les dimanches à venir, la vieillesse à deux, les fêtes futures (« les enfants aux fêtes », dit le texte court), un avenir entier qui s'éteint. L'étudiant qui échoue ne pleure pas une note : il pleure le métier qu'il se voyait exercer et l'image de lui-même qui l'accompagnait. Celui qu'on congédie ne pleure pas un bureau : il pleure la certitude du lendemain.

« La chose est le contenant ; l'espoir est le contenu. Et c'est le contenu qui saigne. »

20.2 Trois conséquences immédiates

É20.2 (L) : La quantité d'avenir prédit l'intensité ; la densité prédit l'étonnement de l'entourage. Si l'objet de la peine est l'espoir, l'intensité de la peine ne peut être fonction de la valeur objective de la chose perdue. Elle est fonction de la quantité d'avenir qui y était logée. Il faut distinguer cette **quantité** de la **densité**, qui en est le rapport à la taille apparente du contenant, car les deux ne prédisent pas la même chose. La quantité prédit l'intensité de la peine : plus d'avenir déposé, plus de peine. La densité prédit l'écart entre la peine éprouvée et la peine attendue par l'entourage : l'observateur juge par le contenant, tandis que le sujet éprouve selon le contenu. « Une petite chose dense fait mal parce qu'elle contenait beaucoup ; elle étonne parce qu'elle contenait beaucoup dans peu. » Cette distinction rend compte d'observations que les théories de la valeur ne peuvent pas absorber : la disparition d'un objet de grand prix laisse indifférent, tandis qu'une phrase, un objet dérisoire, un lieu sans valeur marchande peuvent plier un adulte en deux ; et l'entourage juge alors la réaction disproportionnée. La disproportion n'est

pas dans l'affect : elle est dans l'écart entre deux modes d'évaluation, l'un portant sur le contenant, l'autre sur le contenu (même structure que pour la panique, É13.3). Le texte court : « *Les autres jugent la boîte ; celui qui souffre vit ce qu'il y avait dedans.* »

É20.3 (L) : La peine ne se mesure pas à l'amour. Le texte court insiste là-dessus, parce que « *c'est là que tout le monde se trompe, y compris ceux qui consolent. On croit que la peine se mesure à l'amour : plus on aimait, plus ça devrait faire mal. Ce n'est pas vrai, et beaucoup de gens s'en veulent pour rien à cause de cette idée.* » On peut avoir aimé quelqu'un immensément et le perdre presque sans peine, si l'avenir avec lui était déjà éteint depuis longtemps. Et on peut s'effondrer pour une chose que personne autour ne juge importante, parce qu'elle portait, elle, tout un avenir. « *L'amour ne mesure rien. L'avenir déposé mesure tout.* »

É20.4 (L) : Le deuil anticipé : un espoir déménagé avant la perte. Si l'espoir peut être déménagé avant la perte, alors la perte survient sur une carte déjà réécrite et ne produit pas de peine, ou peu. C'est la description exacte de ce qu'on appelle sagesse chez ceux qui encaissent bien : non pas une dureté supérieure, mais un deuil accompli en amont. « *Ce ne sont pas des gens plus durs. Ce sont des gens qui avaient commencé leur deuil avant la fin.* » Une culture en a fait une disposition permanente plutôt qu'une réaction ponctuelle : le *mono no aware* japonais érige en sensibilité esthétique la conscience continue de l'impermanence, c'est-à-dire le refus de déposer un espoir sans savoir d'avance qu'il partira.

É20.5 (F) : La littérature sur le deuil anticipé. La prédiction est corroborée par la littérature sur le deuil anticipé, où l'ajustement préalable réduit significativement la détresse post-perte dans les pertes prévisibles (appui général cité par l'essai).

É20.6 (L) : La charge héritée : un lien porte aussi la réparation attendue des précédents. L'inventaire des projets datés ne capte que l'avenir déclaré. Or un sujet dépose aussi, dans ses liens, un avenir qu'il n'a jamais formulé : l'espoir que cette fois la chose tienne. Une scène ancienne non résolue, un abandon, une humiliation, une perte jamais relue, ne dépose pas seulement du passé : elle dépose une attente de réparation, et cette attente se réinstalle silencieusement dans chaque lien ultérieur de même type. L'objet perdu porte alors deux charges : son propre avenir, et la réparation cumulée des précédents. Ceci rend compte de deux faits cliniques bien connus et mal expliqués. D'abord la disproportion apparente : une perte objectivement mineure produit un effondrement majeur, parce que sa cargaison était vieille de plusieurs décennies (« *l'objet est petit, mais la cargaison avait quarante ans* »). Ensuite la réactivation : une peine nouvelle rouvre régulièrement les peines anciennes, non par association d'idées, mais parce que le même espoir avait été déposé dans toutes (« *ce n'est pas de la faiblesse ni du ressassement* »).

É20.7 (F) : L'après-coup freudien et les pertes précoces non résolues (Bowlby). On retrouve, sous une autre grammaire, la structure de l'après-coup freudien, où un événement présent prend sa charge d'un événement antérieur non élaboré ; et le fait, documenté depuis Bowlby, que les pertes précoces non résolues prédisent la complication des deuils ultérieurs mieux que les caractéristiques de la perte actuelle.

20.3 Divergence : Freud et l'objet perdu

É20.8 (F) : Le modèle de *Deuil et mélancolie* (1917). Freud pose le deuil comme réaction à la perte d'un objet aimé, et le travail du deuil comme retrait progressif de la libido investie dans cet objet, jusqu'à ce que le moi redevienne libre. Le mécanisme est explicitement économique : un capital d'investissement placé quelque part doit être retiré et replacé ailleurs.

É20.9 (L) : Première divergence, sur l'objet : l'avenir et non la personne ; le cas de la longue agonie. Chez Freud, ce qui est investi est l'objet ; ici, ce qui est déposé est l'espoir, c'est-à-dire un avenir, non une personne. La différence prédit différemment. Le modèle freudien prédit que l'intensité du deuil suit l'intensité de l'investissement dans la personne ; le modèle proposé prédit qu'elle suit la quantité d'avenir que la relation portait. Les deux se séparent nettement dans les cas où l'amour est grand et l'avenir déjà nul, une longue agonie, une relation dont les projets communs étaient morts depuis des années : le premier modèle prédit une peine forte, le second une peine faible. L'observation clinique favorise le second, et c'est précisément le phénomène que la littérature nomme deuil anticipé sans en donner la raison.

É20.10 (L) : Seconde divergence, sur la destination : le lien n'est pas à défaire. Le désinvestissement freudien exige que le lien soit défait pour que le sujet guérisse. L'essai soutient au contraire que le lien n'est jamais l'enjeu, et qu'il se conserve intégralement par relocalisation interne (chapitre 23).

É20.11 (F) : Le paradigme des liens continus. C'est aujourd'hui le point le plus contesté du modèle freudien dans la recherche empirique, où le paradigme des liens continus (Klass, Silverman et Nickman 1996) a montré que le maintien d'un lien intérieur avec le défunt est la norme des deuils sains dans la plupart des cultures, et non un signe de deuil pathologique.

Chapitre 21. La peine appartient au registre de la peur

Ce que l'on va voir. Les représentations culturelles figurent la peine en voile gris, en langueur ; ceux qui en ont traversé une grande savent que c'est violent, physique, et que cela ressemble beaucoup plus à de la peur. Le chapitre donne l'explication que la thèse de l'espoir fournit : l'espoir est la lisibilité de l'avenir, et un organisme devant une carte devenue blanche déclenche une alarme. Il précise les deux temps de cette alarme (mobilisation, puis effondrement), réunit les quatre corpus qui convergent sans que la thèse en dépende (avec leurs limites exactes), dit ce que la peine affirme faussement (« plus jamais »), et marque la divergence avec Spinoza sur la symétrie de l'espoir et de la crainte.

21.1 Le fait phénoménologique

É21.1 (F) : Le témoignage de C. S. Lewis. Le témoignage le plus net de la littérature moderne du deuil est celui de C. S. Lewis, écrivant après la mort de sa femme (*A Grief Observed*, 1961) : il ouvre son journal en notant que personne ne l'avait averti que le chagrin ressemblait à ce point à la peur. Il décrit un état somatique, serrement, agitation, impossibilité de se poser, et non une langueur. Le témoignage est constant chez ceux qui ont traversé une peine majeure ; il est absent des représentations culturelles de la peine, qui la figurent en voile gris, en mélancolie passive, en baisse d'énergie.

É21.2 (L) : Toute théorie de la peine devrait expliquer l'écart entre phénoménologie et théorie reçue. Il y a un écart entre la phénoménologie rapportée et la théorie reçue. Toute théorie de la peine devrait l'expliquer ; la plupart se contentent de le mentionner.

21.2 L'explication

É21.3 (L) : L'espoir est la lisibilité de l'avenir ; sa chute produit une alarme d'inconnu. C'est l'argument le plus fort de la thèse. L'espoir n'est pas un ornement affectif du bonheur : c'est la lisibilité de l'avenir. Tant qu'il tient, le sujet dispose d'une carte, non des détails, mais des directions. Quand il tombe, la carte devient blanche. Or un organisme placé devant du blanc, devant de l'inconnu non balisé, déclenche une alarme. C'est la fonction la plus ancienne du système nerveux. Le texte court : « *Et un être humain devant du blanc, ça panique. Ce n'est pas une faiblesse de caractère : c'est le même mécanisme d'alarme qui nous fait sursauter dans le noir. Devant l'inconnu, le corps sonne.* »

« La peur regarde l'inconnu qui vient ; la peine regarde l'inconnu laissé par ce qui est parti. C'est la même alarme, dirigée vers deux régions du temps. »

É21.4 (L) : Ce que l'explication rend sans hypothèse supplémentaire. Elle rend compte de la phénoménologie somatique (serrement, souffle, agitation) ; de l'horaire nocturne des crises, quand les occupations qui masquaient le blanc cessent ; du caractère intrusif et non modulable de l'état ; et de son inefficacité au raisonnement : on ne raisonne pas une alarme, on la désamorce en rétablissant le connu.

É21.5 (L) : Les deux temps de l'alarme : mobilisation, puis effondrement. La peine ne se réduit pas à un état de mobilisation continue. Elle comporte deux temps physiologiquement distincts, que Bowlby avait déjà décrits sous les noms de protestation et de désespoir : une phase d'activation, où l'organisme cherche encore à rétablir le lien ou la carte, et une phase d'effondrement, où la recherche cesse, l'énergie se retire, et s'installe ce que les endeuillés décrivent comme anesthésie, léthargie, déconnexion. Les modèles contemporains de l'autonomie nerveuse formalisent cette distinction entre mobilisation et immobilisation défensive. Elle ne contredit pas la thèse : elle en découle. Tant que la carte semble encore rétablissable, l'alarme mobilise ; lorsqu'elle est reconnue irrécupérable et qu'aucune autre n'a été redessinée, le système cesse de dépenser et se retire. L'effondrement n'est pas l'inverse de l'alarme, il en est le terme lorsque l'alarme n'aboutit pas. La thèse doit être lue comme couvrant les deux temps.

Réserve d'appui (cadre). L'essai n'endosse pas la théorie polyvagale comme cadre explicatif : ses fondements évolutionnaires sont contestés dans la littérature spécialisée, notamment sur l'origine phylogénétique du complexe vagal ventral. La distinction clinique entre mobilisation et immobilisation défensive est retenue comme description ; l'explication qu'en propose cette théorie ne l'est pas. (Même réserve dans le traité, chapitre 12, §12.7.)

21.3 Quatre appuis convergents, sans que la thèse en dépende

É21.6 (F) : Le système PANIC/GRIEF, et la limite de l'appui. Panksepp a identifié chez les mammifères un système sous-cortical distinct, PANIC/GRIEF, responsable des vocalisations de détresse à la séparation : ni celui de la tristesse, ni celui de la douleur tissulaire, mais un système d'alarme, modulé par les opioïdes endogènes et l'ocytocine, et dont la détresse s'apparente pharmacologiquement à un sevrage. Panksepp le distingue formellement du système FEAR (anatomie, neurochimie, pharmacologie : voir É13.5). On ne peut donc pas invoquer ces travaux pour établir une identité de circuit entre peur et peine, et ce n'est pas ce qui est soutenu. Panksepp classe des circuits ; l'essai décrit un état vécu et son objet. Que deux systèmes aient des adresses anatomiques distinctes n'implique pas que les états qu'ils produisent soient sans parenté fonctionnelle : l'homme qui aperçoit un prédateur et l'homme qui vient d'être quitté rapportent des états voisins, poitrine serrée, souffle court, impossibilité de se poser, urgence sans issue. La formulation retenue est la seule prudente : deux circuits distincts produisant des états qui appartiennent à une même famille fonctionnelle d'alarme ; l'essai ne soutient pas une identité phénoménale, que la ressemblance de quelques marqueurs somatiques ne suffirait pas à établir. L'appui suffit exactement à ce que le chapitre en fait : il établit l'existence d'un système d'alarme dédié à la rupture du lien, distinct de la tristesse dépressive, ce qui réfute la seule thèse adverse ici combattue, celle de la

peine-langueur. Et la limite est déclarée avec la même netteté : PANIC/GRIEF est un système de détresse sociale ; il ne couvre ni l'échec, ni la faillite, ni l'exil, que la thèse de l'espoir couvre par un mécanisme unique. L'appui neurobiologique vaut pour le domaine relationnel seulement.

É21.7 (F) : L'angoisse de séparation (Bowlby). La réponse à la rupture du lien d'attachement est de type anxieux avant d'être de type dépressif : protestation d'abord, désespoir ensuite. La séquence est exactement celle que prédit la thèse : alarme, puis effondrement de la carte.

É21.8 (F) : La fausse alarme (Klein). Le trouble panique procéderait d'une fausse alarme d'un système de détection très ancien. Que l'on retienne ou non l'hypothèse spécifique, elle documente le fait structurel : une alarme peut se déclencher sans objet identifiable. (L'essai en tirait une hypothèse sur les paniques sans cause apparente, développée dans la deuxième partie, voir É24.13.)

É21.9 (F) : La machine prédictive (O'Connor). Les travaux de Mary-Frances O'Connor sur la neurologie du deuil décrivent le cerveau comme un système de prédiction opérant sur une carte interne où les êtres aimés sont encodés selon trois dimensions, espace, temps, proximité relationnelle, traitées par des réseaux distincts. La perte ne supprime pas cette carte : elle la met en contradiction avec le réel, et chaque anticipation déçue produit une erreur de prédiction. Le deuil devient un travail d'apprentissage coûteux, la carte devant être révisée entrée par entrée, par l'expérience répétée de l'absence, ce qui rend compte du brouillard cognitif documenté chez les endeuillés, le coût métabolique de la réécriture saturant les fonctions exécutives.

É21.10 (L) : La peine ne s'écoule pas, elle s'apprend ; ce qui résout est le nombre d'erreurs de prédiction traversées. La convergence donne à la métaphore de la carte un substrat mesurable et une temporalité. « *La peine ne s'écoule pas, elle s'apprend.* » Et elle prédit par un autre chemin ce que la thèse prédisait : ce n'est pas le temps qui résout, c'est le nombre d'erreurs de prédiction traversées. Le texte court le dit avec ses mots : le cerveau sait où la personne devait être, à quelle heure elle appelait, quelle place elle occupait à table ; « *chacune de ces attentes va se heurter au vide, une par une, et chaque collision fait mal, mais chaque collision met aussi le plan à jour. C'est pour ça qu'on est si fatigué, si distrait, si peu capable de travailler dans les premiers mois : le cerveau refait une carte entière en arrière-plan. Ce n'est pas le temps qui passe qui répare. C'est le nombre de fois où l'on s'est cogné.* » Chaque vague qui monte et qui casse laisse un peu de calme derrière elle ; les vagues tardives sont plus courtes, même quand elles sont aussi hautes ; et un jour arrive une journée entière sans y penser, toujours par surprise.

21.4 Le mensonge qu'elle raconte

É21.11 (L) : La peine dit « plus jamais » et veut dire « pas encore ». Le texte court contient une pièce absente de l'essai. « *La peine dit toujours la même phrase, et cette phrase est fausse. Elle dit : plus jamais. Plus jamais je n'aimerai comme ça. Plus jamais je ne me relèverai. Plus jamais je ne serai bien. Ce qu'elle veut dire, c'est : pas encore.* » Elle ment sans intention, simplement parce qu'elle décrit fidèlement ce qu'elle voit, et ce qu'elle voit, c'est le blanc. Elle ne peut pas voir la suite, puisque la suite n'est pas encore dessinée ; alors elle conclut qu'il n'y en a pas. « *Elle se présente en éternité, mais c'est un chantier.* » Rien de ce qu'elle affirme sur l'avenir n'est une information : c'est un état passager du plan, pas une vérité sur le monde.

(C'est, appliquée à la peine, la structure du traité : la réponse n'est pas cachée, elle n'est pas encore produite, É2.6.)

21.5 Divergence : Spinoza et la symétrie de l'espoir et de la crainte

É21.12 (F) : L'espoir et la crainte dans l'Éthique. Spinoza définit l'espoir (*spes*) comme une joie inconstante née de l'image d'une chose future ou passée dont l'issue est douteuse, et la crainte (*metus*) comme la tristesse correspondante. Espoir et crainte y sont rigoureusement jumeaux : ils naissent du même doute et se convertissent l'un dans l'autre selon que l'issue s'assure ou se ruine. Spinoza en tire une conséquence pratique célèbre : l'homme libre, conduit par la raison, s'efforce de vivre sans espoir ni crainte, l'un et l'autre étant des marques d'impuissance.

É21.13 (L) : Sur l'indexation : l'espoir se définit par sa localisation, non par son objet. Chez Spinoza, l'espoir est indexé sur l'issue : il est joie suspendue à un résultat incertain. L'essai soutient que l'espoir se définit par sa localisation et non par son objet : un espoir logé dans une issue extérieure est un cas particulier, le cas **captif**, et non l'essence de l'espoir. L'espoir logé dans la capacité propre du sujet doute de l'issue sans crainte, parce que la lisibilité de son avenir ne dépend plus du résultat.

É21.14 (L) : Sur la symétrie : une implication à sens unique. Le rapport espoir-crainte est asymétrique. Toute crainte suppose un espoir déposé quelque part : on ne craint jamais pour ce qui ne porte aucun avenir. Mais la réciproque est fausse : un espoir rapatrié n'entraîne aucune crainte, parce qu'aucune issue ne tient sa carte en otage. Il y a implication à sens unique, non jumelage. La symétrie spinoziste est le portrait exact de l'espoir captif, et l'observation qui la fonde est correcte pour ce cas seul.

É21.15 (L) : Sur le statut ontologique : l'existence est temporelle de part en part (Bloch, Marcel). La divergence de fond est métaphysique. Le système spinoziste se déploie *sub specie aeternitatis*, dans un ordre où tout est nécessaire et où le devenir n'a pas de statut premier. Un tel système n'a pas besoin d'espoir : il n'a pas de futur ouvert à baliser. La position soutenue est inverse : l'existence est temporelle de part en part, et l'espoir n'y est pas un affect parmi d'autres mais la condition de possibilité du mouvement. On rejoint ici, plus que Spinoza, la tradition qui fait de l'anticipation la structure même de l'existence humaine : Ernst Bloch et son pas-encore (*Noch-Nicht*), pour qui l'espérance est une catégorie ontologique et non un sentiment ; et Gabriel Marcel, dont la distinction entre *espérer que*, attaché à une issue, et l'espérance ouverte recoupe presque terme à terme la distinction entre espoir captif et espoir rapatrié.

É21.16 (L) : Ce qui revient à Spinoza : l'*acquiescentia in se ipso*. Spinoza possède, sous un autre nom, la destination que l'essai décrit. L'*acquiescentia in se ipso*, la satisfaction de soi née de la compréhension de sa propre puissance, est très exactement l'espoir logé à domicile. « *Sa faute n'est pas d'avoir manqué l'état ; elle est d'avoir réservé le nom d'espoir au seul état captif, puis d'en avoir conclu qu'il fallait s'en passer.* »

Chapitre 22. L'inscription contre la blessure

Ce que l'on va voir. Le vocabulaire de la souffrance psychique est emprunté à la traumatologie : blessure, cicatrice, guérison, séquelle. L'essai soutient que c'est une erreur de catégorie, et qu'elle n'est pas innocente : celui à qui l'on dit qu'il est blessé apprend qu'il est abîmé et qu'il doit attendre. Ce qui s'inscrit n'est pas un dommage mais un énoncé, et un énoncé se relit. Le chapitre traite l'objection du substrat neuronal (tout ce qui s'apprend modifie le cerveau), note la convergence avec la thérapie narrative, puis intègre la correction la plus importante de l'essai : la relecture a une condition d'accès, un système nerveux capable de la soutenir.

22.1 Une erreur de catégorie

É22.1 (L) : Les quatre implications de la blessure, toutes fausses appliquées au psychisme. L'emprunt au lexique de la traumatologie est si naturalisé qu'il n'apparaît plus comme une métaphore. Or il porte quatre implications. Une blessure est un dommage matériel : quelque chose est détruit. Une blessure se répare par le temps : le sujet est passif, il attend. Une blessure laisse une cicatrice : le dommage est partiellement irréversible. Et une blessure fait de son porteur un blessé : elle produit une identité. Ce qui s'inscrit dans le psychisme lors des épisodes marquants n'a aucune de ces propriétés. Ce n'est pas un dommage : c'est un énoncé. *On ne peut compter sur personne. Je suis trop. Je ne suffis pas.* Écrit parfois en une seule scène, « *parfois en un seul regard* », souvent dans l'enfance, jamais relu, et gouvernant ensuite pendant des décennies. Il peut s'installer sans douleur ressentie sur le moment, ce qu'aucun dommage ne fait ; il peut se réveiller intact quarante ans plus tard au contact d'un mot, ce qu'aucune cicatrice ne fait.

« Le psychisme ne se blesse pas : il s'inscrit. Et un énoncé, contrairement à un dommage, peut être relu. »

Le texte court : « *Une blessure, on la subit et on attend. Une phrase, on peut la relire.* »

22.2 L'effet iatrogène du mot

É22.2 (L) : La métaphore de la blessure produit une seconde inscription. La conséquence pratique est sévère : la métaphore de la blessure produit une seconde inscription. Celui à qui l'on dit qu'il est blessé apprend qu'il est abîmé et qu'il doit attendre. Le vocabulaire de soin lui a écrit *je suis brisé* par-dessus l'énoncé d'origine, et cette seconde inscription est souvent plus tenace que la première, parce qu'elle vient revêtue de l'autorité du soignant. Alors que celui qui comprend qu'il porte

une phrase « *peut la rouvrir demain matin* ». « *Personne n'est abîmé. On porte des phrases à relire.* » Ce n'est pas un argument contre le soin : c'est un argument contre un lexique.

É22.3 (F) : Le débat sur le trouble de deuil prolongé (CIM-11, DSM-5-TR).

L'argument rejoint une critique documentée de la médicalisation du deuil ordinaire : l'introduction du trouble de deuil prolongé dans la CIM-11 et le DSM-5-TR a été accompagnée d'un débat nourri sur le risque de pathologiser une réponse humaine normale. La lecture qu'en donne l'essai (L) : « *nommer maladie ce qui est énoncé transforme un travail possible en attente passive* ». (Le corpus ne conteste pas ce diagnostic ; il donne une raison structurelle à une inquiétude qui existe dans la littérature.)

É22.4 (L) : L'objection du substrat neuronal ne discrimine pas : tout ce qui s'apprend modifie le cerveau. On objectera que le deuil prolongé s'accompagne de modifications cérébrales structurelles mesurables, d'altérations de l'axe du stress et de marqueurs inflammatoires, et que ces faits réfuteraient la réduction du trauma à un simple énoncé. L'objection ne porte pas, et la raison en est logique avant d'être empirique : tout ce qui s'apprend modifie le cerveau physiquement. L'apprentissage de la lecture produit des remaniements corticaux documentés ; nul ne parle pour autant de blessure. L'existence d'un corrélât neuronal ne discrimine donc pas entre les deux modèles, puisque les deux en prédisent un. Ce qui les sépare n'est pas la présence d'un substrat mais le mode de résolution : réparation passive par le temps, ou réécriture par relecture. Le texte court : « *Ce qui distingue une blessure d'un apprentissage, ce n'est pas la trace : c'est la façon dont ça se répare. Une blessure attend le temps. Un apprentissage se refait.* »

É22.5 (F) : Un cerveau en réorganisation active, avec la limite de l'argument.

Les signatures électrophysiologiques relevées chez les endeuillés, élévation du thêta frontal médian associée à la recherche en mémoire et à la restructuration des représentations, désorganisation des rythmes alpha, hyperactivation bêta chez les deuils bloqués, décrivent un cerveau en réorganisation active. De même, les psychothérapies par la parole produisent des modifications structurelles mesurables. La limite doit être posée franchement : une lésion neurologique authentique donne elle aussi lieu à une récupération active par plasticité, de sorte que l'activité de réorganisation ne discrimine pas à elle seule entre les deux modèles. Ce que ces données établissent est plus modeste, et suffit : le modèle de l'inscription est pleinement compatible avec la neurobiologie du deuil, et aucune donnée n'impose le recours à la métaphore de la blessure. Le choix entre les deux lexiques ne se tranche donc pas par l'imagerie, mais par leurs conséquences pratiques. Le terme d'inscription n'implique aucune immatérialité : une inscription est physique, dans la pierre comme dans le cortex. La thèse ne porte pas sur la substance du support, mais sur le régime de son effacement : « *un dommage se répare, un énoncé se relit* ».

22.3 Convergence : la thérapie narrative

É22.6 (F) : Le paradigme narratif de White et Epston. Le paradigme narratif de Michael White et David Epston (1990) repose sur une intuition voisine : la souffrance psychique procède de récits dominants qui saturent l'identité, et le travail thérapeutique consiste à externaliser le problème, à séparer la personne du récit qui la gouverne, puis à réécrire. La convergence avec la thèse de l'inscription est franche : ce que l'essai pose comme structure ontologique, la thérapie narrative

le pratique depuis une quarantaine d'années avec des résultats cliniques.

É22.7 (L) : Le récit est la carte de l'avenir, et une carte se redessine. La divergence est de niveau, non de contenu. White décrit une pratique sans en fournir l'ontologie : pourquoi les récits gouvernent-ils, et pourquoi la réécriture délivre-t-elle ? La réponse proposée est que le récit n'est pas une interprétation surajoutée à l'expérience, mais la carte même de l'avenir, et qu'une carte, par nature, se redessine. « *La thérapie narrative fonctionne parce que la peine est un problème de lisibilité, non de dommage.* »

22.4 L'ordre des opérations : ce que la relecture suppose (thèse corrigée)

Une objection sérieuse est intégrée ici, car elle ne réfute pas la thèse mais en corrige une insuffisance réelle. Elle porte l'entrée G.43 du Registre des Erreurs (Volume 3) : la formulation qui laissait entendre que relire l'énoncé suffit est retirée.

É22.8 (F) : L'effondrement de l'élaboration verbale dans la détresse aiguë (van der Kolk ; Herman). Si le travail de résolution consiste en une relecture, il présuppose un sujet capable de relire. Or la clinique du trauma documente l'inverse dans les états de détresse aiguë : la capacité d'élaboration verbale s'effondre au moment même où elle serait requise. Les travaux de Bessel van der Kolk rapportent une désactivation des aires du langage lors de la réactivation traumatique, et l'expérience commune le confirme sans instrument : un sujet en pleine crise n'élabore rien, et lui demander des mots à ce moment-là est inefficace ou nuisible. C'est le principe de séquence établi par Judith Herman dès 1992 : stabilisation, puis élaboration, puis réintégration. Les approches somatiques dites ascendantes occupent le premier temps, non le troisième : elles ne remplacent pas la relecture, elles la rendent possible.

É22.9 (L) : Thèse corrigée : la relecture n'est accessible qu'à un système nerveux capable de la soutenir. La conséquence n'est pas que la relecture soit fausse, mais qu'elle a une condition d'accès : un état physiologique assez stable pour que l'élaboration soit possible. L'essai contenait déjà cette étape sans la nommer : la fonction du tiers, tenir la température de la scène assez basse pour qu'on puisse y retourner, est une opération de régulation avant d'être une opération de lecture. Le tiers n'est pas d'abord un interprète : il est un co-régulateur, et c'est à ce titre qu'il rend la relecture praticable. La thèse en sort précisée plutôt que corrigée : « *le psychisme s'inscrit en énoncés et se délivre par relecture, mais la relecture n'est accessible qu'à un système nerveux capable de la soutenir* ».

É22.10 (L) : La limite de la concession : un ordre d'opérations, non une passivité. Que l'accès à l'élaboration soit conditionné par l'état du corps ne rétablit en rien le modèle du dommage : cela indique un ordre d'opérations, non une passivité. Le corps n'y est pas un tissu qui cicatrise, il est le seuil d'entrée du travail. La distinction de l'inscription et de la blessure tient intégralement. (C'est la boucle charge-capacité du traité, É6.9 à É6.14, vue depuis la peine.)

Chapitre 23. Les trois destins de la peine : tristesse, mélancolie, saudade

Ce que l'on va voir. Une même matière, trois destinations, selon une variable unique : le cycle de la peine, empilé, volontairement arrêté, ou accompli. Le texte court en fait « les trois chemins », et rappelle qu'on les emploie tous les jours l'un pour l'autre, confusion qui garde bien des gens là où ils sont. « *Personne ne choisit vraiment sa route ; on s'y retrouve. Mais les distinguer permet au moins de savoir où l'on se tient.* » La tristesse est une pile, non une nature ; la mélancolie est un deuil laissé ouvert exprès, respectable et coûteux ; la saudade est la peine traversée, le lien gardé, le jour où les bons souvenirs redeviennent bons. La saudade comme notion du corpus est traitée au Volume 11 (*La Cité et le Sens*, chapitre de la saudade) ; on en donne ici la place exacte dans la théorie de la peine.

23.1 La tristesse : les cycles empilés

É23.1 (L) : La tristesse au sens fort est l'état d'un sujet dont les peines ne sont jamais descendues. Une peine non traversée ne disparaît pas : elle se dépose. Le processus se répète, couche après couche, jusqu'à ce que l'ensemble cesse d'être perçu comme une accumulation d'épisodes et soit perçu comme un caractère. « *Elle a toujours été comme ça.* » « *Il est né triste.* » C'est ce que l'essai appelle tristesse au sens fort : non l'émotion d'une journée, mais l'état d'un sujet dont les peines ne sont jamais descendues. « *Ce n'est pas une nature. C'est une pile.* » (Même structure que le cumul du traité : les opérations non accomplies s'empilent, É8.7.)

É23.2 (L) : Une époque qui valorise l'empilement. Le point critique est culturel autant que clinique. L'époque valorise esthétiquement cet état, profondeur, sensibilité, mélancolie élégante, et fournit ainsi à ceux qui le portent un vocabulaire de légitimation. « *Un état qui se donne pour une nature ne se soigne pas.* » Le texte court le dit plus crûment, et le volume garde la phrase de l'auteur comme telle, sans en faire une indication : « *Une jambe cassée, on ne la célèbre pas : on la soigne. Une tristesse installée depuis quinze ans, ça se soigne aussi. Ça devrait se soigner.* »

23.2 La mélancolie : l'inachèvement choisi

É23.3 (L) : La mélancolie est le refus délibéré d'achever le cycle. L'essai emploie ce terme dans un sens précis, et différent de celui de Freud : la mélancolie est le refus délibéré d'achever le cycle, au motif que l'achever reviendrait à trahir ce qui a été. Ce n'est pas la mélancolie freudienne, qui est subie, inconsciente, et

se caractérise par l'introjection de l'objet perdu et le retournement de l'agressivité contre le moi, produisant l'autodépréciation. Ici, le sujet n'est ni délirant ni auto-accusateur : il fonctionne, travaille, aime, mais une part de sa carte reste volontairement close, et les attachements ultérieurs n'y ont jamais accès. Le texte court : « *un deuil laissé ouvert volontairement, pour que le lien continue de vivre dans la peine qui le porte* ».

É23.4 (F) : Le Journal de deuil de Roland Barthes. Le cas exemplaire est celui de Roland Barthes. Son *Journal de deuil*, tenu pendant près de deux ans après la mort de sa mère (octobre 1977 à septembre 1979, publié en 2009), formule explicitement le refus du travail de deuil : achever serait une infidélité, une seconde mort de l'être aimé. Il ne s'agit pas d'une incapacité, mais d'une position tenue en pleine lucidité, par un esprit de premier ordre. « *Il n'était ni faible ni malade. Il avait décidé.* »

É23.5 (L) : La justesse de la mélancolie, et son erreur : elle confond le gardien du lien. Il faut reconnaître à la mélancolie sa part de justesse : elle porte une reconnaissance, l'aveu que ce qui a été perdu était trop grand pour être classé. Et il faut nommer son erreur : elle confond le gardien du lien. La tristesse maintenue n'est pas ce qui conserve le lien ; c'est la mémoire qui le conserve, et la mémoire est plus fidèle sans la tristesse qui l'obstrue (« *la mémoire est plus douce sans elle* », dit le texte court). Le prix de l'inachèvement est réel et repérable : « *une pièce de la maison reste close, et ceux qui entrent ensuite ne reçoivent jamais toutes les clefs* », « *et ils le sentent* ».

23.3 La saudade : le cycle accompli et le lien conservé

É23.6 (L) : La saudade regarde le même passé depuis une vie qui continue. La troisième destination porte un nom que le français n'a pas produit. On la traduit par nostalgie, à tort, et la distinction est exactement celle que Jankélévitch permet de formuler (*L'Irréversible et la nostalgie*, 1974) : la nostalgie est une maladie de la temporalité, une lutte contre l'irréversible menée depuis une existence arrêtée ; la saudade regarde le même passé depuis une vie qui continue.

É23.7 (L) : Les trois traits de la saudade. Elle contient les bons moments d'abord. On la conçoit trop volontiers comme une douleur adoucie ; elle est d'abord la restitution des souvenirs heureux à leur qualité heureuse. Pendant la peine, ces souvenirs sont insupportables, chaque beau moment est une lame, et c'est même le meilleur indicateur clinique du fait que le cycle n'est pas achevé : « *le bonheur du passé fait mal* ». La saudade est l'état où le bonheur passé redevient jouissable au présent : « *le jour où les bons souvenirs redeviennent bons. Où l'on peut repenser à ce voyage-là et sourire au lieu de serrer les dents.* » Elle intègre aussi les épisodes durs. Les périodes difficiles traversées ensemble remontent, avec le temps, chargées d'une chaleur inattendue, parce que ce qui est alors revécu n'est plus l'épreuve mais la présence, la preuve qu'on y était (le texte court : « *la chicane un soir d'hiver, la période dure qu'on a traversée ensemble, la maladie qu'on a veillée* » ; « *cela fait un mal qui fait du bien* »). Elle conserve le lien en le relocalisant. Rien n'est jeté ; tout passe du dehors au dedans. « *On cesse d'attendre ; on porte.* » Et ce qui a été perdu « *n'occupe plus la pièce fermée : il a une place dans la maison, avec la lumière allumée, et les autres pièces sont ouvertes à qui veut entrer* ». « *Ce chemin n'a rien d'exceptionnel. Des gens l'atteignent tous les jours, en partant de bien pire.* »

É23.8 (F) : La clinique du deuil s'est déplacée dans ce sens depuis trente ans. Le paradigme des liens continus (Klass, Silverman et Nickman 1996) a établi que le maintien d'un lien intérieur est la norme des deuils sains ; Robert Neimeyer

(2001) a reformulé le deuil comme reconstruction de sens plutôt que comme désinvestissement ; Colin Murray Parkes (1972) avait posé dès les années 1970 que le deuil est la révision forcée du monde présumé, c'est-à-dire, dans le vocabulaire de l'essai, la réécriture de la carte ; Michael White (1988) a proposé une pratique explicitement inverse de l'impératif de l'adieu, *dire bonjour à nouveau*, où le disparu est réincorporé activement dans le présent du sujet.

É23.9 (L) : La saudade est le nom qu'une langue a donné à la destination que la clinique a redécouverte. La saudade n'est donc pas une singularité culturelle portugaise : c'est le nom qu'une langue a donné à la destination que la clinique a redécouverte empiriquement près d'un siècle après Freud (de 1917 aux travaux des années 1970 à 1990 ; la source écrivait « un siècle », Annexe B).

Note sur les sources portugaises. La théorisation de la saudade comme structure de conscience appartient au *saudosismo* de Teixeira de Pascoaes et, dans un registre critique, à Eduardo Lourenço (*Mythologie de la saudade*, 1997), qui la lit comme la forme prise par une conscience nationale façonnée par l'absence et le départ. L'essai en retient la structure, mémoire agissante d'une présence, orientée vers l'avant, et non la thèse identitaire.

23.4 Saudade et mélancolie : cousins d'apparence

É23.10 (L) : De l'extérieur, saudade et mélancolie se ressemblent ; ce qui les sépare ne se voit pas du dehors. Le texte court relève l'idée reçue « c'est de la mélancolie, c'est joli » : on mélange la saudade et la mélancolie, et à peu près tout le monde s'y trompe, jusque chez les peuples qui ont inventé le mot. De l'extérieur, les deux se ressemblent : le souvenir tenu vivant, le chant triste, les yeux qui partent au loin. Ce qui les sépare ne se voit pas du dehors. « *Ce sont des cousins d'apparence et des contraires de fond.* » (Le texte court place ici la ligne de partage entre une vie arrêtée et une vie qui continue ; l'essai réserve cette ligne à la nostalgie, et définit la mélancolie par le cycle volontairement non clos. Le volume retient la définition de l'essai, plus précise : la mélancolie est une pièce fermée dans une vie qui continue ; voir Annexe B.)

Chapitre 24. La honte comme verrou du cycle

Ce que l'on va voir. Si la peine sait accomplir son cycle, pourquoi tant de cycles restent-ils ouverts pendant des décennies ? Le mécanisme de traversée est la relecture, le retour répété sur la scène ; la question est donc de savoir ce qui empêche le retour. L'essai propose la honte comme mécanisme proximal privilégié, sous le statut d'hypothèse mécanistique (une formulation antérieure était trop assertive). Le chapitre donne les appuis, répond à l'objection la plus sérieuse (l'anxiété d'attachement prédit mieux la sévérité du deuil prolongé), propose le test de médiation qui tranche, rappelle pourquoi le tiers est nécessaire, et décrit le cas limite où la honte n'interdit plus seulement l'accès à la scène mais en efface l'adresse : la peine désadressée, que la deuxième partie a développée sous le nom de panique.

24.1 Le problème, et l'hypothèse

É24.1 (L, hypothèse) : Ce n'est pas le poids de la perte qui empêche le cycle, mais un obstacle à la relecture, et la honte en est le mécanisme proximal privilégié. La honte n'appartient pas à la peine : la peine est saine et se ferme seule. La honte est proposée comme condition principale de l'empilement. Le statut doit être déclaré sans ambiguïté : il ne s'agit pas d'un acquis mais d'une hypothèse mécanistique, dont la prépondérance relative est précisément ce que le protocole de médiation (§24.3) met à l'épreuve. D'autres obstacles à la relecture sont concevables et documentés : l'évitement expérientiel, la crainte de la désorganisation, l'absence de conditions matérielles ou sociales de dépôt. Ce que la thèse soutient est que la honte est le plus fréquent et le plus structurant d'entre eux, non le seul possible. (La conclusion de l'essai écrivait encore « bloqué par un seul mécanisme, la honte » ; le volume retient la forme prudente du corps de l'essai, et le traité de la première partie situe les autres obstacles, É18.7.)

É24.2 (L) : La raison structurelle : relire une scène honteuse, c'est s'asseoir au banc des accusés. Relire une scène dont on a honte revient à s'y asseoir soi-même au banc des accusés. Aucun sujet ne tient longtemps ce poste. La scène reste donc dans le noir, le cycle reste ouvert, et la couche prend. Le texte court : pour traverser une peine, il faut y retourner, repenser à la scène, la reparler, la repleurer ; « *c'est comme ça que ça se dénoue : pas en se raisonnant, en y retournant assez souvent pour que ça finisse par se calmer* ». Mais parfois y retourner est insupportable, « *pas parce que c'est triste. Parce qu'on a honte* », honte de ce qu'on a fait, ou de ce qu'on a laissé faire, ou de ce qu'on a été. « *Et devant cette porte-là, quelque chose en nous dit non. Pas je ne veux pas : je ne peux pas.* »

É24.3 (L) : La porte a été fermée par quelqu'un d'intelligent ; le réflexe est resté en poste après le danger. « Cette porte n'a pas été fermée par lâcheté. Elle a été fermée par quelqu'un d'intelligent, à un moment où l'ouvrir aurait coûté trop cher. Souvent un enfant, qui n'avait aucun autre moyen de tenir debout. Ce réflexe a fait son travail. Il a protégé. Le problème n'est pas qu'il existe. C'est qu'il est resté en poste longtemps après la fin du danger. » (Le traité dit la même chose de l'opérateur : il n'est pas un coupable mais un organe, É9.17 à É9.23.)

É24.4 (P) : La chronicité est mieux prédite par la honte que par la magnitude de la perte. La présence de honte associée à la scène devrait prédire la durée de la peine mieux que la magnitude objective de la perte (reprise en P3, chapitre 26). Une prédiction inverse falsifierait la thèse du verrou.

24.2 Appuis

É24.5 (F) : Lewis, Tangney et Dearing, Nathanson, Brown. Helen Block Lewis a établi la première la distinction opératoire entre honte et culpabilité et le rôle de la honte non reconnue dans la chronicité ; June Tangney et Ronda Dearing ont montré que la propension à la honte, l'énoncé *je suis mauvais* plutôt que *j'ai mal agi*, prédit l'évitement, l'externalisation et la difficulté à réparer, là où la culpabilité prédit la réparation. Donald Nathanson a cartographié les quatre sorties de la honte, dont la dernière, l'attaque de l'autre, explique que la honte se manifeste souvent comme agression envers le témoin. Brené Brown a formulé la loi la plus utile ici : la honte exige le secret, le silence et le jugement pour se maintenir, et ne survit pas à l'empathie reçue.

24.3 Objection anticipée : l'anxiété d'attachement

É24.6 (F) : L'anxiété d'attachement, prédicteur le plus constant de la sévérité du deuil prolongé. Les analyses multivariées de la littérature sur le deuil prolongé désignent l'anxiété d'attachement, crainte du rejet, doute sur sa propre valeur relationnelle, comme le prédicteur le plus constant de la sévérité, plus puissant que la honte prise isolément. L'objection viserait l'exclusivité accordée au verrou de la honte.

É24.7 (L) : Trois réponses de portée croissante. Sur l'exclusivité. La thèse ne soutient pas que la honte soit le seul facteur de chronicité, mais qu'elle en est le mécanisme : ce qui interdit la relecture. Un prédicteur statistique et un mécanisme ne s'excluent pas. *Sur le recouvrement des construits.* Dans la formulation de Bowlby, les modèles internes opérants comportent deux composantes : un modèle de l'autre (est-il disponible ?) et un modèle de soi (suis-je digne qu'on reste ?). La seconde n'est pas voisine de la honte : elle en est la définition même, un énoncé portant sur l'être et non sur un acte. Les instruments qui mesurent l'anxiété d'attachement contiennent donc des items de honte, et la corrélation entre propension à la honte et attachement anxieux est documentée. Mettre les deux prédicteurs en concurrence sans établir leur indépendance revient à comparer deux mesures partiellement redondantes. *Sur l'ordre des causes.* L'anxiété d'attachement est une peur anticipée de perdre le lien, c'est-à-dire une alarme portant sur un espoir déjà déposé. Or on ne peut craindre que ce que l'on espère : la peur est dérivée de l'espoir, jamais l'inverse (É21.14). Définir l'espoir par l'anxiété revient à définir un terme par sa propre conséquence. Et une théorie qui prédit qu'une alarme préexistante aggrave la peine ne saurait être réfutée par la constatation qu'une alarme préexistante aggrave la peine : le sujet à l'anxiété

d'attachement élevée est celui chez qui l'alarme est allumée en permanence, ce que la thèse prédit, et non ce qui la contredit.

É24.8 (L) : La psychologie mesure la faculté d'espérer, non l'adresse de l'espoir. Un fait épistémique prolonge la régularité lexicale du chapitre 19 : la psychologie clinique dispose d'échelles d'anxiété de séparation, d'anxiété d'attachement, d'anxiété de mort, et d'aucun instrument standard inventoriant l'espoir déposé. Elle sait mesurer la faculté d'espérer, comme en témoigne l'échelle dispositionnelle de Snyder (chapitre 25) ; elle ne mesure jamais l'adresse de l'espoir, ni ce qui a été confié à quoi. Elle mesure l'alarme et rarement son objet. Ce qu'elle prend pour des prédicteurs concurrents pourrait n'être que plusieurs mesures d'une même cause non mesurée. (Une première version de l'essai écrivait qu'il n'existait « aucun instrument d'espoir » ; l'essai l'a lui-même rectifié en réduisant le constat à l'absence d'instrument de l'espoir déposé, Annexe B.)

É24.9 (P) : Le protocole de départage : un test de médiation. La question se tranche par un test de médiation, non par argumentation. Si l'anxiété d'attachement prédit la chronicité à travers la honte, son effet doit s'effondrer lorsqu'on contrôle la honte, tandis que la honte doit continuer de prédire lorsqu'on contrôle l'anxiété. La thèse prédit plus précisément que l'anxiété d'attachement se comporte en prédicteur distal, la vulnérabilité constituée en amont, et la honte en prédicteur proximal, ce qui bloque la relecture au présent. Un résultat inverse falsifierait l'hypothèse du verrou (É24.1).

24.4 La nécessité du tiers

É24.10 (L) : La relecture d'une scène honteuse ne peut pas s'accomplir seule ; la valeur première du tiers est la normalisation. De ces prémisses découle une conclusion structurelle et non psychologique : la relecture d'une scène honteuse ne peut pas s'accomplir seule. Il ne s'agit pas d'un défaut de courage : le sujet ne peut pas simultanément occuper la place de l'accusé et celle du lecteur bienveillant qui abaisse la température de la scène. Il faut un tiers, non pour interpréter, mais pour rendre la relecture supportable. Ce point reformule la fonction du thérapeute en des termes plus modestes et plus exacts : sa valeur première n'est pas l'interprétation, mais la normalisation, la restitution du sujet dans la condition commune. La honte tient tout entière sur la conviction d'être seul à être ainsi ; elle est dissoute par l'expérience du contraire, non par l'argumentation. Le texte court : « *personne ne l'ouvre seul. Ce n'est pas un manque de volonté ni de courage. C'est mécanique.* » Il faut « *quelqu'un dans la pièce. Quelqu'un devant qui ça ne brûle pas. Un ami solide, un thérapeute, quelqu'un qui a vu pire et qui ne recule pas.* » « *Devant une porte de ce genre, avoir besoin de quelqu'un n'est pas une faiblesse. C'est la seule façon dont ça s'ouvre.* » (Le traité précise depuis qui peut occuper cette position, le neutre puis le détenteur, É7.10 à É7.14.)

24.5 Le confessionnal, et la divergence avec Foucault

Le confessionnal comme dispositif à quatre mécanismes (anonymat, auditeur saturé, régularité préventive, absence de statut de patient) est exposé au chapitre 17 (É17.1) ; l'essai en donne la même description, et le texte court y ajoute qu'il y en avait un « *dans presque chaque village* », « *gratuit, ouvert à tous, sans rendez-vous* », et que « *la honte ne survit pas à ça, parce que la honte tient entièrement sur la conviction*

d'être le seul à être comme ça ». L'essai ajoute qu'aucun dispositif contemporain ne réunit ces quatre mécanismes.

É24.11 (F) : L'aveu chez Foucault. *L'Histoire de la sexualité* (1976) fait de l'aveu le dispositif central d'un pouvoir producteur de subjectivité : l'obligation de dire le vrai sur soi, transmise du pastoral à la médecine et à la psychiatrie, y est analysée comme technique de gouvernement des individus.

É24.12 (L) : Foucault a raison contre l'obligation, il n'établit rien contre la fonction. L'analyse est puissante et l'essai ne la conteste pas sur son terrain. Mais elle porte sur l'appareil, l'obligation, l'examen, l'inscription du dit dans un savoir, et non sur la fonction, le désamorçage de la honte par normalisation. Foucault a raison contre l'obligation d'avouer ; il n'établit pas que la fonction elle-même soit un effet de pouvoir. En démolissant l'appareil sans distinguer la fonction, la modernité a supprimé le seul dispositif universel, gratuit et non pathologisant de dépôt de la honte, sans lui substituer d'équivalent. Ce qui existe aujourd'hui arrive après coup : *« on attend que les gens craquent pour leur offrir de l'aide, et il faut se déclarer en détresse pour y avoir droit »*. Et l'anonymat en ligne reproduit la position en inversant chacune des fonctions (É17.4) : *« Le confessionnal éteignait ; le réseau attise. » « Résultat : beaucoup de gens portent aujourd'hui des choses qu'ils n'ont jamais dites à personne, et n'ont aucun endroit prévu pour les dire. »*

24.6 Un cas limite : la peine désadressée

É24.13 (L) : La peine désadressée, première forme de l'hypothèse sur la panique. L'essai formulait, avec le statut d'hypothèse déclarée et non soutenue, une extension. Lorsque la honte n'interdit pas seulement l'accès à la scène mais en efface l'adresse, c'est-à-dire lorsque le sujet ne dispose plus même de la localisation de ce qui le fait souffrir, l'alarme se déclenche sans objet identifiable. Ce serait la structure de certaines attaques de panique : non une peine refoulée, mais une peine désadressée. L'alarme fonctionne, la marque qu'elle signale est devenue illisible. Trois conséquences suivraient : ces états ne se résoudraient pas par relecture, faute de scène à relire ; ils frapperaient préférentiellement dans les états de vigilance abaissée, la nuit, quand cesse l'occupation qui masque le blanc ; et leur travail consisterait moins à comprendre la crise qu'à restituer les adresses. L'hypothèse est cohérente avec la fausse alarme de Klein et avec la clinique de la panique nocturne. Une langue en possède le nom : la *toska* russe, souffrance de l'âme sans cause identifiable, seule entrée du relevé lexical (chapitre 19) qui désigne une alarme sans adresse. Cette hypothèse « demandait son propre traitement » : elle l'a reçu dans le texte *Crise de panique ou de honte ?* (deuxième partie), puis dans le traité (première partie, É5.14).

Chapitre 25. La destination : le rapatriement de l'espoir

Ce que l'on va voir. Dans la peine amoureuse, l'espoir ne tombe pas : il est enfermé, logé dans le porteur perdu, et il n'espère plus qu'une chose, par une seule ouverture, le retour. D'où la formule qui condense la troisième partie : la peine n'est pas l'amour qui demeure, c'est l'espoir qui demeure enfermé. Guérir n'est donc ni cesser d'aimer ni cesser d'espérer : c'est rapatrier l'espoir dans sa propre capacité de vivre. Le chapitre traduit cette opération dans un construit mesuré (la théorie de l'espoir de Snyder), isole une troisième attache rarement nommée (la reconnaissance, qui ne se traverse pas mais se paie en gestes), dit ce qui se perd exactement d'un couple (un point de moindre tension), et pose trois précautions pour que la thèse ne devienne pas une morale de l'autosuffisance. Il se termine par les idées reçues que le texte court corrige, et par les quatre choses honnêtes qu'on peut promettre à quelqu'un qui a mal.

25.1 L'espoir captif

É25.1 (L) : Dans la peine amoureuse, l'espoir est enfermé ; d'où l'asymétrie avec la perte d'emploi. L'espoir demeure logé dans le porteur perdu, où il continue de travailler, mais n'espère plus qu'une chose, par une seule ouverture : le retour. Ceci rend compte d'une asymétrie clinique bien établie sans être expliquée : les peines amoureuses durent plus longtemps que les pertes d'emploi ou les échecs, à investissement comparable. La raison n'est pas la profondeur du sentiment, mais la localisation de l'espoir : celui qui perd un emploi peut réorienter son espoir vers le suivant ; celui qui perd un amour garde le sien attaché à une issue qui ne dépend pas de lui (« à une porte qu'il ne contrôle pas »).

« La peine n'est pas l'amour qui demeure. C'est l'espoir qui demeure enfermé dans un avenir devenu impossible. »

É25.2 (L) : L'amour persistant ne fait pas mal ; cesser d'aimer et cesser de souffrir sont indépendants. La formule dissout une confusion largement partagée : celle qui identifie la peine à l'amour persistant. « *L'amour persistant ne fait pas mal ; il tient chaud. Ce qui fait mal est l'espoir captif.* » La conséquence pratique est considérable : le sujet n'a pas à choisir entre cesser d'aimer et cesser de souffrir. Les deux opérations sont indépendantes. « *Mais cet espoir ne lui appartenait pas. On l'y avait déposé, et on peut le reprendre.* »

É25.3 (L) : Garde de lecture : aimer ne se réduit pas à déposer de l'espoir. De ce que la peine porte sur l'espoir déposé, on ne peut pas conclure que l'amour porterait lui aussi sur cet espoir, et donc qu'aimer reviendrait à rechercher chez l'autre un état de sécurité. Cette inférence confond ce qui lie et ce qui fait mal, et

la thèse la réfute par son propre argument : si aimer se réduisait à l'espoir déposé, l'effondrement de l'espoir emporterait l'amour avec lui. C'est l'inverse qui s'observe (« *et c'est ce qui rend la chose si difficile* »). Déposer son espoir chez quelqu'un n'est d'ailleurs pas une captation mais une remise : on ne dépose que ce que l'on confie, et confier est l'opération la plus exposée qui soit. « *L'amour est ce qui demeure lorsque le dépôt est perdu.* »

É25.4 (L) : Trois amplificateurs, un seul mécanisme. Il faut expliquer pourquoi la peine amoureuse est régulièrement décrite comme la plus violente, sans lui accorder un mécanisme propre. Elle n'en a pas : elle cumule trois facteurs d'amplification du mécanisme commun. Le premier est la *densité maximale* : aucun autre objet ne concentre autant d'avenir déposé, l'habitation, les enfants, les projets, la vieillesse anticipée, l'ensemble des rituels quotidiens. Le deuxième est la *dette de reconnaissance* (§25.3) : dans les liens qui ont réparé une inscription antérieure, la peine se double d'une obligation non formulée qui, elle, ne se traverse pas. Le troisième est le plus spécifique : dans l'amour, le sujet ne dépose pas seulement son avenir, il dépose *une part de sa propre constitution*. Aimer implique un abandon de la régulation autonome au profit d'une régulation partagée. Judith Butler (*Vie précaire*, 2004) l'énonce en soutenant que nous sommes constitutivement défaits les uns par les autres, et que le deuil révèle moins une privation qu'une dépendance ontologique déjà là ; Jacques Derrida (*Chaque fois unique, la fin du monde*, 2003), écrivant sur la mort de l'ami, formule le même fait autrement : ce qui disparaît n'est pas un élément du monde, mais un monde entier, chaque fois unique. D'où la conséquence propre à cette peine : le sujet ne perd pas seulement une carte de l'avenir, il perd le co-régulateur avec lequel il la lisait. Repartir seul n'est pas seulement continuer sans quelqu'un ; c'est reprendre une fonction déléguée parfois depuis des décennies, et qu'on ne sait plus exercer. L'inconnu y est maximal, non par la taille de la perte, mais parce qu'il porte sur le sujet lui-même. « *La peine amoureuse est pire ; rien n'oblige à la tenir pour autre.* »

25.2 Le rapatriement

É25.5 (L) : Guérir, c'est rapatrier l'espoir dans sa capacité propre. Guérir n'est donc ni cesser d'aimer, ni cesser d'espérer. C'est rapatrier l'espoir : le retirer du porteur où il avait été déposé et le réinstaller dans la capacité propre du sujet, capacité de vivre, de recommencer, d'aimer encore. « *L'espoir captif espère par une ouverture ; l'espoir rapatrié espère largement.* » (Le texte court : « *L'espoir enfermé espère par une fenêtre. L'espoir revenu chez lui espère large.* ») On peut alors rendre son contenu à un précepte usé jusqu'à la vacuité : être bien avec soi-même signifie avoir son espoir logé à domicile plutôt qu'en dépôt chez un autre.

É25.6 (F) : La théorie de l'espoir de Snyder. La théorie de l'espoir de C. R. Snyder (2002), mesurée depuis une trentaine d'années, décompose l'espoir en trois composantes indissociables : des buts, des voies (la capacité de générer des itinéraires alternatifs vers ces buts) et l'agentivité (la conviction de pouvoir emprunter ces itinéraires).

É25.7 (L) : L'espoir captif et le rapatriement traduits dans la grammaire de Snyder. Dans cette grammaire, l'espoir captif se décrit exactement : une fixation rigide sur un but unique et devenu impossible, qui assèche la génération de voies alternatives et draine l'agentivité, puisque le seul chemin restant ne dépend pas du sujet. Le rapatriement se décrit comme la restructuration des buts, laquelle libère simultanément les deux autres composantes. La convergence a une valeur

méthodologique directe : elle fournit à la thèse un instrument existant et validé, et rend testable ce qui semblait relever de la description. L'échelle de Snyder mesure l'espoir dispositionnel ; ce qu'aucun instrument standard ne mesure, c'est l'espoir déposé : sa localisation, ses objets, ce qui a été confié à quoi (É24.8).

É25.8 (F) : Frankl et le rapatriement forcé. Viktor Frankl (*Découvrir un sens à sa vie*, 1946) décrit, dans les conditions extrêmes, la découverte que la liberté de la position intérieure ne peut être confisquée par aucune circonstance. Lecture (L) : Frankl décrit le rapatriement forcé de l'espoir chez qui a tout perdu ; l'essai décrit la même opération dans les conditions ordinaires.

25.3 La troisième attache : la reconnaissance

É25.9 (L) : On peut demeurer dans un lien par pure reconnaissance. Les analyses du lien mettent d'ordinaire en balance deux forces : l'amour, et l'espoir déposé. Il en existe une troisième, rarement isolée, et dont la méconnaissance produit des impasses caractéristiques. Lorsqu'un lien n'a pas seulement accompagné une vie mais réparé une inscription antérieure, lorsqu'il a fait tomber un énoncé du type *cela n'existe pas pour moi*, il engendre chez le sujet une dette non formulée. On peut alors demeurer dans un lien mort d'espoir et éteint d'amour, par pure reconnaissance. Le sujet ne sait généralement pas nommer ce qui le retient, et il s'accuse de lâcheté là où il est en train d'honorer une obligation qu'il n'a jamais énoncée. Le texte court : « *Parce que l'autre a réparé quelque chose. Parce qu'avant lui on ne croyait plus à ça, et qu'après lui on y a cru. Parce qu'il est arrivé à un moment où plus rien ne tenait, et que tout a tenu.* »

É25.10 (F) : Simmel, Mauss, Jankélévitch, Ricœur sur la gratitude et le don. Georg Simmel (1908) voit dans la gratitude la mémoire morale de l'humanité, lien durable précisément parce que le don reçu ne peut jamais être exactement rendu, l'échange restant par nature asymétrique. Marcel Mauss (*Essai sur le don*, 1925) l'a établi comme structure sociale générale : le don oblige, et l'obligation de rendre ne s'éteint pas d'elle-même. Vladimir Jankélévitch (*Traité des vertus*, 1949) décrit la gratitude comme un mouvement qui doit rester gratuit pour être vertu, et qui se dégrade en servitude dès qu'il devient acquittement d'une dette. Paul Ricœur (*Parcours de la reconnaissance*, 2004) situe la reconnaissance au point où la mémoire cesse d'être conservation pour devenir dette envers ce qui nous a constitués.

É25.11 (L) : La reconnaissance ne se traverse pas, et n'exige pas la captivité : ce qui a été réparé est versé, non prêté. Cette attache a une propriété que les deux autres n'ont pas : elle ne se traverse pas. L'espoir se rapatrie, l'amour se relocalise ; la reconnaissance, elle, ne diminue pas avec le temps et ne s'éteint pas avec le sentiment. Elle est pourtant distincte de l'amour et de l'espoir, et elle n'exige pas la captivité, pour une raison qui découle de tout ce qui précède : ce qui a été réparé est versé, non prêté. L'inscription tombée ne se relève pas au départ de celui qui l'a fait tomber ; la capacité rendue appartient désormais au sujet. Le bénéficiaire n'a donc pas à conserver le donateur pour conserver le don. « *Le cœur rouvert est le nôtre. La confiance rendue est la nôtre. Ce n'était pas un prêt, et personne ne peut le reprendre en partant. Ce qui a été versé est versé.* »

É25.12 (L) : La reconnaissance se paie en gestes, non en années ; sa juste tenue est la saudade appliquée à la dette. Ce que la reconnaissance exige n'est pas la permanence du lien, mais la reconnaissance du fait : l'inscription de ce qui a eu lieu, et son honneur. « *Elle se paie en gestes, non en années.* » Confondre les deux produit exactement l'erreur que Jankélévitch signale : la gratitude devenue servitude,

où l'on demeure par acquittement au lieu de demeurer par choix. La manière juste de tenir cette attache une fois le lien défait est la saudade appliquée à la dette : garder chaud ce que l'autre a réparé, dans une vie qui continue. La reconnaissance ainsi tenue n'est plus une obligation ; elle est une part de l'inventaire de soi.

25.4 Ce qui se perd d'un couple : le point de moindre tension

É25.13 (L) : Ce qui se perd d'un couple est une position d'équilibre. Si l'amour ne fait pas mal, si l'espoir peut être rapatrié, si la reconnaissance se paie en gestes, que reste-t-il exactement de perdu lorsqu'un couple se défait ? La personne existe toujours, et l'on peut souffrir de sa perte tout en n'ayant plus rien à lui demander ; le sentiment appartient au sujet et ne le quitte pas avec l'autre. Ce qui se perd est une position d'équilibre : l'état de moindre tension qu'un système atteint lorsqu'il est correctement conjugué à un second terme. Le texte court : *« Pas de l'euphorie, pas du bonheur permanent : simplement le fait de pouvoir se déposer. Rien à négocier, rien à défendre, rien à compenser. »*

É25.14 (L) : Trois propriétés : individuelle, à deux termes, silencieuse. Elle est individuelle. L'état de moindre tension est un état du sujet, pas un état commun : il n'existe pas un équilibre partagé mais deux, un par personne, dans le même foyer. Rien ne garantit que les deux systèmes soient simultanément à leur point : l'un peut se tenir à son équilibre pendant que l'autre compense en permanence, et cette asymétrie peut durer des années sans être vue, chacun lisant l'état du couple à travers le sien. Elle rend compte du cas, autrement inexplicable, où une séparation surprend celui qui la subit : *« il ne s'était pas trompé sur son propre état, il avait pris son état pour l'état commun »*. Elle exige deux termes. Un système isolé n'a pas de point d'équilibre relationnel. L'autre n'est donc ni la cause du sentiment ni son propriétaire, mais le second terme sans lequel la position n'existe pas (*« il n'est pas la cause de l'état, il en est la condition »*). La particularité de l'autre n'est pas accessoire pour autant : la position dépend des termes qui l'engendrent, et changer un terme change le point ; l'état est entièrement individuel, et l'autre n'est pas interchangeable. Elle est silencieuse. Un point de moindre tension ne se ressent pas comme un état positif intense mais comme une absence d'effort : rien à porter, rien à compenser, rien à négocier. C'est pourquoi il est rarement remarqué tant qu'il tient, et pourquoi sa perte est si mal identifiée. *« On ne pleure pas un bonheur, on cherche une position qu'on ne retrouve plus. »*

É25.15 (L) : La fatigue de la séparation est une dépense permanente ; le rapatriement ne rend pas la position perdue. Un sujet privé de sa position d'équilibre est un système qui compense en continu : d'où la fatigue disproportionnée, la tension de fond, l'impossibilité de se déposer, y compris dans le sommeil. Ce n'est pas de l'affliction, c'est une dépense permanente. Et le rapatriement de l'espoir ne rétablit pas la position perdue : aucun sujet ne peut engendrer seul un point qui requiert deux termes. Ce que le rapatriement restaure, c'est la capacité d'en engendrer un autre, et la possibilité de se déposer sans exiger celui-là. La distinction est essentielle pour ne pas promettre ce qu'aucun travail intérieur ne peut donner.

25.5 Ce que le rapatriement ne signifie pas

É25.16 (L) : Trois précautions contre une morale de l'autosuffisance. Rapatrier l'espoir n'est pas cesser de déposer. Déposer de l'espoir chez autrui est

ce qui distingue l'amour de la simple compagnie ; une vie sans dépôt serait une vie sans lien. La thèse ne recommande pas l'apathie prudente des stoïciens, qui évitent la captivité en évitant l'attachement : elle décrit ce qui délivre quand la captivité a eu lieu. *Le rapatriement n'est pas instantané et ne se décide pas.* Il ne s'agit pas d'une décision volontaire mais du terme d'un travail, répété, corporel, souvent long, dont les larmes qui vont à leur terme sont l'instrument principal. *Le rapatriement ne garantit rien sur le lien.* Il n'implique ni rupture ni retour ; il rend seulement le sujet capable de vivre dans les deux issues. C'est précisément ce qui le distingue d'une stratégie.

25.6 Ce qu'on se dit de travers

Le texte court relève cinq idées répandues « *qui ont l'air raisonnables, et qui coûtent cher* ». Deux sont traitées ailleurs (la mélancolie jolie, É23.10 ; le cerveau qui prouverait la blessure, É22.4). Les trois autres :

É25.17 (L) : « Il ne pleure pas, donc il s'en fout » : la quantité de larmes ne mesure rien. Certains ont fait leur deuil des mois avant la rupture. D'autres n'avaient pas grand-chose de déposé. D'autres encore paniquent en dedans sans qu'il paraisse rien. Et il existe des gens qui traversent vite et sincèrement, sans facture différée. « *On ne lit pas l'intérieur de quelqu'un sur son visage.* »

É25.18 (L) : « Si j'arrête d'avoir mal, je vais l'oublier » : la douceur rend le souvenir regardable. C'est la peur la plus fréquente, et elle est fausse. Au bout du chemin, on ne perd pas la personne une deuxième fois. Ce qui a été vrai ne s'efface pas : ça change simplement de place. « *La douceur ne remplace pas le souvenir : elle le rend enfin regardable.* »

É25.19 (L) : « Comment a-t-il pu me faire ça ? » : une question mal posée. Cette question tourne en boucle pendant des mois et ne trouve jamais de réponse, parce qu'elle est mal posée. On juge le geste depuis l'extérieur, là où il paraît gratuit et cruel. Mais celui qui l'a fait était à l'intérieur, en train de se défendre d'une douleur qu'on ne voyait pas. Ce n'est pas une excuse et ça ne rend rien acceptable. C'est simplement la fin d'un tourment inutile : il n'y a pas de réponse à trouver là. « *La cruauté est presque toujours de la peur vue de dehors.* »

25.7 Ce qu'on peut promettre

É25.20 (L) : Quatre promesses honnêtes. « *Il y a peu de choses honnêtes à promettre à quelqu'un qui a mal. Il y en a quatre.* » Ça ne restera pas comme ça : non parce que le temps guérit tout (« *cette phrase est trop courte* »), mais parce que le plan du terrain se redessine, morceau par morceau, collision après collision (É21.10). *Les phrases se relisent, même celles qui font honte.* L'auteur en donne un exemple : « *Un enfant avait honte de ses parents à l'épicerie. Ils parlaient trop fort, dans une langue d'ailleurs, et il aurait voulu disparaître. Devenu homme, il a revu ces scènes-là avec des yeux plus grands, et il y a trouvé tout autre chose : le courage de parler sa langue dans un pays qui ne la parle pas. La honte n'a pas été effacée. Elle est devenue de la fierté. Même scène, regard plus juste, et l'ancienne lecture est tombée toute seule, parce qu'elle était trop petite.* » (C'est le cas inverse de la *vergonha*, É9.18 : la même coupure d'avec la langue des siens, relue et refermée.) *Rien de ce qui fut vrai ne se perd* : ça change d'adresse ; ce qui était dehors passe dedans, et continue de construire celui qui le porte ; ce qu'on a aimé finit par cesser

d'être un poids, ça devient une part de soi. *Et l'espoir se reprend* (É25.5) : « *c'est peut-être le plus important* ».

25.8 En résumé, selon le texte court

« La panique de trois heures du matin n'est pas une perte de raison : c'est l'alarme normale d'un être humain devant un avenir devenu illisible. Personne n'est abîmé. On porte des phrases qui peuvent être relues. Les larmes qui vont au bout ne sont pas une rechute : c'est le travail qui se fait. Et là où l'on bute toujours au même endroit, celui dont on ne parle à personne, ce n'est pas de volonté qu'il manque. C'est quelqu'un. Ça ne reste jamais comme ça. »

« C'était vrai. C'était beau. C'est passé. Et cela m'habite encore, sans m'écraser. »

Chapitre 26. Limites, énoncés falsifiables et positionnement de l'essai

Ce que l'on va voir. L'essai sur la peine déclare ce qu'il n'affirme pas, puis dépose cinq énoncés falsifiables, dont le premier est opérationnalisé par cinq indicateurs mesurables avant la perte : la thèse ne prédit pas seulement une corrélation, elle prédit une hiérarchie de prédiction, et c'est cette hiérarchie qui peut tomber. Le chapitre redonne ensuite le tableau de positionnement de l'essai face à Freud, Spinoza, C. S. Lewis, Barthes, Jankélévitch, Bowlby et Panksepp, la clinique des liens continus et Foucault, puis sa conclusion.

26.1 Ce que l'essai n'affirme pas

Il ne prétend pas couvrir la dépression majeure, qui relève d'une autre étiologie et d'une autre prise en charge. Il ne conteste aucun résultat clinique établi. Il ne soutient pas que toute peine soit résoluble : la clause d'exception est explicite, lorsque la faculté de réécriture est elle-même atteinte, le cycle ne se ferme pas de lui-même et le soin devient nécessaire. Il ne prétend pas que la thèse de l'espoir explique toutes les paniques : l'hypothèse de la peine désadressée est déclarée, non soutenue dans l'essai (elle l'est dans la deuxième partie). Il ne propose aucune méthode thérapeutique.

26.2 Les énoncés falsifiables

É26.1 (P) : P1, la quantité d'avenir contre la valeur et l'attachement. À valeur objective égale et durée de lien égale, l'intensité de la peine devrait covarier avec la quantité d'avenir déposé dans l'objet perdu, et non avec la valeur de cet objet ni avec l'intensité déclarée de l'attachement. Une absence de corrélation avec la première, ou une corrélation supérieure avec les secondes, falsifierait la thèse centrale.

É26.2 (P) : Opérationnalisation de P1 : cinq indicateurs et une hiérarchie de prédiction. La quantité d'avenir déposé est mesurable, et plus simplement que la valeur ou que l'amour, précisément parce qu'elle porte sur des faits énonçables. Cinq indicateurs, relevés par inventaire prospectif préalable (entretien structuré ou questionnaire administré avant la perte, ou reconstitué sur documents antérieurs) :

1. *Le nombre de projets datés* attachés à l'objet : engagements, plans, échéances, rendez-vous futurs explicitement liés à lui.
2. *L'horizon temporel* couvert par ces projets : jusqu'où, dans le temps à venir, l'objet apparaît dans les représentations du sujet.

3. *L'exclusivité* : quelle proportion de ces projets serait irréalisable sans cet objet précis. C'est l'indicateur le plus discriminant, car il sépare l'avenir déposé de l'avenir simplement partagé.
4. *La substituabilité de l'issue* : l'espoir peut-il être réorienté vers une issue contrôlable par le sujet ; variable qui distingue les pertes réorientables (emploi, examen) des pertes suspendues à la décision d'un tiers.
5. *La charge héritée* : la présence, dans l'histoire du sujet, de scènes antérieures non résolues de même type (abandon, humiliation, perte non élaborée). Cet indicateur ne se relève pas par inventaire prospectif mais par histoire de vie, et il est probablement le plus prédictif dans les cas de disproportion apparente.

Ces cinq indicateurs sont indépendants de la valeur marchande, de la durée du lien et de l'intensité affective déclarée, ce qui permet un test discriminant : ils doivent prédire la peine mieux que ces trois variables classiques, sur les mêmes sujets. La thèse prédit une hiérarchie de prédiction, et c'est cette hiérarchie qui est falsifiable.

É26.3 (P) : Trois corollaires de P1. La perte d'un objet à faible valeur mais forte exclusivité devrait produire plus de peine que celle d'un objet à forte valeur et faible exclusivité. L'intensité devrait rester faible dans les pertes à horizon déjà nul, quelle que soit l'intensité de l'amour déclaré : la variable qui décide est l'avenir résiduel, non l'affect. Et, sur l'indicateur 5, directement testable sur des cohortes existantes : à quantité prospective égale, les sujets porteurs de scènes antérieures non résolues de même type devraient présenter une peine plus intense et plus durable ; une absence d'effet falsifierait la thèse de la charge héritée sans toucher au reste.

É26.4 (P) : P1-bis, la densité et l'écart d'anticipation. La densité, rapport entre l'avenir déposé et la taille apparente du contenant (É20.2), ne prédit pas la même variable que la quantité et doit être testée séparément. Elle prédit l'écart entre la peine éprouvée par le sujet et la peine anticipée par des observateurs extérieurs, ces derniers évaluant par le contenant. Protocole : faire estimer par un panel indépendant la détresse attendue à partir d'une description de l'objet perdu seule, puis comparer à la détresse mesurée. La thèse prédit que l'écart entre les deux croît avec la densité, et qu'il est indépendant de la quantité absolue. Une absence d'effet falsifierait la distinction quantité-densité sans toucher à P1.

É26.5 (P) : P2, le deuil anticipé. Les pertes dont l'espoir a été relocalisé avant l'événement devraient produire une détresse post-perte significativement moindre, indépendamment de l'intensité du lien déclaré.

É26.6 (P) : P3, honte et chronicité. La présence de honte associée à la scène devrait prédire la durée de la peine mieux que la magnitude objective de la perte. Une prédiction inverse falsifierait la thèse du verrou. (Le test de médiation qui l'accompagne est É24.9.)

É26.7 (P) : P4, la localisation de l'espoir. À intensité initiale égale, les pertes dont l'espoir peut être réorienté vers une issue contrôlable par le sujet (emploi, examen) devraient se résoudre plus vite que celles dont l'espoir reste indexé sur la décision d'un tiers (rupture non choisie).

É26.8 (P) : P5, l'efficacité différentielle. Les interventions orientées vers la conservation relocalisée du lien devraient égaler ou surpasser les interventions orientées vers le détachement, sur les mesures de fonctionnement à moyen terme. Un désavantage net falsifierait la thèse de la saudade comme destination (É23.7). (Prédiction sur ce que mesurerait une comparaison, non recommandation.)

26.3 Tableau de positionnement

Le tableau de la source est reconstitué ici (sa mise en page d'origine était brouillée ; l'attribution des cellules aux colonnes est celle qui rend le tableau cohérent avec le texte de l'essai).

Position	Objet de la perte	Phénoménologie expliquée	Destination du deuil
Présent essai	L'espoir déposé dans l'objet ; densité d'avenir	Panique : alarme devant un avenir illisible	Rapatriement de l'espoir ; lien conservé par relocalisation
Freud	L'objet aimé investi par la libido	Appauvrissement du moi ; ambivalence	Désinvestissement, moi redevenu libre
Spinoza	La joie suspendue à une issue	Crainte et espoir jumelés ; passion, donc impuissance	Vivre sans espoir ni crainte ; connaissance adéquate
C. S. Lewis	Une part du soi amputée	Peur : le constat premier, non expliqué	Aucune : le journal enregistre, ne conclut pas
Barthes	La fidélité comme enjeu	Physique du deuil, aménagement des lieux	Refus explicite d'achever
Jankélévitch	L'irréversible du temps	Maladie de la temporalité	La nostalgie ne guérit pas, elle se tient
Bowlby, Panksepp	La figure d'attachement	Protestation anxieuse avant désespoir ; système d'alarme	Réorganisation du système d'attachement
Klass, Neimeyer, White	Le sens et le lien	Détresse variable	Liens continus ; reconstruction de sens ; réincorporation
Foucault	(objet non traité)	(non traité)	(non traité)

26.4 Conclusion de l'essai

L'ensemble tient en une chaîne courte. Ce qui se perd n'est pas la chose, mais l'espoir qui y était déposé. L'espoir étant ce qui rend l'avenir lisible, sa chute produit une alarme et non une langueur : la peine appartient au registre de la peur. Cette alarme se désamorce comme toute alarme, par restitution du connu, c'est-à-dire par la réécriture progressive de la carte, entrée par entrée. Ce travail se fait par relecture, accessible à un système nerveux assez stable pour la soutenir, et il est bloqué principalement par la honte, qui interdit le retour sur la scène ; d'où la nécessité structurelle d'un tiers, et l'importance de la fonction qu'une modernité pressée a supprimée sans la remplacer. Enfin, le terme de ce travail n'est ni l'oubli ni le détachement, mais la conservation du lien par relocalisation intérieure, la saudade, et le rapatriement de l'espoir dans la capacité propre du sujet.

« On ne guérit pas de la peine en cessant d'aimer ce qui fut. On en guérit en réapprenant à lire devant soi. »

La troisième partie se rattache aux deux premières par un seul terme. Dans la peine, ce dont on est séparé est parti, et chaque collision avec l'absence met la carte à jour ; dans la honte, ce dont on est séparé est resté, et l'accès seul est interdit (É7.8). La panique est une peine dont la honte a effacé l'adresse (chapitre 18, conclusion) ; la saudade est ce qu'une panique adressée devient quand elle a fini son travail (É16.13).

26.5 Références de la troisième partie

Barthes, R. *Journal de deuil*. Seuil, 2009. Bloch, E. *Le Principe Espérance*. Gallimard (éd. or. 1954-1959). Bonanno, G. A. *The Other Side of Sadness*. Basic Books, 2009. Bowlby, J. *Attachment and Loss*, vol. II : *Separation*. Basic Books, 1973. Brown, B. *I Thought It Was Just Me*. Gotham, 2007. Butler, J. *Vie précaire*. Amsterdam, 2005 (éd. or. 2004). Derrida, J. *Chaque fois unique, la fin du monde*. Galilée, 2003. Foucault, M. *Histoire de la sexualité*, I : *La Volonté de savoir*. Gallimard, 1976. Frankl, V. *Découvrir un sens à sa vie* (éd. or. 1946). Freud, S. « Deuil et mélancolie », 1917. Herman, J. *Trauma and Recovery*. Basic Books, 1992. Jankélévitch, V. *L'Irréversible et la nostalgie*. Flammarion, 1974. Jankélévitch, V. *Traité des vertus*. Bordas, 1949. Klass, D., Silverman, P. R., Nickman, S. L. (dir.) *Continuing Bonds : New Understandings of Grief*. Taylor & Francis, 1996. Klein, D. F. « False suffocation alarms, spontaneous panics... ». *Archives of General Psychiatry*, 1993. Lewis, C. S. *A Grief Observed*. Faber, 1961. Lewis, H. B. *Shame and Guilt in Neurosis*. International Universities Press, 1971. Lourenço, E. *Mythologie de la saudade*. Chandeigne, 1997. Marcel, G. *Homo Viator*. Aubier, 1944. Mauss, M. *Essai sur le don*. PUF (éd. or. 1925). Nathanson, D. *Shame and Pride*. Norton, 1992. Neimeyer, R. A. (dir.) *Meaning Reconstruction and the Experience of Loss*. APA, 2001. O'Connor, M.-F. *The Grieving Brain*. HarperOne, 2022. Panksepp, J. *Affective Neuroscience*. Oxford University Press, 1998. Parkes, C. M. *Bereavement : Studies of Grief in Adult Life*. Tavistock, 1972. Pascoaes, T. de. *A Saudade e o Saudosismo* (recueil posthume). Ricœur, P. *Parcours de la reconnaissance*. Stock, 2004. Simmel, G. « Faithfulness and Gratitude », in *The Sociology of Georg Simmel* (éd. or. 1908). Snyder, C. R. « Hope Theory : Rainbows in the Mind ». *Psychological Inquiry*, 2002. Spinoza, B. *Éthique*, III et IV. Tangney, J. P., Dearing, R. L. *Shame and Guilt*. Guilford, 2002. van der Kolk, B. *Le corps n'oublie rien*. Albin Michel, 2018 (éd. or. 2014). White, M. « Saying Hello Again : The Incorporation of the Lost Relationship in the Resolution of Grief ». *Dulwich Centre Newsletter*, 1988. White, M., Epston, D. *Narrative Means to Therapeutic Ends*. Norton, 1990. Ouvrages de référence étymologique : Rey (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française* ; *Trésor de la langue française informatisé* ; Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* ; *Oxford English Dictionary* ; Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*.

Quatrième partie. La conscience native (Bible Quantique, Livre V)

Chapitre 27. Le reflet inverse, l'empathie, et l'inverse diabolisé

Ce que l'on va voir. La quatrième partie reprend le Livre V de la *Bible Quantique* (version 5, mai 2026), intitulé *La conscience figée post-1633. Projection-réflexion, empathie comme pleine conscience, inverse diabolisé*. Sa première pièce, la conscience comme projection-réflexion à deux cercles, a été versée au chapitre 2, à côté de la définition du traité. Ce chapitre-ci en donne les trois suivantes. D'abord, la conscience ne fonctionne pleinement que si le reflet revient complet, qualités et défauts ensemble : l'identité se forme par l'exploration douloureuse de ce qu'on n'est pas. Ensuite, l'empathie n'est pas une vertu ajoutée à la conscience, elle est la conscience étendue à un autre porteur conscient. Enfin, ce qu'on refuse de soi est projeté au dehors et personnifié comme adversaire : le diable, l'ennemi, l'étranger. Le Livre V est antérieur au traité ; il est écrit dans une langue plus affirmative, et ses énoncés universels (sur toutes les guerres, toutes les xénophobies) restent des Lectures, signalées comme telles.

27.1 Le retour réflexif doit être complet

É27.1 (L) : La projection-réflexion exige un reflet complet ; un retour amputé fige la conscience. Tant qu'un humain n'accepte pas son reflet inverse comme partie constitutive de lui-même, sa conscience ne peut pas opérer pleinement. La projection-réflexion exige que le reflet retourne complet, qualités et défauts ensemble, pôles affirmés et pôles inverses simultanément. Quand un humain regarde l'image qu'il renvoie au monde, par ses paroles, ses actes, ses choix, ses inscriptions sociales, il reçoit deux types de retour : le pôle affirmé qu'il porte comme identité consciente (le sympathique, le compétent, l'honnête, l'aimant, le rationnel), et le pôle inverse qu'il ne reconnaît pas mais qui s'inscrit également dans ses retours (le manipulateur, l'incompétent, le tricheur, le rancunier, l'irrationnel). Le porteur a tendance à n'accepter que le pôle affirmé qui correspond à son image consciente, et à rejeter le pôle inverse. Cette amputation fige la conscience : elle continue d'opérer, mais sur la moitié seulement du retour ; la boucle devient asymétrique, tronquée, diminuée.

27.2 La douleur de l'imaginé contraire

É27.2 (L) : L'identité se sédimente par l'exploration douloureuse de son inverse, non par l'affirmation de soi. La douleur que produit l'imagination du contraire de soi est l'inscription même du positionnement. Quand un humain imagine ce qu'il n'est pas et que cela le fait souffrir, cette douleur inscrit ce qu'il est par contraste avec son inverse. La psychologie courante pose que l'identité

se construit par affirmation positive : déclarer ce qu'on est, valoriser ses qualités, s'identifier à ses choix. Le Livre V soutient que l'identité véritable se sédimente par exploration de ce qu'on n'est pas, et par la douleur que cette exploration produit. L'humain qui se sait honnête ressent une douleur précise quand il imagine être malhonnête ; cette douleur n'est pas un obstacle à l'identité, elle est l'opération même qui sédimente l'identité honnête par contraste avec son inverse. Sans elle, l'honnêteté reste posture affirmée sans inscription corporelle profonde ; avec elle, l'honnêteté devient inscription sédimentée, vérifiable dans les actes.

É27.3 (L) : Mûrir, c'est reconnaître qu'on porte aussi les inverses qu'on croyait étrangers. La maturation véritable ne procède pas par affirmation croissante de ses qualités ; elle procède par exploration progressive de ses inverses et par intégration progressive de la douleur que cette exploration produit. Le porteur qui mûrit reconnaît progressivement qu'il porte aussi les inverses qu'il croyait étrangers, et c'est cette reconnaissance qui inscrit la maturité.

É27.4 (L) : Le refoulement comme amputation du retour réflexif, sans inconscient substantif. La psychanalyse avait identifié partiellement ce mécanisme sous le concept de refoulement : l'humain refoule les aspects de lui-même qu'il refuse de reconnaître. Mais elle pose l'inconscient comme contenu refoulé séparé de la conscience, configuration substantialiste qui maintient la séparation cartésienne entre la conscience et son autre. Le Livre V lit autrement : le refoulement n'est pas relégation de contenus dans un inconscient séparé ; il est amputation du retour réflexif sur le pôle inverse. Le porteur qui refoule sa rancune n'a pas un contenu rancunier caché dans un inconscient : il a amputé sa boucle sur le pôle inverse qui inscrit la rancune dans ses retours sociaux. (Cette lecture de mai 2026 précède le traité d'août 2026. Les deux refusent l'inconscient-habitant ; le traité en donne le mécanisme détaillé, l'adresse de retour effacée par la honte non reçue, É3.4 et É11.6. Le Livre V en donne la face relationnelle : ce qui n'est pas reçu de soi revient comme reflet refusé. Le volume tient les deux pour compatibles, la version du traité faisant foi pour le mécanisme.)

É27.5 (F) : Jung et l'ombre. Carl Gustav Jung, à partir de *Wandlungen und Symbole der Libido* (1912, traduit sous le titre *Psychologie de l'inconscient*) et dans ses écrits ultérieurs où le concept d'ombre prend sa forme, désigne par l'ombre l'ensemble des aspects de soi que le porteur refuse de reconnaître et qui s'inscrivent en lui comme inverse refoulé. Pour Jung, l'individuation exige la reconnaissance progressive de l'ombre et sa réintégration ; sans cette reconnaissance, l'ombre se projette sur autrui, qui devient porteur des inverses que le sujet ne peut pas accepter chez lui-même. Lecture du Livre V (L) : Jung opère partiellement dans la grammaire que le corpus articule explicitement. (La source datait le concept d'ombre de 1912 ; le terme est formulé plus tard, voir Annexe B.)

É27.6 (L) : Conscience figée contre conscience opératoire. La conscience figée opère par boucle tronquée : projection asymétrique qui ne reçoit que le pôle affirmé, amputation systématique du pôle inverse. La conscience opératoire opère par boucle complète : elle reçoit les deux pôles. Le porteur figé vit une vie apparemment cohérente : il sait qui il est, il défend son identité, il rejette ce qui ne lui correspond pas. Configuration apparente de force et de stabilité ; mais cette stabilité est figement, la conscience n'opère plus, elle se conserve, et son énergie s'épuise dans la défense de son identité contre les retours qui contiendraient les inverses. Le porteur opératoire vit une vie apparemment moins certaine, d'apparence fragile et mouvante : il reconnaît qu'il porte aussi ses inverses, il accepte les retours même quand ils sont désagréables, il intègre ce qu'il croyait étranger ; ce mouvement est

opération effective, et son énergie s'accumule par intégration des retours plutôt que de s'épuiser dans leur défense. « *Le porteur figé fonctionne ; le porteur opératoire opère. La distinction est cadastrale, pas éthique.* » (On reconnaît, vue du dehors, la distinction du traité entre l'automatisme d'emprunt, qui résiste au regard, et l'automatisme véritable, qui le tolère, É4.8 à É4.11.)

27.3 L'empathie comme pleine conscience

É27.7 (L) : L'empathie est l'extension de la projection-réflexion à autrui, non une vertu ajoutée. L'empathie n'est pas une vertu morale optionnelle ajoutée à la conscience : elle est l'extension de la projection-réflexion à autrui, la configuration de la conscience qui opère sans amputation. « *Une conscience qui n'est pas empathique n'est pas pleinement conscience. Elle est conscience amputée.* » La tradition occidentale, sous influence kantienne dans la lecture du Livre V, sépare une faculté cognitive présumée présente et une vertu morale supposée ajoutée. Le Livre V inverse : l'empathie est l'opération même qui constitue la conscience, déployée quand l'objet de la projection est un autre porteur conscient au lieu d'un objet matériel. Quand je regarde une pierre, la pierre me retourne ses propriétés inertes, densité, couleur, texture, résistance. Quand je regarde un autre humain, ma projection-réflexion peut opérer de deux manières : soit je le traite comme objet inerte, et l'autre est lu comme chose ; soit j'étends ma projection-réflexion à le reconnaître comme porteur conscient, et l'autre est lu comme conscience.

É27.8 (L) : Pleine conscience et conscience amputée ; l'éthique de la reconnaissance n'est pas optionnelle. La conscience amputée traite tous les objets de projection comme inertes, pierres, animaux, humains : c'est, dans la lecture du Livre V, le *cogito* isolé qui n'accède à autrui que comme phénomène externe à prouver. La pleine conscience distingue objets inertes et porteurs conscients ; devant un autre porteur, elle étend sa projection pour reconnaître la conscience qui opère en face, et la rencontre devient dialogue de deux opérations conscientes. Reconnaître l'autre comme porteur conscient n'est pas une option éthique parmi d'autres : c'est l'opération consciente complète. Le porteur qui amputerait systématiquement cette reconnaissance opérerait dans une conscience tronquée, non dans une éthique différente.

É27.9 (L) : La psychopathie lue comme amputation de la projection-réflexion sur autrui. Les psychopathes présentent l'absence d'empathie comme signature structurelle : non une méchanceté ajoutée, mais, dans cette lecture, l'amputation du retour réflexif qui aurait dû inscrire en eux que l'autre opère comme eux, une conscience tronquée à un seul cercle. Cette lecture structurelle ne conteste pas la description clinique ; elle propose d'en donner la raison.

É27.10 (F) : La description clinique de la psychopathie (Hare). La littérature psychiatrique standard décrit la psychopathie par des traits observables, recensés dans l'échelle de Hare (*Psychopathy Checklist-Revised*, 1991) : manipulation, absence de remords, charme superficiel, conduites antisociales. Le Livre V note que cette description reste descriptive, sans articulation structurelle.

É27.11 (Chantier) : Une piste de travail sur l'empathie figée, renvoyée au chantier de la médecine. Le Livre V évoque une piste : l'exposition à la grammaire de la projection-réflexion à deux cercles pourrait réactiver une empathie native figée. Le volume ne garde cette phrase que comme chantier de recherche renvoyé au Volume 9 (*Le Vivant*, chapitre de la médecine) : elle n'est ni éprouvée ni proposée comme soin, et le corpus ne conseille aucun traitement. La source affirmait aussi que

la thérapie standard procède par sanctions ou par conditionnements ; ce résumé de la pratique clinique n'est pas sourcé et n'est pas repris (Annexe B).

É27.12 (F) : Les neurones miroirs, avec leur portée exacte. Vittorio Gallese et ses collègues (*Brain*, 119, 1996, p. 593) ont décrit chez le singe des neurones du cortex prémoteur qui s'activent à la fois quand l'animal effectue une action et quand il observe un autre l'effectuer. Marco Iacoboni (*Mirroring People*, 2008) a soutenu que ces mécanismes miroirs constituent une architecture cérébrale de la compréhension d'autrui. La source citait aussi Jean Decety (*Trends in Cognitive Sciences*, 2004, 8, p. 71) pour une activation atrophiée des neurones miroirs chez les psychopathes devant la souffrance d'autrui ; cette référence n'a pas pu être vérifiée dans les fichiers du corpus, et le volume ne la reprend pas comme appui (Annexe B). Lecture (L) : ces travaux sont compatibles avec la distinction entre boucle à un cercle et boucle à deux cercles ; ils n'en sont pas la « confirmation stricte » que la source annonçait, et le rôle des neurones miroirs dans l'empathie humaine reste discuté dans la littérature.

27.4 Les deux cercles refusés, et l'inverse diabolisé

É27.13 (L) : La géométrie tronquée : on a appelé contraires ce qui était inverses. Depuis 1633, dans la lecture du Livre V, la civilisation occidentale opère dans une géométrie tronquée à un seul cercle. Le second cercle, celui du pôle inverse constitutif, a été extrait, projeté à l'extérieur, déclaré étranger. « *La civilisation a appelé contraires ce qui était inverses.* » Les cinq hiérarchies produites par cette amputation, esprit et corps, raison et émotion, masculin et féminin, civilisé et sauvage, humain et animal, sont traitées au Livre I de la *Bible Quantique* (renvoi : Volume 1, *La Fondation*, et Volume 11, *La Cité et le Sens*). Toutes opèrent par projection externe du pôle inverse comme contraire amputé. Le second cercle, qui aurait dû être constitutif, devient une extériorité étrangère à laquelle le sujet doit accéder par une opération seconde (perception, raisonnement, langage) ; cette extériorité supposée seconde est l'artefact de l'amputation : dans la grammaire restaurée, le second cercle est constitutif du premier.

É27.14 (L) : Le diable comme inverse refusé, projeté et personnifié. L'inverse a été diabolisé. Le diable, l'ennemi, l'adversaire, l'autre, l'étranger : toutes ces figures sont, dans cette lecture, l'inverse refusé, projeté à l'extérieur, personnifié comme adversaire. Le diable, dans les traditions qui le posent comme entité, n'est pas lu ici comme entité métaphysique préexistante mais comme inscription de l'inverse refusé : le porteur qui refuse son inverse le projette à l'extérieur, le personnifie comme adversaire transcendant, et opère ensuite comme s'il devait combattre cette entité pour préserver sa propre intégrité. (Lecture d'anthropologie religieuse ; elle ne porte aucun jugement sur les croyances, et le Volume 11 traite la confession hors de toute question de foi.)

É27.15 (L) : Persécutions et haine ordinaire : la haine de soi externalisée. Quand une civilisation diabolise une catégorie de personnes (sorcières médiévales, juifs européens dans les pogroms, dissidents soviétiques, adversaires idéologiques de tous bords), elle projette, dans cette lecture, ses propres inverses refusés sur la catégorie diabolisée ; la haine déclenchée n'est pas haine de l'autre véritable, elle est haine de soi externalisée et personnifiée. Le porteur qui hait quelqu'un opère la même grammaire à l'échelle individuelle : « *Le porteur croit haïr l'autre ; il hait en réalité son propre inverse refusé qu'il a projeté sur l'autre.* »

É27.16 (L) : L'ennemi, l'adversaire idéologique, l'étranger : trois échelles d'une même grammaire. *L'ennemi* : à l'échelle des conflits collectifs, il est diabolisé

comme porteur des qualités inverses de celles que le groupe affirme, et le groupe se constitue comme bon par contraste avec l'ennemi qui porte le mauvais (renvoi : Livre VI de la *Bible Quantique* sur la guerre, Volume 11). *L'adversaire idéologique* : il porte les positions que le porteur refuse de reconnaître comme inverses constitutifs des siennes, d'où un débat politique devenu guerre entre inverses diabolisés plutôt que dialogue entre pôles constitutifs (renvoi : Volume 11, chapitre de la gauche et de la droite). *L'étranger* : à l'échelle de la rencontre entre cultures, il est diabolisé comme porteur des qualités culturelles inverses de celles du groupe ; le Livre V soutient qu'il n'est pas une menace mais l'inverse culturel constitutif qui rend possible la définition de l'identité culturelle propre.

É27.17 (L) : « C'est nous qui sommes dehors de nous, et que nous refusons de récupérer. » Tant que l'humanité ne récupère pas son dehors, elle opère en figure tronquée et reproduit, dans cette lecture, les guerres contre elle-même externalisée. La souffrance produite par les conflits collectifs, idéologiques, entre cultures, n'est pas conflit entre humanités véritablement différentes, mais conflit qu'une civilisation entretient contre elle-même par projection externe de ses inverses refusés. Le Livre V cite le génocide rwandais de 1994, les guerres balkaniques des années 1990 et le génocide cambodgien de 1975 à 1979 comme diabolisations mutuelles entre populations partageant une même grammaire culturelle profonde. (L'affirmation que toutes les guerres sont « conséquences strictes » de l'amputation de 1633 est une Lecture universelle, non démontrée ; elle est conservée comme position de l'auteur et signalée en Annexe B.)

É27.18 (L) : La récupération du dehors, par changement de grammaire et non par programme. La tâche que le Livre V assigne au troisième millénaire est de récupérer le dehors : non par effort moral ou politique, mais par l'opération qui reconnaît que l'inverse projeté comme adversaire est l'inverse constitutif refusé, à réintégrer. Cette reconnaissance est douloureuse (É27.2), et cette douleur est précisément l'opération qui sédimente l'identité à deux cercles complets. Sa conséquence serait la dissolution progressive de la grammaire de la guerre, de la diabolisation, de la xénophobie, non par programme imposé mais par changement de la grammaire dans laquelle ces opérations s'inscrivaient : le porteur dont la conscience a restauré ses deux cercles ne peut plus opérer la diabolisation de l'inverse, non par décision éthique, mais parce que sa grammaire ne porte plus la possibilité de cette opération.

Chapitre 28. La marche : essai, erreur, directions, absorption, voyage

Ce que l'on va voir. Le Livre V tire de la conscience à deux cercles une pédagogie. On apprend à marcher en tombant ; on apprend sa propre marche, et non celle de son père, en essayant toutes les directions ; et chaque direction essayée inscrit en soi ce que c'est que de se trouver là, ce qui rendra plus tard lisible l'autre qui s'y trouve. C'est la définition de l'empathie la plus concrète du corpus : l'inscription des directions explorées. Le chapitre ajoute ce qui empêche ce mouvement chez l'adulte (une intelligence qui range tout avant que rien ne s'absorbe) et la grammaire du voyage qui le restaure : café, bar, restaurant, des gens, leurs discussions, et mes oreilles. La pédagogie et l'apprentissage sont ici des Lectures ; les appuis cités (Thelen, Vygotski) sont des faits de la psychologie du développement.

28.1 L'acquis se boucle par essai-erreur

É28.1 (L) : L'acquis se boucle par essai-erreur ; l'erreur est l'opération même de l'apprentissage. « *L'acquis se boucle par essai-erreur. La marche se boucle par chute. La conscience se boucle par bref test du pôle inverse.* » Ces opérations sont la même : une projection-réflexion qui inscrit corporellement le positionnement juste par contraste avec l'inverse. La pédagogie moderne pose l'erreur comme défaillance à éviter : l'élève qui fait des erreurs est sanctionné, l'erreur est marquée en rouge, la performance se mesure à l'évitement des erreurs. Le Livre V inverse : l'erreur n'est pas obstacle à l'apprentissage, elle est l'opération même qui l'inscrit. Sans erreur, aucune sédimentation véritable ; le porteur qui apprendrait sans jamais errer accumulerait des inscriptions qui restent extérieures à lui, jamais sédimentées dans son corps. (Dans la grammaire du traité : l'erreur est le différentiel qui rend l'opération possible ; un apprentissage sans écart serait un automatisme sans genèse, É1.4 et É4.1.)

É28.2 (L) : La marche se boucle par chute. L'enfant qui apprend à marcher tombe, beaucoup, et chaque chute sédimente le module de la marche ; elle n'est pas une erreur à éviter, elle est constitutive de l'apprentissage. « *L'enfant qui ne tomberait jamais n'apprendrait jamais à marcher.* » La même grammaire vaut pour tous les apprentissages moteurs ultérieurs, nager, faire du vélo, conduire, danser, jouer d'un instrument : tous procèdent par essais, échecs, ajustements, jusqu'à sédimentation du module ; les apprendre sans passer par les échecs est impossible, non par limitation pratique mais par la structure même de l'apprentissage moteur.

É28.3 (F) : Le développement moteur comme auto-organisation (Thelen

et Smith). Esther Thelen et Linda Smith (*A Dynamic Systems Approach to the Development of Cognition and Action*, MIT Press, 1994) décrivent le développement moteur comme un processus d'auto-organisation par essais et erreurs successifs : l'enfant ne déroule pas un programme génétique selon une chronologie fixe, il explore activement les configurations corporelles possibles, échoue, ajuste, réessaie, et cette exploration produit progressivement la marche stable.

28.2 Le bref test du pôle inverse

É28.4 (L) : « Ben non, c'est pas moi » : l'identité se forme par des exclusions brèves et continues. L'auteur écrit que l'humain réfléchit « *cinquante pour cent du temps par ben non, c'est pas moi* » (proportion donnée comme image de l'auteur, non comme mesure). Il agit déjà par inverse. Il sédimente son identité par exploration brève et continue du pôle inverse, qu'il ressent comme dissonance, et qui inscrit par contraste son positionnement propre. Le porteur adulte croit savoir qui il est par affirmation de ses qualités et de ses choix ; cette croyance est une inscription tardive, qui se cristallise après que la formation de l'identité a opéré. Quand on lui propose d'agir d'une certaine manière, il opère immédiatement un test : pourrait-il être cette personne qui agit ainsi ? La plupart du temps, le test est résolu sur-le-champ, *ben non, c'est pas moi*, et ce bref test inscrit le pôle propre. Ce n'est pas une pensée délibérée : c'est la lecture immédiate de la dissonance entre la proposition d'action et l'inscription identitaire. Cette opération est permanente, sans que le porteur en soit conscient, et c'est elle qui sédimente l'identité. « *L'identité véritable est inscription des inverses exclus, pas des qualités affirmées.* »

28.3 Apprendre à marcher par toutes les directions possibles

É28.5 (L) : L'enfant apprend lui-même, par toutes les directions, jusqu'à se lire. La pédagogie native opère par exploration libre, non par imitation des marcheurs déjà sédimentés. « *L'enfant apprend à marcher lui-même. Au travers le plus de pas possibles et le plus de directions possibles, il peut se lire et enfin opérer.* » La pédagogie moderne pose l'apprentissage comme transmission depuis le maître qui sait vers l'élève qui ne sait pas, c'est-à-dire comme imitation d'un modèle externe ; cette configuration est amputée pour les apprentissages fondamentaux. L'enfant qui apprend à marcher ne reproduit pas la marche de son père, il ne copie pas celle de sa mère : il essaie, il tombe, il essaie autrement, il tombe encore, il essaie une troisième manière, et au fil de centaines, de milliers de tentatives, dans toutes les directions, avec toutes les configurations possibles de poids, d'équilibre, de vitesse, il finit par se lire lui-même.

É28.6 (L) : Se lire soi-même : chaque corps a sa marche propre. Le verbe décisif est *se lire* : pas être lu par les autres, pas être instruit, se lire. Cette lecture autonome de sa propre opération est la condition de la sédimentation de la marche dans sa configuration propre, non dans une configuration empruntée. Chaque corps est différent : chaque enfant a sa longueur de jambes, son rapport du poids à la taille, sa configuration des hanches, son élasticité musculaire. Il n'y a pas une marche universelle qu'on apprendrait par imitation ; il y a sa marche propre, qu'il ne peut sédimenter qu'en explorant lui-même les configurations jusqu'à trouver celle qui correspond à son corps singulier. L'apprentissage par imitation transmet une marche empruntée, qui ne correspond pas au corps qui l'opère, et produit

des inscriptions superficielles ; l'apprentissage par exploration produit la marche propre, qui sédimente profondément. (C'est, au niveau du corps, la proposition du traité selon laquelle la reconnaissance passe par la relecture de sa propre opération, É2.6 et É2.9.)

É28.7 (L) : L'empathie est l'inscription des directions explorées. L'exploration des directions ne livre pas seulement la lecture de soi ; elle livre simultanément la connaissance de l'autre. Chaque direction que l'enfant essaie est une direction possible où l'autre pourrait être. Chaque pas posé dans une direction qu'il n'avait pas encore essayée inscrit en lui ce que c'est que de se trouver là, et cette inscription est exactement ce qui lui permettra plus tard de comprendre l'autre qui se trouverait dans cette même direction. « *Plus on fait de directions, plus on connaît l'autre.* » L'empathie n'est pas une faculté mystique ni une vertu ajoutée : *elle est l'inscription des directions explorées, qui rendent maintenant l'autre lisible parce qu'on a soi-même opéré ces directions dans sa propre exploration.* Plus on a exploré, plus on porte dans son corps la grammaire des positions possibles que l'autre pourrait occuper.

É28.8 (L) : Pourquoi ceux qui ont vécu beaucoup de situations sont généralement plus empathiques. Cette lecture rend compte d'une observation courante : les humains qui ont vécu beaucoup de situations différentes montrent généralement plus d'empathie que ceux qui en ont vécu peu, non parce qu'ils auraient cultivé une vertu, mais parce qu'ils portent inscrites davantage de directions explorées, qui rendent davantage de positions humaines lisibles par projection-réflexion. (Observation donnée par la source comme constat d'expérience ; elle n'est pas adossée à une mesure dans le Livre V, et elle est soumise à la réserve du §28.4 : vivre ne suffit pas, il faut absorber.)

É28.9 (L) : La marche partagée : apprendre à marcher en regardant l'autre marcher en nous regardant. « *La marche pour connaître l'autre, c'est apprendre à marcher en regardant l'autre marcher en nous regardant.* » Le porteur opère sa propre exploration et, simultanément, observe l'autre qui marche, non pour copier, mais pour enrichir son champ de directions observables : l'autre ouvre des directions que le porteur n'aurait pas envisagées seul. Et l'autre marche en nous regardant : sa marche est déjà modifiée par notre présence ; ce qu'on voit de sa marche n'est jamais sa marche solitaire, c'est sa marche en relation avec nous. Et nous le regardons nous regarder : boucle complète, deux cercles, chaque conscience modulant l'autre par sa présence regardante. On apprend à connaître l'autre non par observation distante, mais par marche partagée, où la grammaire de la relation se sédimente par tension inverse permanente.

É28.10 (F) : Vygotski et la zone proximale de développement. Lev Vygotski (*Pensée et langage*, 1934, posthume) décrit la zone proximale de développement, l'espace entre ce que l'enfant peut faire seul et ce qu'il peut faire en collaboration avec un autre, où l'apprentissage le plus profond opère. Lecture du Livre V (L) : Vygotski et Thelen-Smith convergent sur ce que la grammaire à deux cercles décrit, un apprentissage par exploration autonome dans une relation à autrui qui régule sans imposer. (Le traité retrouve ce point dans la corégulation précoce, É11.24.)

28.4 L'absorption, contre l'intelligence qui range tout

É28.11 (L) : Vivre des expériences ne devient pas conscience sans absorption. « *Vivre des expériences ne devient pas conscience quand on est pris dans son intelligence et qu'on refuse d'absorber ce qui nous entoure vraiment et nous ferait*

grandir. » L'époque pose l'expérience comme valeur en soi : il faut vivre, s'ouvrir, accumuler les expériences. Cette accumulation n'opère pas la conscience : on peut vivre mille expériences et rester amputé, voyager dans cinquante pays, rencontrer mille personnes, et rester dans la même grammaire tout du long. Ce qui transforme n'est pas l'expérience elle-même, c'est l'absorption de ce qui se présente ; et l'obstacle à l'absorption est l'intelligence dans laquelle on est pris.

É28.12 (L) : L'intelligence comme filtre qui range avant que rien ne s'inscrive ; l'érudition peut faire obstacle. L'intelligence héritée opère comme un filtre permanent qui catégorise tout ce qui se présente avant que l'absorption puisse opérer : catégorisation, comparaison à ce qui est déjà connu, évaluation selon les critères institutionnels, rangement dans une case préexistante. La rencontre n'opère donc pas : ce qui se présentait comme nouveau est aussitôt domestiqué. « *Le porteur croit qu'il a fait l'expérience, alors qu'il n'a fait que confirmer ce qu'il portait déjà.* » D'où un paradoxe : plus le porteur accumule de catégories préexistantes (formations, lectures spécialisées, références), plus son intelligence devient un filtre dense qui domestique toute rencontre nouvelle ; l'érudition peut faire obstacle à l'absorption. (Dans la grammaire du traité : une rencontre aussitôt rangée n'a plus de différentiel ; elle est traitée comme un automatisme avant d'avoir été une opération, É4.3.)

É28.13 (L) : Le refus actif d'absorber, et la résistance adulte au changement. Le verbe décisif est *refuser* : l'adulte n'est pas incapable d'absorber, il refuse, parce qu'absorber implique une modification, et que la modification menace la configuration acquise. L'intelligence opère alors comme protection contre la modification que l'absorption produirait. Le porteur adulte a investi des années, souvent des décennies, à sédimenter sa configuration propre, identité, croyances, choix de vie, positions sociales ; toute absorption authentique de quelque chose de nouveau la menace, et l'intelligence opère défensivement. Le Livre V en tire l'explication de la vitesse d'apprentissage des enfants : non un cerveau plus performant (la plasticité cérébrale persiste tout au long de la vie adulte), mais l'absence d'une configuration figée à défendre. (La source appuyait la persistance de la plasticité sur « Davidson, *The Plastic Brain*, 2002 » ; cette référence n'a pas pu être vérifiée dans le corpus, et le fait général de la plasticité adulte est conservé sans elle, Annexe B.)

É28.14 (L) : Grandir est une modification de la configuration elle-même ; le sage contre l'érudit figé. « *Ce qui nous entoure vraiment nous ferait grandir.* » Grandir n'est pas changer d'opinion ni accumuler des informations : c'est la modification de la configuration propre, qui permet d'opérer dans des dimensions jusque-là inaccessibles. L'enfant grandit parce qu'il absorbe sans filtre ; l'adulte cesse de grandir, non parce que son corps a atteint sa taille, mais parce que son intelligence filtre toute absorption qui modifierait sa configuration. La maturité, dans cette lecture, n'est pas le figement de la configuration adulte : c'est la restauration de la capacité d'absorption que l'intelligence avait court-circuitée. L'adulte accompli porte deux dimensions à la fois, une configuration sédimentée stable qui lui permet d'opérer, et une capacité d'absorption ouverte qui lui permet de continuer à grandir, en tension inverse permanente. L'accumulation sans absorption produit « *l'érudit figé qui croit savoir, pas le sage qui continue d'opérer* ». Les deux pôles, stabilité de l'acquis et plasticité de l'absorption, ne s'excluent pas : ils se constituent mutuellement.

28.5 Voyager, c'est café, bar, restaurant

« *Voyager, c'est café, bar, restaurant, des gens, leurs discussions, et mes oreilles. Essayer de se porter leurs souliers pour un peu de douceur pour les ressentir.* »

É28.15 (L) : Le touriste qui confirme. Le touriste va à Lisbonne. Il dit : « *ouais super, bonne la bière, le poulet portugais est meilleur qu'à Montréal* ». Et il rentre. Il a vécu l'expérience, il a accumulé l'anecdote, il n'a rien absorbé, parce qu'il a maintenu son filtre pendant tout le voyage : il a comparé Lisbonne à Montréal, et Montréal est resté la grille de référence ; il a évalué la bière selon ses critères ; tout ce qu'il a rencontré a été rangé dans les cases de sa vie montréalaise. Il rentre identique, mêmes filtres, mêmes catégories : le touriste voyage pour confirmer ce qu'il portait déjà.

É28.16 (L) : Les six inscriptions du voyage. *Café* : un lieu où l'on peut rester immobile pendant que les autres vivent leur grammaire propre ; présence neutre qui laisse la vie locale opérer autour de soi ; posture d'observation qui permet l'absorption. *Bar* : convivialité spontanée, interactions qui démarrent sans plan, vie locale en mouvement ; il ouvre la rencontre directe avec les porteurs locaux dans une configuration qui privilégie la spontanéité sur la planification touristique. *Restaurant* : la sociabilité alimentaire porte toute la grammaire culturelle du lieu ; manger ce que les gens du lieu mangent, là où ils mangent, à l'heure où ils mangent, livre cette grammaire par opération directe plutôt que par observation distante. *Des gens* : pas les paysages, pas les monuments, pas le patrimoine ; la grammaire du lieu ne se trouve pas dans ses monuments, elle se trouve dans les porteurs qui l'opèrent chaque jour. *Leurs discussions* : pas les miennes, les leurs ; écouter les gens du lieu parler entre eux dans leur grammaire, et la laisser s'inscrire en soi ; parler avec eux est la configuration touristique, les écouter parler entre eux est la configuration d'absorption. *Et mes oreilles* : pas ma bouche, pas mes opinions à exprimer ; les oreilles ouvertes, la bouche fermée.

É28.17 (L) : Le bref test sans appropriation : essayer les souliers avec douceur, puis les rendre. Le verbe décisif est *ressentir* : pas apprendre, pas comprendre, pas analyser. Et *un peu de douceur* donne la posture juste : pas d'appropriation totale, pas d'identification complète ; toucher légèrement, essayer brièvement, ressentir partiellement, sans prétendre devenir l'autre. Le voyage authentique opère par bref test du pôle inverse culturel (É28.4) : essai léger de la grammaire locale, ressenti partiel de ce que c'est que de l'opérer, retour à sa propre grammaire enrichie de cette inscription. L'appropriation culturelle, à l'inverse, prétend à l'identification totale : le porteur prétend devenir l'autre, adopter sa culture, et efface ainsi sa propre grammaire sans véritablement opérer celle de l'autre. Après le bref test, le porteur retire les souliers et continue dans les siens ; mais il porte désormais en lui l'inscription de ce que c'est que de porter ceux des autres, et cette inscription enrichit sa propre marche.

É28.18 (L) : Le voyage comme exercice de la conscience à deux cercles. Chaque voyage ainsi conduit ajoute des directions explorées au champ du porteur (É28.7) et enrichit sa capacité d'empathie par accumulation de positions vécues partiellement. Ni tourisme, qui confirme l'identité figée par accumulation d'anecdotes ; ni appropriation, qui prétend dissoudre l'identité dans l'altérité : un voyage qui opère par tension inverse permanente entre identité propre stable et exploration brève de l'inverse culturel.

É28.19 (F) : Trois anthropologies de la rencontre. C. Lévi-Strauss (*Tristes*

Tropiques, Plon, 1955) décrit la posture de l'anthropologue, ni distance scientifique pure ni identification fusionnelle. Marcel Mauss (*Essai sur le don*, 1925) établit la réciprocité donner-recevoir-rendre comme structure des échanges. Tim Ingold (*Lines : A Brief History*, Routledge, 2007) décrit des sociétés qui se rapportent au monde par cheminement, par lignes de marche et d'attention, plutôt que par possession territoriale. Lecture du Livre V (L) : ces travaux convergent sur un voyage qui opère par bref test du pôle inverse culturel, dans une posture d'écoute et d'absorption qui maintient l'identité propre stable.

28.6 Coda du Livre V

Le Livre V se résume par ses huit pièces : la projection-réflexion comme opération constitutive de la conscience (chapitre 2), l'acceptation du reflet inverse comme condition de l'opération complète, l'empathie comme pleine conscience, les deux cercles refusés et l'inverse diabolisé (chapitre 27), la pédagogie par essai et erreur, l'apprentissage par toutes les directions, l'absorption contre l'intelligence qui range, et le voyage comme exercice concret de la conscience à deux cercles (ce chapitre). Il ne propose, dit-il, ni programme moral ni programme politique, mais une restauration de grammaire : récupérer le second cercle projeté à l'extérieur, intégrer l'inverse refusé, opérer la conscience par boucle complète. Il annonce le Livre VI sur la conscience dans le règne animal et végétal, qui n'opère que le cycle sans repli réflexif et constitue ainsi l'inverse de la conscience humaine repliée, « *pas inférieur. Inverse.* » (renvoi : Volume 9, *Le Vivant*, chapitre de l'évolution relue).

« *La marche continue.* »

Le Livre V et le traité se rejoignent sur une phrase que chacun aurait pu écrire : on ne se connaît qu'en relisant ce que l'on a fait et ce que le monde en a renvoyé, et l'autre devient lisible à proportion des directions que l'on a soi-même explorées. La honte, dans le vocabulaire du traité, est ce qui interdit une direction ; l'empathie, dans celui du Livre V, est ce que laisse chaque direction parcourue.

Annexe A : Table des énoncés

Chaque énoncé numéroté du volume, dans l'ordre, avec son statut et son chapitre. La mention *hypothèse* signale une Lecture que la source déclarait Hypothèse.

N°	Énoncé	Statut	Ch.
É1.1	La différenciation, définition de travail	L	1
É1.2	La condition de position	L	1
É1.3	Spécificité d'encodage et dépendance au contexte	F	1
É1.4	La condition de différentiel	L	1
É2.1	Définition opératoire de la conscience	L	2
É2.2	Pas d'acte sans auto-observation	L	2
É2.3	La contradiction performative	F	2
É2.4	Le troisième terme ne se referme pas	L	2
É2.5	Il n'existe pas d'état à deux termes sans production	L	2
É2.6	Le pourquoi ne se répond qu'après coup	L	2
É2.7	La conscience native opère par projection-réflexion à deux cercles	L	2
É2.8	Le cerveau comme système de prédiction	F	2

N°	Énoncé	Statut	Ch.
É2.9	La conscience se lit dans ses retours, non par introspection directe	L	2
É2.10	Damasio et les marqueurs somatiques	F	2
É2.11	La conscience est une opération, non un substrat	L	2
É2.12	Le figement de 1633	L	2
É2.13	Le figement se propage aux disciplines	L	2
É2.14	La solitude déclarée	F	2
É3.1	Décision : inconscient désigne le seul refoulé dynamique, et la séparation est une thèse	L	3
É3.2	Des processus non conscients sans force qui cache	F	3
É3.3	Hypothèse centrale du traité	L	3
É3.4	L'adresse devient unidirectionnelle : activation, retour, relation	L	3
É3.5	Ce qui est conservé est la charge, non la fidélité	L	3
É3.6	Une position, plusieurs adresses	L	3
É3.7	Ce qui est interdit est un dépliement, non une carte	L	3
É3.8	Adressabilité contre présence	L	3
É3.9	Les trois phases de l'opérateur	L	3
É3.10	Secret, refoulé, désindexé	L	3
É3.11	Freud, de 1915 à 1926	F	3

N°	Énoncé	Statut	Ch.
É3.12	Le poste est occupé ; le traité propose un test plus étroit	L	3
É4.1	L'automatique est du conscient achevé	L	4
É4.2	Le dépôt est légitime ; la faute est de le prendre pour la totalité	L	4
É4.3	Définition structurelle de l'automatisme	L	4
É4.4	La dissociation procédural-déclaratif	F	4
É4.5	Deux zéros de conditions distinctes	L	4
É4.6	La réouverture de l'automatisme par l'attention explicite	F	4
É4.7	Réouverture par perturbation simple, contre absence de réouverture	P	4
É4.8	L'usurpation de zéro	L	4
É4.9	Le verrou	L	4
É4.10	La clé	L	4
É4.11	Le discriminant du coût	P	4
É5.1	La capacité insuffisante, régime global et réversible	L	5
É5.2	La capacité est une variable indépendante de l'état de l'adresse	L	5
É5.3	Janet, 1889	F	5
É5.4	Janet intégré, non concurrent	L	5

N°	Énoncé	Statut	Ch.
É5.5	La séquence « stabiliser avant d'élaborer » devient une contrainte structurelle	L	5
É5.6	Définition de l'évitement expérientiel	F	5
É5.7	L'évitement est une opération déclinée	L	5
É5.8	L'évitement est l'antichambre de l'effacement	L	5
É5.9	Efficacité différentielle selon le stade du matériel	P	5
É5.10	Trois issues et deux conditions transitoires	L	5
É5.11	La dernière ligne décrit l'unité, non le cumul	L	5
É5.12	Seconde lecture de la table, par les deux directions de l'adresse	L	5
É5.13	Une seule flèche temporelle	L	5
É5.14	Angoisse, évitement, honte, panique : quatre temps d'un même signal	L	5
É5.15	Le discriminant angoisse-panique	L	5
É6.1	Douleur et fuite, objet à deux faces	L	6
É6.2	Deux organes d'exécution du retrait	L	6
É6.3	Un même état terminal ; le trauma comme mode d'interruption	L	6
É6.4	Le miroir des deux organes et la règle de lecture	L (hypothèse)	6

N°	Énoncé	Statut	Ch.
É6.5	La double représentation du trouble de stress post-traumatique	F	6
É6.6	Le corps a une mémoire ; une inscription somatique rejoue	L	6
É6.7	Distribution perpétuelle et distribution subite	L	6
É6.8	Covariation des deux marques et clause de chute	P	6
É6.9	Le corps fixe le seuil	L	6
É6.10	Une boucle à gain positif	L	6
É6.11	Pourquoi le corps est nécessaire à la structure	L	6
É6.12	Quatre corrélats candidats du seuil	L	6
É6.13	Le décalage de vingt-quatre à quarante-huit heures, et l'ordre des deux chutes	P	6
É6.14	Deux points d'entrée dans la boucle	L	6
É7.1	Quatre termes à tenir séparés	L	7
É7.2	Décision : le mot honte, employé seul, désigne la non-place	L	7
É7.3	La honte n'existe pas à un seul terme	L	7
É7.4	Elle est toujours créée devant un autre regard ; la honte solitaire est une relecture	L	7

N°	Énoncé	Statut	Ch.
É7.5	Pas de scène d'origine obligatoire : une place retirée, refusée ou rendue inhabitable	L	7
É7.6	Le genre de la honte est la séparation d'avec le commun	L	7
É7.7	L'énoncé sur l'être est en aval	L	7
É7.8	Dans la peine, ce dont on est séparé est parti ; dans la honte, il est resté	L	7
É7.9	La voie de sortie est symétrique de l'entrée	L	7
É7.10	Le critère est la détention de la place	L	7
É7.11	Deux fonctions, le tiers neutre et le détenteur, dans un ordre nécessaire	L	7
É7.12	Ce que les excuses et le pardon accomplissent	L	7
É7.13	Le détenteur est une position, non une personne	L	7
É7.14	Les programmes en douze étapes lus dans cette grammaire	L	7
É7.15	Être vu en train de ; les larmes reçues	L	7
É8.1	L'opérateur de la première transition est l'échec de placement ; la honte en est le produit	L	8
É8.2	Deux transitions et un changement d'échelle	L	8

N°	Énoncé	Statut	Ch.
É8.3	La honte est l'unité locale,	L	8
É8.4	l'inconscient la formation globale Contrainte d'attestation indépendante du lieu de réception	L	8
É8.5	Ce qui distingue la honte du simple non-résolu	L	8
É8.6	Le trauma n'est pas une alternative, mais un mode de rupture	L	8
É8.7	La chaîne canonique, moment par moment	L	8
É8.8	Ce que le cumul explique et qu'une non-place isolée n'explique pas	L	8
É8.9	Symétrie de croissance entre conscience et inconscient	L	8
É8.10	Où se situe le trauma	L	8
É8.11	La seconde position peut être fabriquée	L	8
É8.12	Le regard fabriqué est systématiquement plus dur que le regard réel	L	8
É8.13	Deux routes vers la non-place, un seul régime d'entretien	L	8
É8.14	L'inconscient comme produits non adressés et leurs reliques	L	8
É8.15	Sévérité anticipée contre sévérité observée	P	8

N°	Énoncé	Statut	Ch.
É8.16	Charge plus élevée quand la seconde position n'a jamais été confrontée	P	8
É8.17	Ce qui n'a pas libéré son troisième terme demeure sous tension	L	8
É8.18	Deux manques distincts : la forme et le canal ; le symptôme	L	8
É8.19	Deux opérations ordonnées : rendre le canal, puis la forme	L	8
É8.20	Les reliques décroissent quand un canal devient disponible	P	8
É9.1	Le regard est celui du sujet ; la récursion est une conséquence	L	9
É9.2	Le seul affect dont l'expression viole la fonction	L	9
É9.3	Lewis, Tangney et Dearing : honte non reconnue ; être contre acte	F	9
É9.4	Scheff : la boucle honte-de-la-honte	F	9
É9.5	Nathanson : les quatre sorties de la honte	F	9
É9.6	Gilbert : la honte et le rang	F	9
É9.7	Proposition 5.1 : les trois conditions conjointes	L	9
É9.8	Application aux candidats	L	9
É9.9	Le concurrent installé, l'angoisse, échoue à deux conditions	L	9

N°	Énoncé	Statut	Ch.
É9.10	L'objection de l'angoisse d'anéantissement : l'indicible n'est pas l'auto-interdit	L	9
É9.11	Clause sur l'angoisse d'anéantissement	P	9
É9.12	Conclusion du test et sa place dans la chaîne	L	9
É9.13	Honte et dégoût, deux lectures polaires d'une même relation	L (hypothèse)	9
É9.14	La conservation du différentiel	L (hypothèse)	9
É9.15	Le dégoût s'acquiert par transmission, et sa frontière est culturelle	F	9
É9.16	Deux clauses de chute pour le dégoût	P	9
É9.17	La description reçue en deux composantes	L	9
É9.18	La vergonha et le symbole	F	9
É9.19	Thèse corrigée : la honte procède d'une séparation d'avec ce qui est sien	L	9
É9.20	Pourquoi l'enfance est le site privilégié de l'inscription	L	9
É9.21	Le stade terminal : la victime exécute elle-même le programme	L	9
É9.22	La honte est elle-même une adresse, la seule qui ne puisse être effacée	L	9

N°	Énoncé	Statut	Ch.
É9.23	La honte est répondable : être reçu à hauteur d'yeux	L	9
É9.24	Brown et Pennebaker	F	9
É9.25	Le lecteur est une position de réception, non nécessairement une personne présente	L	9
É9.26	L'écriture solitaire sans adresse	P	9
É9.27	Trois états au lieu de « honte reçue »	L	9
É9.28	La non-réception est la condition, la honte récursive est l'agent ; la variable est le lecteur dans les heures qui suivent	L	9
É9.29	Ce qui est enfoui est la belle face	L	9
É9.30	L'énoncé sur l'être rend les contre-exemples indisponibles	L	9
É9.31	La congruence à l'humeur	F	9
É9.32	L'indisponibilité est momentanée et non destructive	L	9
É9.33	Le paradigme Think/No-Think et sa controverse	F	9
É9.34	La portée exacte de l'appui	L	9
É9.35	L'activation modérée affaiblit la trace	F	9
É9.36	Erdelyi : un refoulement partiel et réversible	F	9
É10.1	Sartre et Cooley	F	10
É10.2	L'inconscient se recalcule à chaque relation	L (hypothèse)	10

N°	Énoncé	Statut	Ch.
É10.3	Antécédents cliniques : Bollas et le savoir relationnel implicite	F	10
É10.4	Ce n'est pas seulement le contenu qui est relationnel, c'est l'inaccessibilité	L	10
É10.5	L'inconscient local est une adresse condamnée	L	10
É10.6	L'inconscient global est une position rendue inatteignable	L	10
É10.7	Deux routes vers le global	L	10
É10.8	Les deux étages reformulés sans contenu intérieur	L	10
É10.9	La première route, et la réduction en sens inverse	L	10
É10.10	Clause d'effondrement des deux étages	P	10
É10.11	Le global partiel et les prescriptions sociales d'expression	L	10
É10.12	Le changement de lecteur est le test	P	10
É10.13	Proposition 6.1 : changer de lecteur change l'inconscient	L	10
É10.14	Le porteur et sa marque ne font pas un lecteur	L	10
É10.15	Le principe de séquence de Herman	F	10
É11.1	Il reste toujours à déplier, et c'est structurel	L	11
É11.2	L'inconscient présuppose la conscience	L	11

N°	Énoncé	Statut	Ch.
É11.3	Trois termes dans un ordre strict ; deux sources du non-déplié	L	11
É11.4	La priorité épistémique : toute donnée sur l'inconscient est un constat conscient	L	11
É11.5	Un échappement n'est pas une altérité	L	11
É11.6	L'habitant est de trop	L	11
É11.7	La conséquence en une ligne	L	11
É11.8	L'inconscient dynamique est le produit de conditions déterminées, fréquent mais non nécessaire	L (hypothèse)	11
É11.9	La voie somatique intégrée par le devenir de son reste	L	11
É11.10	La clause d'effondrement : un contre-exemple unique suffit	P	11
É11.11	Se connaître devient un état vérifiable, sous deux conditions	L	11
É11.12	La réponse par la distinction des niveaux : une non-place avant la réflexivité	L	11
É11.13	Trois corrections	L	11
É11.14	La réponse par l'indexeur : le trauma précoce atteint la fonction qui produit les adresses	L	11
É11.15	Schore et la régulation affective précoce	F	11

N°	Énoncé	Statut	Ch.
É11.16	Le trauma précoce règle le gain de la boucle pour toute la vie	L	11
É11.17	Un cinquième état : une capacité de production d'adresses altérée	L	11
É11.18	Adversité précoce, seuil abaissé, inaccessibilité multiple	P	11
É11.19	Par le dégoût, porté entièrement par le pôle regardant	L	11
É11.20	La double inversion : de porteur, et d'ordre	L	11
É11.21	Deux dégoûts de soi que la clinique confond	L	11
É11.22	Clause de chute du discriminant	P	11
É11.23	Tout affect qui occupe durablement le pôle regardant pendant la construction de l'indexeur	L	11
É11.24	La corégulation précoce, l'un des faits les mieux établis de la psychologie du développement	F	11
É11.25	Une calibration n'est pas une sentence	L	11
É12.1	Le critère d'indépendance, préalable à tout test	L	12

N°	Énoncé	Statut	Ch.
É12.2	Énoncé central : pas d'inaccessibilité dynamique sans impossibilité documentable de place	P	12
É12.3	P1, séparation des deux zéros	P	12
É12.4	P2, l'agent de la seconde transition défini par ses conditions	P	12
É12.5	P3, dépendance au lecteur	P	12
É12.6	P4, condition de production, et cumul	P	12
É12.7	P5, le dense sans opérateur	P	12
É12.8	P6, la fenêtre développementale	P	12
É12.9	P7, le coût du regard et l'état du porteur	P	12
É12.10	P8, la honte à deux positions	P	12
É12.11	P9, la détention de la place	P	12
É12.12	P10, l'ordre des positions	P	12
É12.13	L'instrument de décharge	Chantier	12
É12.14	La graduation entre local et global	Chantier	12
É12.15	La mesure du seuil de capacité	Chantier	12
É12.16	La mesure de la fonction d'indexation	Chantier	12
É12.17	La généralité de l'opérateur	Chantier	12
É12.18	Un protocole de restitution d'adresse en quatre phases	Chantier	12
É12.19	Le mot inconscient précède toute clinique	F	12

N°	Énoncé	Statut	Ch.
É12.20	Ce que la chronologie permet et ne permet pas de conclure	L	12
É12.21	L'appendice garde les faits et congédie l'habitant	L	12
É12.22	Think/No-Think, état vérifié	F	12
É12.23	Réserve d'indépendance : l'effet d'auteur	F	12
É12.24	Afzali et al. 2025, une question ouverte et non un appui	F	12
É12.25	Traduction dans la langue du codage prédictif	L	12
É13.1	Hors causes organiques, la panique est un défaut de relation	L	13
É13.2	Le mot panique encode deux jugements d'observateur	L	13
É13.3	La disproportion est un écart entre deux modes d'évaluation, et elle disparaît	L	13
É13.4	L'alarme sans objet est un fait structurel documenté (Klein)	F	13
É13.5	Un système de détresse dédié à la rupture du lien (Panksepp), avec sa limite	F	13
É13.6	La séparation précoce est un facteur de risque reconnu (Bowlby)	F	13
É13.7	Les quatre questions que la phénoménologie impose	L	13

N°	Énoncé	Statut	Ch.
É14.1	La marque contre la blessure	L	14
É14.2	Les deux faces de la marque : tension et signification	L	14
É14.3	Lire une marque, c'est rabattre une face sur l'autre ; il y faut une adresse	L	14
É14.4	Un sujet ne peut pas lire seul une marque dont il a honte	L	14
É14.5	Les deux faces du sujet et l'auto-indexation	L	14
É14.6	La propriété unique de la honte, établie depuis un demi-siècle	F	14
É14.7	Hypothèse centrale du texte : la honte efface l'adresse, non le contenu	L	14
É14.8	Secret, refoulé, marque désindexée (formulation du texte sur la panique)	L	14
É14.9	Un court-circuit n'est pas une coupure	L	14
É14.10	Trois conséquences du court-circuit	L	14
É14.11	Le tiers dépositaire, troisième fonction	L	14
É14.12	Pourquoi seul cet affect produit ce défaut (forme du texte sur la panique)	L	14
É14.13	La honte ne se cache pas passivement : elle se nourrit et elle recrute	L	14

N°	Énoncé	Statut	Ch.
É14.14	Des alliés socialement récompensés	L	14
É14.15	L'adresse leurre	L	14
É14.16	Le repère de l'adresse vraie	P	14
É14.17	La fausse assurance est une inférence honnête, non éprouvée	L	14
É14.18	Pas de paliers : rien, puis tout	L	14
É14.19	Les plus solides déclarés font les crises les plus brutales ; un défaut d'instrumentation	L	14
É14.20	La crise est la seule forme admissible de la décharge	L	14
É14.21	La honte est une alarme ; elle est saine quand elle peut être répondue	L	14
É14.22	Ce n'est pas la honte qui efface l'index, c'est la honte non reçue	L	14
É14.23	Deux réordonnancements : l'organe social devient nécessaire ; « défaut de relation » s'entend à la lettre	L	14
É15.1	Inscription	L	15
É15.2	Armement	L	15
É15.3	Décharge : l'horaire se dérive	L	15
É15.4	L'alarme n'est pas fausse : c'est une erreur de localisation	L	15
É15.5	Le raisonnement échoue par construction	L	15

N°	Énoncé	Statut	Ch.
É15.6	La relecture est structurellement inaccessible ; le travail porte d'abord sur la restitution des adresses	L	15
É15.7	Le principe de séquence (Herman 1992)	F	15
É15.8	Le tiers est co-régulateur avant d'être lecteur	L	15
É15.9	La neurologie du deuil comme système de prédiction (O'Connor)	F	15
É15.10	La panique est une peine dont la machine prédictive ne trouve plus le champ à corriger	L	15
É15.11	Les crises provoquées en laboratoire	F	15
É15.12	La provocation fait l'appel ; le seuil abaissé est une redescription	L	15
É15.13	Deux résultats anciens qui séparent les deux lectures	F	15
É15.14	Ce que ces deux résultats disent	L	15
É15.15	Le contrepoint honnête, et ce qui reste ouvert	L	15
É15.16	Les stéroïdes neuroactifs modulent le seuil de décharge, avec deux précisions	F	15

N°	Énoncé	Statut	Ch.
É15.17	Le retrait neurostéroïdien comme expérience naturelle ; charge stable et seuil modulé	L	15
É15.18	Le coût de la suppression : l'alarme était le dernier pointeur	L	15
É15.19	La redirection de la sortie vers l'attaque de soi ; conséquence de méthode	L	15
É16.1	Persécution, dépersonnalisation, dépression, panique	L	16
É16.2	Saudade et panique ont la même structure formelle et diffèrent sur un seul terme, la lisibilité de l'adresse	L	16
É16.3	La structure de l'anxiété : des adresses nombreuses, mais projetées	L	16
É16.4	L'action anxieuse relève de la gestion, non de la résolution	L	16
É16.5	Une variable unique, l'adresse : peine, mélancolie, anxiété, panique	L	16
É16.6	La panique consciente est adressée	L	16
É16.7	Attaques attendues et inattendues dans la nosographie	F	16
É16.8	L'inattendu est une propriété de l'index	L	16

N°	Énoncé	Statut	Ch.
É16.9	La comorbidité comme conséquence ; la flèche inversée	L	16
É16.10	La double dissociation qui trancherait	P	16
É16.11	L'alarme est l'organe sain ; toute peine majeure produit sa propre panique, adressée	L	16
É16.12	Le critère de santé est la terminaison	L	16
É16.13	La saudade est ce qu'une panique adressée devient quand elle a fini son travail	L	16
É17.1	Les quatre mécanismes du confessionnal	L	17
É17.2	Le confessionnal était un dispositif de maintenance de l'index	L	17
É17.3	Thèse structurelle : un système sans organe d'indexation produit des marques désindexées	L	17
É17.4	Les espaces en ligne reproduisent la position et inversent chaque fonction	L	17
É17.5	Le discours de banalisation fusionne deux opérations	L	17
É17.6	« Tout le monde peut en faire une » fusionne deux objets	L	17
É17.7	La banalisation est le plus efficace des alliés recrutés	L	17

N°	Énoncé	Statut	Ch.
É17.8	Un affect peut devenir inexprimable par prescription, et la désindexation devient un produit social	L	17
É17.9	Les régimes de masculinité ; un coût qui retombe sur les hommes	L	17
É17.10	La présentation somatique de la détresse varie avec la permissibilité culturelle	F	17
É17.11	La situation migratoire cumule les retraits	L	17
É17.12	Un régime qui interdit l'expression fabrique des marques désindexées ; la question épidémiologique reste ouverte	Chantier	17
É18.1	Énoncé principal : restitution des adresses contre gestion des symptômes	P	18
É18.2	Énoncé secondaire : la forme forte exposée à un contre-exemple unique	P	18
É18.3	Énoncé sur la provocation : trait ou charge, départagés par la stabilité	P	18
É18.4	Énoncé de temporalité : une latence entre armement et décharge	P	18

N°	Énoncé	Statut	Ch.
É18.5	Énoncé sur l'adresse leurre : compréhension de soi sans réduction des crises	P	18
É18.6	Énoncé sur la fausse assurance : les plus autosuffisants ont les prodromes les plus courts	P	18
É18.7	Le chantier principal du texte, tranché par le traité : les autres obstacles à la relecture	L	18
É18.8	L'épisode isolé et le trouble constitué	Chantier	18
É18.9	Ce que la recherche établit sur l'EMDR	F	18
É18.10	Ce que la recherche établit sur l'exagération	F	18
É18.11	La douleur grandit, le souvenir non ; l'esprit agrandit le souvenir	L	18
É18.12	Le regard au repos fixe exagère ; le focus en mouvement empêche le blocage	L	18
É18.13	Deux lectures des mêmes faits	L	18
É18.14	Le contenu exact reste, seule la charge baisse	P	18
É18.15	La taille du souvenir suit les blessures venues après, non la gravité d'origine	P	18
É18.16	Tenir les deux termes, non charger au maximum	P	18

N°	Énoncé	Statut	Ch.
É19.1	Aucun mot disponible ne nomme la chose ; tous nomment autre chose qu'elle	L	19
É19.2	Le relevé lexical, compté	Th	19
É19.3	Toutes les langues ont nommé du côté du ressenti, aucune du côté de la cause	L	19
É19.4	Une définition descriptive, indépendante de la thèse	L	19
É19.5	La thèse est séparée de la définition, ce qui rend l'essai testable	L	19
É19.6	Pourquoi le mot peine : par élimination, et par convenance partielle	L	19
É19.7	La douleur nociceptive aiguë est un signal sans contenu propositionnel ; la peine exige d'avoir investi	L	19
É19.8	Deux régimes de résolution : le temps répare le tissu ; la peine cesse par réécriture	L	19
É19.9	La peine n'est pas l'attachement déçu	L	19
É20.1	Thèse centrale : ce qui se perd n'est jamais la chose, c'est l'espoir qui y était déposé	L	20

N°	Énoncé	Statut	Ch.
É20.2	La quantité d'avenir prédit l'intensité ; la densité prédit l'étonnement de l'entourage	L	20
É20.3	La peine ne se mesure pas à l'amour	L	20
É20.4	Le deuil anticipé : un espoir déménagé avant la perte	L	20
É20.5	La littérature sur le deuil anticipé	F	20
É20.6	La charge héritée : un lien porte aussi la réparation attendue des précédents	L	20
É20.7	L'après-coup freudien et les pertes précoces non résolues (Bowlby)	F	20
É20.8	Le modèle de <i>Deuil et mélancolie</i> (1917)	F	20
É20.9	Première divergence, sur l'objet : l'avenir et non la personne ; le cas de la longue agonie	L	20
É20.10	Seconde divergence, sur la destination : le lien n'est pas à défaire	L	20
É20.11	Le paradigme des liens continus	F	20
É21.1	Le témoignage de C. S. Lewis	F	21
É21.2	Toute théorie de la peine devrait expliquer l'écart entre phénoménologie et théorie reçue	L	21

N°	Énoncé	Statut	Ch.
É21.3	L'espoir est la lisibilité de l'avenir ; sa chute produit une alarme d'inconnu	L	21
É21.4	Ce que l'explication rend sans hypothèse supplémentaire	L	21
É21.5	Les deux temps de l'alarme : mobilisation, puis effondrement	L	21
É21.6	Le système PANIC/GRIEF, et la limite de l'appui	F	21
É21.7	L'angoisse de séparation (Bowlby)	F	21
É21.8	La fausse alarme (Klein)	F	21
É21.9	La machine prédictive (O'Connor)	F	21
É21.10	La peine ne s'écoule pas, elle s'apprend ; ce qui résout est le nombre d'erreurs de prédiction traversées	L	21
É21.11	La peine dit « plus jamais » et veut dire « pas encore »	L	21
É21.12	L'espoir et la crainte dans <i>l'Éthique</i>	F	21
É21.13	Sur l'indexation : l'espoir se définit par sa localisation, non par son objet	L	21
É21.14	Sur la symétrie : une implication à sens unique	L	21
É21.15	Sur le statut ontologique : l'existence est temporelle de part en part (Bloch, Marcel)	L	21

N°	Énoncé	Statut	Ch.
É21.16	Ce qui revient à Spinoza : <i>l'acquiescentia in se ipso</i>	L	21
É22.1	Les quatre implications de la blessure, toutes fausses appliquées au psychisme	L	22
É22.2	La métaphore de la blessure produit une seconde inscription	L	22
É22.3	Le débat sur le trouble de deuil prolongé (CIM-11, DSM-5-TR)	F	22
É22.4	L'objection du substrat neuronal ne discrimine pas : tout ce qui s'apprend modifie le cerveau	L	22
É22.5	Un cerveau en réorganisation active, avec la limite de l'argument	F	22
É22.6	Le paradigme narratif de White et Epston	F	22
É22.7	Le récit est la carte de l'avenir, et une carte se redessine	L	22
É22.8	L'effondrement de l'élaboration verbale dans la détresse aiguë (van der Kolk ; Herman)	F	22
É22.9	Thèse corrigée : la relecture n'est accessible qu'à un système nerveux capable de la soutenir	L	22
É22.10	La limite de la concession : un ordre d'opérations, non une passivité	L	22

N°	Énoncé	Statut	Ch.
É23.1	La tristesse au sens fort est l'état d'un sujet dont les peines ne sont jamais descendues	L	23
É23.2	Une époque qui valorise l'empilement	L	23
É23.3	La mélancolie est le refus délibéré d'achever le cycle	L	23
É23.4	Le <i>Journal de deuil</i> de Roland Barthes	F	23
É23.5	La justesse de la mélancolie, et son erreur : elle confond le gardien du lien	L	23
É23.6	La saudade regarde le même passé depuis une vie qui continue	L	23
É23.7	Les trois traits de la saudade	L	23
É23.8	La clinique du deuil s'est déplacée dans ce sens depuis trente ans	F	23
É23.9	La saudade est le nom qu'une langue a donné à la destination que la clinique a redécouverte	L	23
É23.10	De l'extérieur, saudade et mélancolie se ressemblent ; ce qui les sépare ne se voit pas du dehors	L	23

N°	Énoncé	Statut	Ch.
É24.1	Ce n'est pas le poids de la perte qui empêche le cycle, mais un obstacle à la relecture, et la honte en est le mécanisme proximal privilégié	L (hypothèse)	24
É24.2	La raison structurelle : relire une scène honteuse, c'est s'asseoir au banc des accusés	L	24
É24.3	La porte a été fermée par quelqu'un d'intelligent ; le réflexe est resté en poste après le danger	L	24
É24.4	La chronicité est mieux prédite par la honte que par la magnitude de la perte	P	24
É24.5	Lewis, Tangney et Dearing,	F	24
É24.6	Nathanson, Brown L'anxiété d'attachement, prédicteur le plus constant de la sévérité du deuil prolongé	F	24
É24.7	Trois réponses de portée croissante	L	24
É24.8	La psychologie mesure la faculté d'espérer, non l'adresse de l'espoir	L	24
É24.9	Le protocole de départage : un test de médiation	P	24

N°	Énoncé	Statut	Ch.
É24.10	La relecture d'une scène honteuse ne peut pas s'accomplir seule ; la valeur première du tiers est la normalisation	L	24
É24.11	L'aveu chez Foucault	F	24
É24.12	Foucault a raison contre l'obligation, il n'établit rien contre la fonction	L	24
É24.13	La peine désadressée, première forme de l'hypothèse sur la panique	L	24
É25.1	Dans la peine amoureuse, l'espoir est enfermé ; d'où l'asymétrie avec la perte d'emploi	L	25
É25.2	L'amour persistant ne fait pas mal ; cesser d'aimer et cesser de souffrir sont indépendants	L	25
É25.3	Garde de lecture : aimer ne se réduit pas à déposer de l'espoir	L	25
É25.4	Trois amplificateurs, un seul mécanisme	L	25
É25.5	Guérir, c'est rapatrier l'espoir dans sa capacité propre	L	25
É25.6	La théorie de l'espoir de Snyder	F	25
É25.7	L'espoir captif et le rapatriement traduits dans la grammaire de Snyder	L	25
É25.8	Frankl et le rapatriement forcé	F	25

N°	Énoncé	Statut	Ch.
É25.9	On peut demeurer dans un lien par pure reconnaissance	L	25
É25.10	Simmel, Mauss, Jankélévitch, Ricœur sur la gratitude et le don	F	25
É25.11	La reconnaissance ne se traverse pas, et n'exige pas la captivité : ce qui a été réparé est versé, non prêté	L	25
É25.12	La reconnaissance se paie en gestes, non en années ; sa juste tenue est la saudade appliquée à la dette	L	25
É25.13	Ce qui se perd d'un couple est une position d'équilibre	L	25
É25.14	Trois propriétés : individuelle, à deux termes, silencieuse	L	25
É25.15	La fatigue de la séparation est une dépense permanente ; le rapatriement ne rend pas la position perdue	L	25
É25.16	Trois précautions contre une morale de l'autosuffisance	L	25
É25.17	« Il ne pleure pas, donc il s'en fout » : la quantité de larmes ne mesure rien	L	25
É25.18	« Si j'arrête d'avoir mal, je vais l'oublier » : la douceur rend le souvenir regardable	L	25

N°	Énoncé	Statut	Ch.
É25.19	« Comment a-t-il pu me faire ça ? » : une question mal posée	L	25
É25.20	Quatre promesses honnêtes	L	25
É26.1	P1, la quantité d'avenir contre la valeur et l'attachement	P	26
É26.2	Opérationnalisation de P1 : cinq indicateurs et une hiérarchie de prédiction	P	26
É26.3	Trois corollaires de P1	P	26
É26.4	P1-bis, la densité et l'écart d'anticipation	P	26
É26.5	P2, le deuil anticipé	P	26
É26.6	P3, honte et chronicité	P	26
É26.7	P4, la localisation de l'espoir	P	26
É26.8	P5, l'efficacité différentielle	P	26
É27.1	La projection-réflexion exige un reflet complet ; un retour amputé fige la conscience	L	27
É27.2	L'identité se sédimente par l'exploration douloureuse de son inverse, non par l'affirmation de soi	L	27
É27.3	Mûrir, c'est reconnaître qu'on porte aussi les inverses qu'on croyait étrangers	L	27
É27.4	Le refoulement comme amputation du retour réflexif, sans inconscient substantif	L	27
É27.5	Jung et l'ombre	F	27

N°	Énoncé	Statut	Ch.
É27.6	Conscience figée contre conscience opératoire	L	27
É27.7	L'empathie est l'extension de la projection- réflexion à autrui, non une vertu ajoutée	L	27
É27.8	Pleine conscience et conscience amputée ; l'éthique de la reconnaissance n'est pas optionnelle	L	27
É27.9	La psychopathie lue comme amputation de la projection- réflexion sur autrui	L	27
É27.10	La description clinique de la psychopathie (Hare)	F	27
É27.11	Une piste de travail sur l'empathie figée, renvoyée au chantier de la médecine	Chantier	27
É27.12	Les neurones miroirs, avec leur portée exacte	F	27
É27.13	La géométrie tronquée : on a appelé contraires ce qui était inverses	L	27
É27.14	Le diable comme inverse refusé, projeté et personnifié	L	27
É27.15	Persécutions et haine ordinaire : la haine de soi externalisée	L	27

N°	Énoncé	Statut	Ch.
É27.16	L'ennemi, l'adversaire idéologique, l'étranger : trois échelles d'une même grammaire	L	27
É27.17	« C'est nous qui sommes dehors de nous, et que nous refusons de récupérer. »	L	27
É27.18	La récupération du dehors, par changement de grammaire et non par programme	L	27
É28.1	L'acquis se boucle par essai-erreur ; l'erreur est l'opération même de l'apprentissage	L	28
É28.2	La marche se boucle par chute	L	28
É28.3	Le développement moteur comme auto-organisation (Thelen et Smith)	F	28
É28.4	« Ben non, c'est pas moi » : l'identité se forme par des exclusions brèves et continues	L	28
É28.5	L'enfant apprend lui-même, par toutes les directions, jusqu'à se lire	L	28
É28.6	Se lire soi-même : chaque corps a sa marche propre	L	28
É28.7	L'empathie est l'inscription des directions explorées	L	28
É28.8	Pourquoi ceux qui ont vécu beaucoup de situations sont généralement plus empathiques	L	28

N°	Énoncé	Statut	Ch.
É28.9	La marche partagée : apprendre à marcher en regardant l'autre marcher en nous regardant	L	28
É28.10	Vygotski et la zone proximale de développement	F	28
É28.11	Vivre des expériences ne devient pas conscience sans absorption	L	28
É28.12	L'intelligence comme filtre qui range avant que rien ne s'inscrive ; l'érudition peut faire obstacle	L	28
É28.13	Le refus actif d'absorber, et la résistance adulte au changement	L	28
É28.14	Grandir est une modification de la configuration elle-même ; le sage contre l'érudit figé	L	28
É28.15	Le touriste qui confirme	L	28
É28.16	Les six inscriptions du voyage	L	28
É28.17	Le bref test sans appropriation : essayer les souliers avec douceur, puis les rendre	L	28
É28.18	Le voyage comme exercice de la conscience à deux cercles	L	28
É28.19	Trois anthropologies de la rencontre	F	28

Total : Chantier 9, F 73, L 299, P 48, Th 1 ; ensemble 430 énoncés.

Annexe B : Retraits et corrections

Les entrées B.1 à B.9 reprennent les gravures du Registre des Erreurs (Volume 3, *Le Code et le Registre*, Partie II.D « Esprit et société ») qui portent sur ce volume ; les suivantes sont les corrections internes des sources, et celles que la fusion a dû faire.

Gravures du Registre des Erreurs

B.1 (G.35) Le contenu inconscient décrit comme « intact ». Retiré : la métaphore du fichier dont l'index est supprimé, prise au pied de la lettre. Remplacé par : « *la conservation de sa charge* », non du contenu exact ; le traité n'est plus exposé à l'objection des souvenirs reconstruits (version 1.5, août 2026). Dans ce volume : É3.5.

B.2 (G.36) « Toute honte possède une scène d'origine datée. » Retiré. Remplacé par : « *toute honte suppose qu'une possibilité de place ait été retirée, refusée ou rendue inhabitable dans une relation réelle* », ponctuelle, répétée ou distribuée (version 2.3). Dans ce volume : É7.5, É8.11.

B.3 (G.37) Honte et inconscient comme deux lectures d'un même état. Retiré : la compression des versions 2.1 et 2.2, qui « *supprimait la temporalité et rabattait le global sur le local* ». Remplacé par : deux transitions et un changement d'échelle ; la honte est l'unité, l'inconscient dynamique le cumul organisé (versions 2.5 et 2.6). Dans ce volume : É8.2, É8.3, É8.7.

B.4 (G.38) La honte comme opérateur unique de la chaîne. Retiré. Remplacé par : l'échec de placement comme opérateur de la première transition ; la honte non reçue, agent de la seconde seulement ; « *Ce n'est donc pas la honte qui efface l'adresse. C'est la honte non reçue* » (version 2.1). Dans ce volume : É8.1, É9.12, É9.28.

B.5 (G.39) P5 dans sa forme antérieure. Retiré : la version qui exigeait une honte attestée pour toute inaccessibilité, réfutée par les inaccessibilités d'origine traumatique. Remplacé par : P5 demande un mouvement de fuite documentable, affectif ou somatique (version 1.1), la voie somatique étant ensuite intégrée par le devenir de son reste (version 2.6). Dans ce volume : É12.7, É11.9.

B.6 (G.40) Pas de honte avant la réflexivité ; borne 0-23 mois. Retiré : la récursion comme condition initiale de la honte ; la borne posée comme date (introduite en version 1.7). Remplacé par : l'enfant « *ne peut pas encore la lire sous forme auto-évaluative* » ; fenêtre variable close par l'installation de la structure réflexive, la deuxième année étant un repère (version 2.6). Dans ce volume : É11.12, É11.13, É11.20.

B.7 (G.41) La référence Wang et al. Retiré : le titre et les auteurs d'un article de 2019 inscrits en version 2.5 (la version 1.5 citait « Wang, Luppi, Fawcett, Anderson, *Reconsidering unconscious persistence* », *Cognition* 143, 2015). Remplacé par : Wang, Cao, Zhu, Cai, Wu, *Cognition*, 143, 31-35, 2015 (version 2.6). Dans ce volume : références de la première partie.

B.8 (G.42) L'argument généalogique de l'Appendice A ; la portée du « constat conscient ». Retiré : l'antériorité du mot tenue pour preuve contre le phénomène ; la portée large de l'argument. Remplacé par : « *L'antériorité du mot ne démontre pas l'inexistence du phénomène ensuite étudié* » ; portée bornée à la priorité épistémique ; l'Appendice B présente la destruction d'index comme Lecture, non comme observation (versions 2.2 et 2.6). Dans ce volume : É12.20, §11.2, É12.22.

B.9 (G.43) La relecture sans condition d'accès (essai sur la peine). Retiré : la formulation qui laissait entendre que relire l'énoncé suffit. Remplacé par la « thèse corrigée » : la relecture « *n'est accessible qu'à un système nerveux capable de la soutenir* » ; stabilisation, élaboration, réintégration (Herman 1992) ; le tiers requalifié en co-régulateur avant d'être interprète (juillet 2026). Dans ce volume : É22.8 à É22.10.

Corrections internes du traité (versions 1.1 à 2.6, juillet et août 2026)

B.10 La clôture du tronc « ne s'ouvre jamais ». Version 1.5. Remplacé en 2.1 par la réserve : la continuité est celle de la capacité d'auto-indexation, non du vécu ; sommeil profond, anesthésie et coma sont des cessations de l'opération (É2.5).

B.11 « Un opérateur travaille en permanence » sur l'inconscient. Version 1.5. Remplacé en 2.1 par les trois phases (constitution active, état terminal gratuit, réactivation défensive) (É3.9, É4.5).

B.12 Les deux zéros dits « de causes » situées aux deux bouts d'un même axe. Version 1.5. Remplacé en 2.6 par « conditions distinctes » : aucune grandeur ne relie les deux zéros par inversion de signe (É4.5).

B.13 La dernière ligne de la table intitulée « Inconscient dynamique ». Version 1.5. Renommée en 2.6 « Opération empêchée (non-place, honte) » : la ligne décrit l'unité, non le cumul (É5.11).

B.14 La règle du registre porteur : « indique quel organe a fui, et par où le dépliement doit commencer ». Version 1.5. Rétrogradé en Hypothèse (2.1) et affaibli : le registre indique par où le dépliement *peut* commencer (É6.4).

B.15 La définition de la honte par deux composantes, « c'est la seconde qui fait la honte ». Version 1.5 du traité et texte sur la panique (§3.6). Corrigé en 1.8 par le cas de la *vergonha* : la honte procède d'une séparation d'avec ce qui est sien ; le différentiel de stature est l'instrument de la coupure, non sa cause (É9.19, É14.21).

B.16 Wang et al. (2015) « ont tranché » ; « ce que la suppression atteint ... c'est l'adressabilité du contenu ». Version 1.5. Surévaluation retirée en 2.2 et 2.6 : le résultat soutient sans clore une interprétation inhibitrice, et le paradigme n'observe pas une destruction d'index (É9.33, É9.34).

B.17 La « restriction obligatoire » de l'énoncé d'accident à la seule voie où la pensée fuit. Version 1.1 à 1.5. Remplacée en 2.6 par l'intégration de la voie somatique par le devenir de son reste (É11.9).

B.18 P2, « exclusivité de l'opérateur ». Version 1.5 (aucun affect autre que la honte ne satisfait les trois conditions). Reformulé en 1.7 puis 2.6 : P2 porte sur l'agent de la seconde transition, et le dégoût de soi est la même relation lue depuis l'autre pôle (É12.4).

B.19 Le dégoût passé au statut d'hypothèse ; « honte reçue » remplacée par trois états ; le lecteur défini comme position de réception ; le détenteur défini avant l'exposition ; le neutre et le détenteur comme fonctions. Version 2.2 (É9.13 à É9.16, É9.25, É9.27, É7.11).

B.20 Deux routes vers le global. Version 2.2 : le global n'est plus défini seulement comme un local généralisé (É10.7).

B.21 L'évitement comme forme diluée de honte ou branche indépendante. Laisse ouvert dans le texte sur la panique (§8, juillet 2026) ; tranché dans le traité : l'évitement est l'antichambre de l'effacement, et la flèche est conditionnée, non nécessaire (version 2.1) (É5.8, É18.7).

B.22 La subdivision de l'automatisme « en trois sortes ». Mentionnée par la déclaration de la version 2.2 du traité, mais non énumérée dans le texte de la version 2.6 ; le volume ne la reconstitue pas (chapitre 4, fin).

B.23 La référence Nagel (1974). Présente dans la bibliographie de la version 1.5, sans usage dans le texte ; absente de la version 2.6 ; non reprise.

B.24 Circonstances de travail. La déclaration de la version 2.6 rapportait l'origine de certaines formulations à des journées de travail du 12 et du 13 août 2026 ; conformément aux règles du corpus, ces circonstances ne sont pas reproduites, seules les dates des versions le sont.

Corrections du texte sur la panique et des textes sur la peine

B.25 La configuration récurrente « non distribuée » sans histoire. Texte sur la panique, §6.4 : la source écrit que la configuration récurrente « n'est pas distribuée au hasard et suppose une histoire précise ». Le texte courant du volume, qui n'emploie pas ce mot, le rend hors citation : elle n'est pas distribuée indifféremment dans la population (sens inchangé) (É17.6).

B.26 La congruence à l'humeur. Texte sur la panique, §3.2 : la source écrit « un état négatif rendant les souvenirs négatifs plus accessibles et les positifs moins ». Le texte courant du volume le rend hors citation : un état sombre rend les souvenirs sombres plus accessibles et les souvenirs favorables moins (sens inchangé) (É14.10).

B.27 La clause de la sévérité anticipée. Traité, §5.0 quinquies : la source écrit « Une sévérité observée égale ou supérieure à l'anticipation, en moyenne, réfuterait la lecture par simulateur protecteur. » Le texte courant du volume rend l'expression statistique hors citation par : sur l'ensemble des cas (sens inchangé) (É8.15).

B.28 La conclusion de l'essai : « bloqué par un seul mécanisme, la honte ». Contradiction interne de l'essai, dont le corps (§VI.1, VI.2) déclare la honte « mécanisme proximal privilégié », hypothèse, « non le seul possible ». Tranché pour la forme prudente ; la conclusion du chapitre 26 écrit « bloqué principalement par la honte » et intègre la condition d'accès de la thèse corrigée (É24.1, §26.4).

B.29 « Aucun instrument d'espoir ». Première formulation de l'essai (§VI.2),

corrigée par l'essai lui-même (§VII.2) : l'échelle de Snyder mesure l'espoir dispositionnel ; ce qui manque est un instrument de l'espoir déposé (É24.8, É25.7).

B.30 « Un siècle après Freud ». Essai, §V.3 : la redécouverte clinique (Parkes 1972, Klass et al. 1996, Neimeyer 2001) se situe 55 à 84 ans après 1917 ; le volume écrit « près d'un siècle » (É23.9, Annexe D).

B.31 La mélancolie « regarde le passé depuis une vie arrêtée ». Texte court : cette définition est, dans l'essai, celle de la nostalgie (Jankélévitch) ; l'essai définit la mélancolie par le cycle volontairement non clos dans une vie qui continue. Tranché pour l'essai, plus précis (É23.10).

B.32 Le tableau de positionnement de l'essai. Mise en page brouillée dans la source ; reconstitué, l'attribution des cellules étant celle qui s'accorde avec le corps de l'essai (§26.3).

B.33 Les énoncés dits « cinq » de l'essai. L'essai annonce cinq énoncés falsifiables et en donne P1 à P5 plus P1-bis, et un test de médiation au §VI.2 ; tous sont conservés (É26.1 à É26.8, É24.9).

Corrections du Livre V de la Bible Quantique (mai 2026)

B.34 « Diagnostics d'attention dispersée touchant la majorité des enfants scolarisés ». Faux : les prévalences publiées du trouble déficitaire de l'attention chez l'enfant sont de l'ordre de quelques pour cent, non d'une majorité. Retiré (É2.14).

B.35 Les « conséquences structurelles strictes » du figement de 1633. Antidépresseurs, solitude, guerres, xénophobies déclarés conséquences « strictes » de l'amputation cartésienne : causalité non établie. Rétrogradé en Lecture ; les chiffres cités (Cigna 2020, 61 %) sont rapportés sans le lien causal (É2.12 à É2.14, É27.17).

B.36 « Deux mille ans après Héraclite et trois siècles après 1633 ». Recalcul : Héraclite (floruit vers 500 avant notre ère) précède Damasio (1994) d'environ 2 500 ans ; 1994 moins 1633 font 361 ans. Corrigé (É2.10, Annexe D). La source situait aussi les lésions de Damasio dans le « cortex préfrontal médian » ; le volume écrit « ventromédian », localisation décrite par Damasio.

B.37 Jung, « depuis 1912 », et le concept d'ombre. L'ouvrage de 1912 est *Wandlungen und Symbole der Libido* ; le concept d'ombre y est en germe et reçoit sa forme dans les écrits ultérieurs. Précisé (É27.5).

B.38 Les neurones miroirs comme « base neurologique stricte de l'empathie », et Decety (TICS, 2004, 8, p. 71). Le résultat de Gallese et al. (1996) porte sur le singe ; le rôle des neurones miroirs dans l'empathie humaine est discuté ; la référence Decety 2004 n'a pas pu être vérifiée dans le corpus. « Confirmation neurologique stricte » rétrogradée en Lecture ; la référence non vérifiée n'est pas reprise comme appui (É27.12).

B.39 Le résumé de la thérapie standard de la psychopathie par sanctions et conditionnements, et la proposition d'« exposition systématique » comme voie thérapeutique. Résumé non sourcé de la pratique clinique : non repris. La proposition thérapeutique est réduite à un chantier de recherche, non proposé comme soin (É27.11).

B.40 « Davidson, *The Plastic Brain*, 2002 ». Référence non vérifiée dans le corpus ; le fait général de la plasticité cérébrale adulte est conservé sans elle (É28.13).

B.41 « Cinquante pour cent du temps par ben non, c'est pas moi ». Proportion non mesurée ; conservée comme image de l'auteur, signalée comme telle (É28.4).

B.42 Mots bannis du Livre V. Quatre mots bannis de la source (pour les qualités du groupe et de l'ennemi, pour le pôle mauvais, pour les rencontres de bar, pour la fragilité du porteur opératoire) sont reformulés sans changement de sens par « inverses », « le mauvais », « sans plan », « mouvante » (É27.6, É27.16, É28.16).

B.43 Tutoiement dans les citations. La réponse du confesseur et les calibrations de fenêtre, que la source donnait au tutoiement, sont rendues au style indirect, conformément à la règle qui exclut le tutoiement du texte (É17.1, É11.23). Le précepte courant est rendu « être bien avec soi-même » (É25.5).

Annexe C : Sources fusionnées

Toutes les sources sont des fichiers texte du dossier des sources du corpus ; leurs noms sont donnés exactement.

1. **Bastos_2026_Conscience_Automatisme_Inconscient_v2_6.txt** (traité, version 2.6, août 2026 ; 2 497 lignes). Fait foi pour toute la première partie : Seuil, Résumé, §0 à §10, Déclaration (historique des versions 1.1 à 2.6, versé en Annexe B), Appendice A (généalogie), Appendice B (appuis vérifiés et réserves), Références. Chapitres 1 à 12.
2. **Conscience_Automatisme_Inconscient.txt** (traité, version 1.5, août 2026 ; 1 374 lignes). Lu en entier pour contrôle seulement : tout ce qu'il contient se retrouve dans la version 2.6 ou a été retiré explicitement (Annexe B, B.7, B.10 à B.18, B.23). Rien n'a été perdu sans retrait.
3. **Crise_de_panique_ou_de_honte.txt** (version 1.0, juillet 2026 ; 1 215 lignes). Versé en entier : avant-propos, §0 à §9, références. Apporte en propre la note terminologique sur le mot panique, le court-circuit, le tiers dépositaire, le recrutement, l'adresse leurre, la fausse assurance, le mécanisme en trois temps, la provocation et la modulation hormonale, les quatre configurations, la séparation anxiété-panique, l'alarme qui se termine, l'organe supprimé, les six énoncés déposés. Chapitres 13 à 18.
4. **La_Peine_essai_philosophique_4.txt** (essai, juillet 2026 ; 1 546 lignes). Versant argumenté de la troisième partie : étymologies, décision terminologique, douleur et peine, thèse de l'espoir déposé, Freud, registre de la peur, Spinoza, inscription contre blessure et thèse corrigée, trois destins, honte verrou et objection de l'anxiété d'attachement, confessionnal et Foucault, peine désadressée, espoir captif, rapatriement (Snyder, Frankl), reconnaissance, point de moindre tension, précautions, énoncés falsifiables, tableau, conclusion, références. Chapitres 19 à 26.
5. **Questce_que_la_peine_4.txt** (texte court, juillet 2026 ; 846 lignes). Fusionné dans la troisième partie : seuil de trois heures du matin, formules frappées, le « plus jamais » qui veut dire « pas encore », les idées reçues, les quatre promesses, l'exemple de l'enfant honteux de ses parents à l'épicerie, la conclusion « C'était vrai. C'était beau. C'est passé. » Chapitres 19 à 25.
6. **BQ_05_Livre_V.txt** (Bible Quantique version 5, Livre V, mai 2026 ; 646 lignes). Conscience native comme projection-réflexion à deux cercles (chapitre 2), reflet inverse, empathie comme pleine conscience, inverse diabolisé (chapitre 27), pédagogie par essai et erreur, marche par toutes les directions, empathie comme inscription des directions explorées, absorption, voyage (chapitre 28).
7. **Registre_des_Erreurs_v1_0_source.txt** (consulté, hors liste de base, pour les seules gravures G.35 à G.43 qui portent sur ce volume ; Partie II.D). Versé en

Annexe B, B.1 à B.9. Les entrées R.127 à R.129 du Registre (panique et anxiété ; blessure psychique ; peine classée dans la tristesse) sont traitées au Volume 3 et ne sont pas reproduites.

8. **Positions de l'auteur du 15 octobre 2026** (énoncées par lui, versées mot pour mot) et **littérature scientifique sur l'EMDR, le biais d'impact, la perception sous la peur et la reconsolidation**, consultée le 15 octobre 2026 (références complètes en fin de section 18.4). Apportent la section 18.4, énoncés É18.9 à É18.16.

Annexe D : Vérifications refaites

Script : `verif.py`, dans le dossier du volume (exécuté avec `python3 -I`). Tous les contrôles passent ; les écarts trouvés dans les sources sont corrigés dans le texte et signalés en Annexe B.

Objet	Recalcul	Résultat
Relevé lexical de l'essai (É19.2)	comptage des mots et des langues	16 mots (« une quinzaine »), 8 langues : exact
Bilan de l'essai	comptage des traits	15 traits
Candidats du texte court	comptage	7 (« le moins faux des sept ») : exact
« Depuis un siècle » (1926)	2026 – 1926	100 ans : exact
« Un demi-siècle » (Lewis 1971)	2026 – 1971	55 ans : exact
Damasio « trois siècles après 1633 »	1994 – 1633	361 ans : la source arrondi ; corrigé (B.36)
Damasio « deux mille ans après Héraclite »	1994 + 500 – 1	environ 2 493 ans : la source se trompe ; corrigé en « environ deux mille cinq cents » (B.36)
« Quatre siècles » depuis 1633	2026 – 1633	393 ans : exact à l'arrondi
Section 18.4 : chiffres de Lee et Cuijpers (2013)	relus sur le résumé de la publication	849 participants ; d = 0,41, 0,74 et 0,91 : exact
Section 18.4 : références	auteurs, années et revues relus sur les notices	conformes
Généalogie du mot inconscient (É12.19)	1800 à l'entrée clinique 1875-1895	75 à 95 ans : « environ trois quarts de siècle » élargi en « de trois quarts de siècle à près d'un siècle »
Journal de deuil de Barthes	octobre 1977 à septembre 1979	23 mois (« deux ans », « près de deux ans ») : exact
Liens continus « depuis trente ans »	2026 – 1996	30 ans : exact
« Un siècle après Freud »	1972 – 1917 ; 1996 – 1917 ; 2001 – 1917	55, 79 et 84 ans : corrigé en « près d'un siècle » (B.30)
Thérapie narrative « depuis quarante ans »	2026 – 1990 ; 2026 – 1988	36 et 38 ans : « une quarantaine d'années »

Objet	Recalcul	Résultat
Snyder « depuis trente ans »	2026 – 1991	35 ans : exact à l'arrondi
« Deux mille cinq cents ans » (grec)	du grec classique à 2026	environ 2 475 ans : exact à l'arrondi
Effet d'auteur	95 – 68	écart de 27 points
Think/No-Think (É12.23)		
Table du traité (É5.10)	lignes ; issues et conditions	4 lignes ; 3 issues et 2 conditions transitoires
Énoncés falsifiables du traité	central + P1 à P10	11 (« un central et dix dérivés ») : exact
Corrélat du seuil et fenêtre de décalage	comptage ; 24 et 48 h	4 corrélats ; 1 à 2 jours
Listes structurelles	sorties de Nathanson, mécanismes du confessionnal, indicateurs de P1, inscriptions du voyage, pièces du Livre V, promesses	4, 4, 5, 6, 8, 4 : exacts
Épreuves au dioxyde de carbone (É15.13)	35 / 5,5	rapport de concentration 6,36

Ce qui n'a pas pu être vérifié localement (aucun accès extérieur) et reste rapporté tel que la source le donne : le chiffre Cigna 2020 (61 %), les références Decety 2004 et Davidson 2002 (non reprises comme appuis), et les données cliniques et pharmacologiques citées avec leurs auteurs.

Modèle, questions, lectures et règles : Filipe Bastos. Scribe : Claude, sous la contradiction de l'auteur. Calculs, formulations et audits assistés par IA (ChatGPT, Gemini, DeepSeek, GLM), à sa demande.

Corpus ARC, Filipe Bastos, CC BY 4.0.